APR 26 1928

36e Année. N° 7. 1er Avril 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
mile Vandervelde . .	*Les Socialistes belges et la Participation*	481
enry Bernstein . . .	*Ibsen*	497
mile Zola	*Lettres aux Goncourt*	517
an Cassou	*Monsieur Hoog*	552
ladimir d'Ormesson.	*La Confiance en l'Allemagne?* (fin)	565
ené Grousset.	*Le Musée Guimet*	596
erre Bost	*Faillite.* — II	623
mte de Fels.	*Vers la Paix sociale.* — I	647
nstantin Photiadès .	La Musique : *Nouveautés*	670
nry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	684
bert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Bruxelles*	695

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Les Chardons du Baragan

par PANAÏT ISTRATI

Le Tzar noir

par PAUL MORAND

L'ex-Détenu 299

par JOHN GALSWORTHY

La Destinée de Goya

par EUGENIO D'ORS

de l'Académie royale d'Espagne

Le Centenaire de Taine

par A. THIBAUDET

La Mission de Talleyrand à Londres

par G. LACOUR-GAYET

LES SOCIALISTES BELGES

ET LA

PARTICIPATION AU GOUVERNEMENT[1]

Républicain, socialiste, président du Bureau socialiste international, je suis devenu, le 4 août 1914, « ministre de roi » : dans la plus démocratique des monarchies parlementaires, il est vrai, et avec un roi qui serait un président idéal même dans une république très à gauche. Mais, en devenant « ministre de roi », je n'ai pas cessé d'être républicain, socialiste et, jusqu'en 1919, président de l'Internationale.

On m'avait demandé d'être Ministre d'État en séance de la Chambre, à l'heure même où les armées du Kaiser marchaient sur Liége. J'acceptai sur-le-champ, avec l'assentiment unanime de mes collègues socialistes, dont les applaudissements devancèrent ma réponse. L'exemple belge, d'ailleurs, ne tarda pas à être suivi. Jules Guesde et Marcel Sembat entrèrent, peu de semaines après, dans le ministère de Défense nationale. De même, lorsque l'Empire britannique fut engagé à fond, Henderson devint membre du Comité de guerre, dans le cabinet de M. Lloyd George.

C'était, il importe de le souligner, un fait nouveau que cette participation à des gouvernements, des « gouvernements

1. Les élections nouvelles peuvent ramener à l'ordre du jour la question de la participation au pouvoir des socialistes. Nous ne doutons pas que, sur ce point, le témoignage de M. Vandervelde, l'éminent ministre d'État socialiste du royaume de Belgique ne paraisse à nos lecteurs revêtir un intérêt particulier. (N. D. L. R.)

bourgeois », de militants socialistes, délégués et contrôlés par leur parti.

Il y avait bien eu, en 48, Louis Blanc et l'ouvrier Albert, mais s'il y avait, à cette époque, des socialistes, il n'y avait pas de parti socialiste. De même, après 1900, des socialistes plus ou moins bon teint, étaient devenus ministres : en Angleterre, par exemple, et, surtout, en France. Mais ils étaient entrés au gouvernement sous leur responsabilité personnelle. Ils s'étaient mis tout de suite, sinon en dehors de leur parti, du moins en dehors de son contrôle. Ils avaient, d'ailleurs, en acceptant des fonctions gouvernementales, commencé une évolution qui devait rapidement aboutir à une rupture définitive avec leurs amis politiques.

Maintenant, au contraire, le parti socialiste lui-même, à raison de circonstances tragiquement exceptionnelles, entrait au gouvernement en la personne de ses leaders. C'était la guerre, il est vrai. Mais, plus tard, après la guerre, au lendemain des révolutions d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Bulgarie, et aussi dans certains pays neutres, des socialistes, mandatés par leur parti, devinrent ministres. Bien plus, pendant les années qui suivirent, la participation gouvernementale, partout où le socialisme était puissant, cessa d'être une exception, pour tendre à devenir une pratique courante.

***

On doit se demander, dans ces conditions, ce que devient la résolution fameuse du Congrès international d'Amsterdam (1905), déclarant « *que la démocratie socialiste ne saurait accepter de participer au gouvernement dans la société bourgeoise* ».

C'est sur ce texte, on le sait, que la majorité de la S. F. I. O. se fonde pour écarter, par la question préalable, toute idée de participation socialiste à des gouvernements de coalition, ou d'union nationale.

A y regarder de près, cependant, le texte d'Amsterdam est beaucoup moins formel qu'on ne pourrait le croire à première vue. Il condamne, assurément, toute participation socialiste

au gouvernement dans la société bourgeoise, mais ce « *conformément à l'ordre du jour Kautsky, voté au Congrès international de Paris en* 1900 ». Or, la résolution de Paris ne tranchait, en somme, qu'un cas d'espèce : le cas du socialiste Millerand, entré seul, sans l'assentiment du parti, dans le cabinet Waldeck-Rousseau, où il siégeait aux côtés du marquis de Galliffet.

Pour mettre Millerand et ses imitateurs éventuels hors la loi socialiste, Kautsky s'était montré aussi catégorique que possible. Mais, pour le surplus, sa résolution était la prudence même. Visiblement elle tenait à laisser la porte entr'ouverte, pour l'avenir, à d'autres formes, clairement spécifiées, de participation gouvernementale. Il devait être entendu seulement que, « dans un État démocratique moderne, la conquête du pouvoir politique par le prolétariat ne peut être le résultat d'un coup de main, mais bien d'un long et pénible travail d'organisation prolétarienne. L'entrée d'un socialiste *isolé* dans un gouvernement bourgeois ne peut pas être considérée comme le commencement normal de la conquête du pouvoir politique, mais seulement comme un *expédient* ».

Quant à la question de savoir si la situation politique pouvait nécessiter cette expérience dangereuse, c'était affaire de tactique, non de principe : « L'entrée d'un socialiste dans un gouvernement bourgeois ne permet d'espérer de bons résultats pour le prolétariat militant que *si le parti socialiste, dans sa grande majorité, approuve un pareil acte et si le ministre socialiste reste le mandataire de son parti.* Dans le cas contraire, si le ministre devient indépendant de ce parti ou n'en représente qu'une fraction, son intervention dans un ministère bourgeois menace d'amener la désorganisation et la confusion pour le prolétariat militant. »

Je fus le rapporteur de cette motion au Congrès. Enrico Ferri, le futur ami de M. Mussolini, lui opposa une motion d'intransigeance, faisant de la non participation une règle absolue. Il reprochait à la motion Kautsky d'être une « motion caoutchouc » d'une élasticité dangereuse. Il prédisait pour l'avenir des exceptions de plus en plus nombreuses à la règle de non participation. On ne peut pas dire que l'événement lui ait donné tort.

***

Il y a eu en somme, dans l'histoire de la participation socialiste au gouvernement, trois phases successives et, assez nettement distinctes.

Avant la guerre, de temps à autre, un socialiste est appelé à faire partie d'un ministère : c'est le cas de John Burns en Angleterre, de Millerand, de Briand, de Viviani en France. Mais ce sont des isolés. Ils ne représentent pas leur parti. Ils échappent à sa discipline. Ils ne rentrent pas dans ses rangs, quand ils sortent de charge. Des socialistes deviennent ministres, mais ils ne restent pas socialistes, ou, du moins, membres des partis socialistes.

Pendant la guerre les choses se présentent tout autrement : des gouvernements d' « union sacrée », comprenant un ou des socialistes, se constituent dans les principaux pays européens de l'Entente. Seules font exception la Russie tsariste et, dans une certaine mesure, l'Italie, où Bissolati, socialiste réformiste, lorsqu'il entra au gouvernement, se sépara des socialistes unitaires, partisans de la neutralité. Mais, cette fois, les socialistes qui participent, pour des motifs de salut public, le font avec l'aveu de leur parti. Et partout, les motifs que l'on fait valoir, pour les y autoriser, sont ceux qui furent invoqués en France, dans le cas de Guesde et de Sembat :

« Il s'agissait d'affirmer devant l'ennemi la communauté de cœur et d'esprit de tous les Français, quels qu'ils fussent, dans cette crise sans pareille. C'est parce qu'il est apparu aussi que la présence de nos mandataires serait, en ces heures troubles, une garantie certaine pour les institutions républicaines et démocratiques que le pays s'est donné. »

Après la guerre, sauf en Belgique, la participation prend fin, ou a déjà pris fin, dans les pays où elle s'était produite. Par contre, elle devient un fait absolument général, dans tous les pays où la guerre s'est terminée par une révolution : en Allemagne, Autriche, Hongrie, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Pologne, Russie. En Allemagne et dans l'ancien Empire austro-hongrois, par exemple, on voit se succéder, après des tentatives communistes de soviétisation, des gouverne-

ments provisoires socialistes, ou en majorité socialistes des coalitions gouvernementales du type dit de Weimar (démocrates, social-démocrates, centristes), jusqu'au moment où la réaction ramène au pouvoir, sous une forme ou sous une autre, des coalitions bourgeoises. Mais, en Autriche, les socialistes conservent, dans la capitale, qui forme un État dans l'État, *une place de sûreté*, et en Allemagne, lorsqu'ils se retirent du gouvernement central, ils continuent à gouverner, ou à participer au gouvernement dans plusieurs États, petits ou grands : en Prusse, par exemple, ou en Saxe et dans la Hesse.

D'autre part, si la dictature s'établit, avec ou sans camouflage parlementaire, dans la moitié de l'Europe, il se forme pour un temps, en Angleterre, dans les pays Scandinaves, en Finlande, en Lettonie, des gouvernements socialistes homogènes, qui, n'ayant pas la majorité au Parlement, doivent, en fait, partager le pouvoir avec d'autres partis. Suivant un mot fort juste de Léon Blum, ils *assument* le pouvoir; ils ne l'ont pas *conquis*; et de tels gouvernements, en définitive, peuvent être considérés comme des formes, un peu spéciales, de participation au régime bourgeois.

Mais c'est en Belgique, surtout, que l'on a vu, depuis dix ans, les formes les plus diverses de participation au pouvoir. Après avoir été les premiers en Europe à entrer au Gouvernement, les socialistes belges ont été, ou à peu près, les derniers à y rester.

***

Rien de plus paradoxal, à première vue, que cette persistance d'un système qui a toutes les apparences d'une collaboration de classe, dans un des pays précisément où les luttes de classes ont toujours été, et restent particulièrement âpres. Il convient donc de s'en expliquer.

N'oublions pas, tout d'abord, que, pendant la guerre, à de très négligeables exceptions près, il n'y eut pas deux opinions chez nous sur le droit de légitime défense de la Belgique et sur les responsabilités de l'Allemagne impériale en ce qui la concernait. Il est tout naturel dès lors que l'on ait

voulu associer tous les partis et toutes les classes dans un effort de commune libération. Nous avons vu, d'ailleurs, qu'il en a été de même en France et en Angleterre. Mais, une fois l'envahisseur bouté dehors, d'autres facteurs interviennent. Il s'agit de restaurer le pays et la classe ouvrière se rend compte que, si cette restauration se fait sans elle, il y a risque de la voir se faire contre elle. D'autre part, la bourgeoisie, inquiète des mouvements de révolution violente qui se produisent dans la moitié de l'Europe, se résigne à faire la part du feu. Elle demande le concours du parti ouvrier. Elle prend en charge tout un arriéré de réformes, qui ne sont rien de moins que la plus grande partie du programme minimum des socialistes. Elle accepte, comme entrée de jeu, de faire, dans l'ordre politique, une révolution pacifique, mais une révolution tout de même : on établira, de suite, sans passer par la longue filière des formalités constitutionnelles, le suffrage universel à vingt et un ans, pour toutes les élections, y compris celles du Sénat.

Dans ces conditions, les socialistes, à peu près unanimes, acceptent d'entrer au gouvernement. Ils en sont, pendant trois ans, la cheville ouvrière. Lorsqu'ils en sortent, après réalisation complète du programme gouvernemental, le premier Ministre, M. Carton de Wiart, dit toute sa joie d'être enfin délivré de leur « étouffante dictature ». Les partis bourgeois, pendant quatre ans, essaient de gouverner seuls. Ils arrivent tout juste à vivre. Et lorsque M. Theunis, après deux ministères tués sous lui, se décide, en avril 1925, à dissoudre les Chambres, c'est pour essuyer la même défaite, et pour les mêmes raisons, que le *Bloc national* en France, quelques mois auparavant.

Au lendemain des élections de 1925, en effet, les élus du parti ouvrier forment, ou à peu près, dans chacune des assemblées, les 2/5 de la représentation nationale. Ils sont, à la Chambre, aussi nombreux, exactement, que les catholiques. Quelques libéraux, dont le groupe a été terriblement décimé, sont le fléau de la balance.

Voici d'ailleurs les chiffres, sans lesquels il est à peu près impossible de comprendre ce qui s'est passé au Parlement belge depuis trois ans.

Socialistes	78
Catholiques (conservateurs et démo-chrétiens)	78
Libéraux (conservateurs et radicaux)	23
Communistes	2
Frontistes (activistes flamands)	6
Total	187

Il suffit de considérer ces chiffres pour se rendre compte qu'à l'heure actuelle, la constitution d'un gouvernement en Belgique est un problème qui offre des ressemblances avec celui de la quadrature du cercle.

Tout d'abord aucun parti n'a la majorité et, sous le régime de la représentation proportionnelle, il est probable que, longtemps encore, il en sera ainsi.

En second lieu, lorsque les socialistes ne sont pas au gouvernement, ils se juxtaposent, sur les bancs de l'opposition, avec les communistes et avec les frontistes, dont la démagogie s'accommode des revendications sociales les plus extrêmes. Cela fait un bloc de 86 opposants, ne laissant qu'une marge de 15 voix à la coalition de tous les autres groupes.

Enfin, une coalition durable de ces autres groupes est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible : d'une part, les deux partis traditionnels, cléricaux et anti-cléricaux, ont grande peine à faire ménage ensemble; d'autre part, le bloc des « hommes d'ordre » — centre droit et centre gauche — dispose d'une cinquantaine de voix, à peine, et ne trouve, chez les démocrates chrétiens, pour la plupart flamingants, que des alliés peu sûrs. En fait la clientèle électorale de ceux-ci, retenue seulement par ses croyances religieuses, incline plutôt vers les socialistes que vers les partis bourgeois. D'où la crainte, chez les chefs, de payer cher, un jour, des complaisances vis-à-vis de la vieille droite.

Que l'on ajoute à ces difficultés d'ordre politique, des difficultés d'ordre financier et monétaire, qui ont failli mener le pays à l'abîme: on aura les éléments nécessaires pour comprendre quelque chose aux vicissitudes de la politique belge depuis tantôt trois ans.

Dès le lendemain des élections de 1925, le problème de la participation des socialistes au gouvernement se pose. Toutes les autres combinaisons possibles ont échoué. Les

libéraux, désireux de se refaire dans l'opposition, se dérobent. Les catholiques, qui ont formé un cabinet homogène, sont renversés dans les vingt-quatre heures. Les socialistes se refusent à tenter la même expérience. Il ne reste plus à choisir qu'entre des élections nouvelles qui, sans doute, ne changeraient rien, et la constitution, vaille que vaille, d'un gouvernement qui s'appuie sur l'extrême gauche et sur l'aile ouvrière de la droite. On s'y décide, il faut le dire, un peu en désespoir de cause; mais ce gouvernement, *le gouvernement des petites gens*, comme dira dédaigneusement M. Paul Hymans, conserve jusqu'au dernier jour une majorité fidèle, réalise, en quelques mois, un programme, d'ailleurs modeste, de réformes sociales, repousse d'abord victorieusement l'assaut des puissances d'argent qui lui veulent mal de mort et ne se disloque, comme se sont disloqués les gouvernements du Cartel en France, que le jour où, par suite de l'échec du plan de stabilisation de M. Janssen, de la panique semée parmi les détenteurs de bons à court terme, de la chute du franc français qui entraîne avec lui le franc belge, la Belgique voit se dresser devant elle le spectre de l'inflation.

Cette fois encore, et plus encore qu'en 1925, la question gouvernementale se pose dans des conditions particulièrement difficiles.

L'événement a montré que sans un accord, ou plutôt, sans une trêve des partis, il ne saurait être question de faire la stabilisation, de sauver le franc, d'épargner au pays des catastrophes analogues à celles qui se sont produites en Allemagne, en Autriche, en Russie. Or, le franc, c'est le franc de tout le monde, le franc des mutualités, des syndicats, des coopératives socialistes, aussi bien que le franc des rentiers ou des chefs d'industrie. Pour le sauver, pour sauver du moins ce qui en reste, il va falloir recourir à la manière forte, consentir à de durs sacrifices, prendre de lourdes responsabilités. Rester hors du gouvernement serait, de toute évidence, la solution politique la plus commode. Y rentrer, au contraire, pour gouverner, non plus avec les démocrates chrétiens qui s'effacent, mais avec les représentants les plus qualifiés des partis bourgeois qui se substituent à eux, c'est, pour des socialistes, faire un sacrifice très rude à des nécessités de salut

public. Mais ces nécessités sont là, de jour en jour plus impérieuses. Elles emportent la décision. Pour la quatrième fois depuis la guerre le parti ouvrier se prononce en faveur de la participation. Un gouvernement des trois partis se constitue, qui a pour programme exclusif le redressement financier, et qui déclare, par avance, son intention de prendre fin, dès que ce but sera atteint.

On sait ce que fut ce gouvernement, présidé par M. Jaspar, mais dont, aux heures critiques du début, M. Francqui fut la cheville ouvrière. Sous sa poigne vigoureuse, presque en un tournemain, la situation fut rétablie : quinze cents millions d'impôts nouveaux, à rendement immédiat, pour assurer l'amortissement de la dette; consolidation forcée des emprunts à court terme; stabilisation légale du franc, au taux de 175 à la livre; tout cela fut fait avant que l'année s'achevât, et les mois suivants purent être consacrés aux réajustements et aux péréquations que la stabilisation légale rendait indispensables : pour les pensions de vieillesse par exemple, les rentes des accidentés du travail, les traitements ou salaires des agents de l'État.

Cela fait, la tâche du ministère Jaspar était, ou à peu près, terminée. Il n'eût pu se survivre qu'en réalisant l'accord de ses membres sur un programme nouveau. Un instant on put croire que ce ne serait pas impossible, et qu'après avoir fait trêve pour résoudre le problème monétaire, on pourrait prolonger cette trève, pour faire une réforme militaire qui comprendrait, à la fois, le renforcement des cadres, l'organisation défensive des frontières et une réduction sensible du temps de service. Mais entre le point de vue des socialistes, qui réclamaient le service de six mois, et celui des partis bourgeois, qui n'arrivaient pas à mettre au point une formule précise, la divergence était trop grande. A mesure d'ailleurs que la situation économique tendait vers la normale, les préoccupations de parti et de classe reprenaient leur empire. L'accord se fit, de part et d'autre, pour mettre fin, par consentement mutuel, au mariage de raison conclu dix-huit mois auparavant. Le gouvernement démissionna. Les socialistes, qui y aspiraient depuis longtemps, purent enfin reprendre leur liberté.

Depuis 1914, ils avaient été au pouvoir en partage avec d'autres, pendant dix années sur treize. Nous croyons avoir montré que, s'il en a été ainsi, ce n'est point du tout parce qu'ils seraient, par nature, modérés, plus réformistes que, par exemple, leurs camarades de France, mais simplement parce que chez nous, plus qu'ailleurs, il y a eu convergence de ces trois facteurs essentiels : la gravité des événements, la division des partis bourgeois et, surtout, la puissance du Parti Ouvrier, arrivée à un degré tel qu'il lui est impossible, à certains moments, sans compromettre les intérêts vitaux de la classe ouvrière, de ne pas prendre sa part des responsabilités gouvernementales.

On ne doit donc pas s'étonner de ce que les résolutions des Congrès d'avant guerre soient devenues des documents d'archives, en Belgique, un peu plus tôt qu'ailleurs.

***

En somme, il a passé beaucoup d'eau sous les ponts de la Sprée et de la Seine, depuis ces fiévreux débats d'Amsterdam, où Jules Guesde se joignait à Bebel pour accabler le Jauresisme, pour condamner, à la fois, la participation à la Millerand et la politique de soutien, pratiquée par la majorité des socialistes français sous le ministère Combes.

Chose curieuse, c'est dans les pays qui votèrent la résolution d'intransigeance, et notamment en Allemagne, que la collaboration gouvernementale avec des partis bourgeois ne soulève plus guère d'objections de principe. C'est dans le pays de Jaurès, au contraire, qu'après la parenthèse tragique de la guerre, on s'en tient, le plus obstinément, aux formules de 1905.

Si je ne me trompe, en effet, le Parti socialiste de France (S. F. I. O) est le seul qui inscrive sur ses cartes d'affiliation le texte des résolutions d'Amsterdam. Par contre, le premier soin du Comité exécutif de l'Internationale reconstituée à Hambourg, en 1924, fut de faire table rase de toutes les résolutions d'avant-guerre, y compris celle d'Amsterdam, en déclarant qu'elles n'avaient plus qu'un intérêt historique.

Bien plus, à son Congrès de Linz, en 1923, la social-démo-

cratie d'Autriche, qui s'est toujours piquée d'être à l'extrême gauche de l'Internationale, déclarait formellement que, « dans des circonstances historiques données, la coopération des classes, soit sous la forme d'un gouvernement de coalition, soit sous une autre, pourrait être passagèrement nécessaire. » Plus récemment encore, au lendemain même des émeutes sanglantes qui éclatèrent à Vienne, en juillet 1927, tous les leaders du parti socialiste autrichien — à la seule exception de Max Adler — déclarèrent n'avoir pas d'objections de principe à des coalitions gouvernementales. C'est ainsi que, répondant à l'ancien chancelier Karl Renner, qui voulait, lui, se mettre immédiatement en rapport avec Mgr Seipel, en vue de la constitution d'un gouvernement commun, Otto Bauer, qui, lui-même, au lendemain de la Révolution avait été ministre des Affaires étrangères, en collaboration avec les chrétiens sociaux, s'exprimait en ces termes :

« Je n'ai pas la moindre envie de rejeter, pour l'avenir, toute coalition. Je considère comme très hautement vraisemblable que, sur le chemin qui mène de la domination exclusive de la bourgeoisie à la domination exclusive du prolétariat, nous nous trouvions un jour dans une période intermédiaire où l'équilibre des forces de classes sera de nouveau tel que le gouvernement en coalition deviendra l'expression inévitable de cet équilibre. »

Partant de ce point de vue, et développant sa pensée, Bauer distinguait trois types de coalition.

Dans l'un, la classe ouvrière a nettement la prédominance. Ce fut le cas en Autriche au lendemain de la Révolution, et nous pourrions ajouter que ce fut également le cas en Belgique au lendemain de la guerre; c'est de cette époque que datent, dans les deux pays, les grandes conquêtes de la classe ouvrière : le suffrage universel à tous les degrés, la journée légale de huit heures, la liberté syndicale pour tous les travailleurs, y compris ceux des services publics.

Dans le second type de coalition, le gouvernement devient l'expression de l'équilibre des forces de classes. L'accord se fait pour gouverner ensemble, parce que les temps sont

critiques et que, d'autre part, ni l'un ni l'autre des groupes en présence n'est assez fort pour gouverner seul. Il en a été ainsi, en Belgique, pendant la crise du franc.

Mais il existe, d'après Bauer, un troisième type de coalition, où la bourgoisie, disposant, à elle seule, d'une majorité parlementaire, n'a pas l'obligation de compter avec les socialistes. Si, dans ces conditions, elle se décidait à appeler ou à accepter des socialistes au gouvernement, ce ne serait que pouvoir appliquer certaines mesures avec moins de difficultés en les associant à ses responsabilités. Participer dans ces conditions, serait, en réalité, capituler devant la bourgeoisie et trahir les intérêts du prolétariat.

Dès l'instant où l'on pose la question en ces termes, il apparaît que la participation au gouvernement cesse d'être une question de principe pour devenir une question de fait.

Le Parti socialiste, sauf dans des circonstances exceptionnelles, comme une guerre de défense nationale, aura une tendance à la résoudre par la négative, aussi longtemps que sa représentation parlementaire sera restreinte, que les organisations diverses de la classes ouvrière — syndicats, coopératives, groupes politiques — ne formeront pas un faisceau, et que, d'autre part, des expériences individuelles malheureuses, dans le passé, seront un motif de plus pour l'incliner vers l'intransigeance doctrinale.

Par contre, les « participationistes » seront nombreux dans les pays où, devant une bourgeoisie divisée, le Parti socialiste, puissamment organisé, en plein mouvement ascensionnel, n'est pas numériquement assez fort pour gouverner seul, mais est trop fort pour que l'on puisse gouverner contre lui, ou même sans lui. C'est ce qui est arrivé, notamment, en Autriche, après la Révolution de 1918, ou en Belgique, au lendemain des élections de 1925.

Mais, même dans ces cas, les partisans les plus décidés de la participation ne sauraient contester qu'à côté d'avantages certains, la collaboration gouvernementale avec d'autres partis présente, du point de vue socialiste, des inconvénients et des dangers qui vont grandissant à mesure qu'elle se prolonge.

D'autre part, il reste cette objection, que la propagande

communiste amplifie à l'infini : comment l'action socialiste, qui se fonde sur la lutte des classes, peut-elle, sans dévier et sans dégénérer, se muer, fût-ce temporairement, en une politique de collaboration de classes, sous forme de participation au gouvernement?

Pareille objection, assurément, doit avoir beaucoup de prise sur des esprits simplistes, qui ne peuvent concevoir la lutte des classes que sous la forme de lutte ouverte, ou même violente : ils ne se rendent pas compte que, dans un gouvernement, aussi bien que dans un Parlement, les représentants des travailleurs peuvent lutter, et lutter opiniâtrement, pour la défense des intérêts dont ils ont la charge, sans perdre, néanmoins, le souci d'intérêts que toutes les classes ont en commun.

Certes, qui dit participation, ou collaboration gouvernementale, dit, nécessairement, transactions et compromis. Mais y a-t-il au monde une forme d'action, politique ou sociale, qui n'implique point, en gros et en détail, des transactions et des compromis?

Ramsay Mac Donald, quand il était premier Ministre d'un cabinet socialiste homogène, allait à la Cour, aussi bien que les « ministres du roi » du Parti ouvrier belge; quant aux communistes, qui s'en indignent, ou feignent de s'en indigner, ils oublient un peu vite qu'à la Conférence de Gênes, M. Tchitcherine mettait un chapeau haute-forme pour rendre visite au roi d'Italie.

Mais parlons sérieusement : aussi longtemps que le système capitaliste subsiste, participer au gouvernement, c'est se résigner d'avance à faire ou à accepter bien des choses qui constituent, tout au moins, l'acceptation provisoire d'un régime de propriété, dont les socialistes poursuivent l'abolition. Mais il n'en est pas autrement lorsque les dirigeants des Soviets, au lendemain d'une révolution qu'ils prétendaient avoir été radicale, remplacent le communisme de guerre par le capitalisme d'État, accordent, sous le régime de la Nep, des concessions aux capitalistes allemands ou américains, contractent des emprunts usuraires à l'étranger, équilibrent leurs budgets à coups d'impôts de consommation, reviennent par nécessité fiscale au monopole de la *vodka*, rétablissent,

en fait, la propriété privée dans l'agriculture, le commerce intérieur et les petits métiers.

Au surplus, les arguments que les communistes invoquent, pour reprocher à d'autres ce qu'ils sont obligés de faire eux-mêmes, ne rencontrent guère d'accueil dans les pays où, depuis longtemps, les travailleurs joignent à une éducation politique développée, la pratique de l'action syndicale.

Imposer au patronat des contrats collectifs, conclure avec lui des conventions de salaires, entrer dans des conseils d'entreprises, des commissions paritaires, où les représentants des parties s'efforcent diplomatiquement de régler des différends nés ou à naître, c'est tout aussi bien composer avec le capitalisme, accepter, pour un temps et dans un domaine limité, de faire trêve à la lutte des classes, que d'entrer dans un gouvernement où des socialistes, devenant ministres, doivent, comme dans une commission paritaire, avoir constamment le souci de défendre les intérêts du travail, en réduisant au minimum les concessions, en portant au maximum les réalisations.

Naturellement, pareille politique, que ce soit dans le domaine gouvernemental ou dans le domaine syndical, ne va pas sans risques.

Le problème reste toujours, pour chaque cas d'espèce, de peser, avec d'exactes balances, les inconvénients et les avantages. Mais, pour ma part, après quatre expériences successives, je suis disposé à admettre que, dans des circonstances données, lorsque le mouvement antérieur de la classe ouvrière a fait venir à maturité de grandes réformes, la participation, en vue de les réaliser et de veiller à leur application, peut être utile aux travailleurs.

A certaines conditions, toutefois.

Il faut, d'abord, que la classe ouvrière puisse compter absolument sur l'énergie, la force de caractère, la puissance de travail, le désintéressement de ceux à qui elle délègue cette tâche ingrate de défendre ses intérêts, entre les quatre murs d'une salle de Conseil. Il faut, en second lieu, que ses représentants, au ministère comme au parlement, constituent une fraction assez nombreuse pour que le parallélogramme des forces s'établisse en faveur du travail. Il faut,

enfin, que les ministres socialistes s'appuient sur un prolétariat uni, discipliné, fortement organisé, capable de subir, sans se diviser, l'épreuve, toujours hasardeuse, d'une participation gouvernementale.

Conditions difficiles à réaliser, dira-t-on. Sans doute. Mais encore ne faut-il rien exagérer. Des hommes? Il s'en trouve. Je songe, pour ne parler que des morts, à Jules Guesde, à Marcel Sembat, à Branting. La force numérique? Bien des signes annoncent que nous entrons en Europe dans une phase où le socialisme va grandir. L'organisation? Nous devons espérer que, partout, la classe ouvrière finira par comprendre que, pour donner la mesure de sa puissance, elle doit unir toutes les formes de son action.

L'année 1927 aura vu, en Belgique, en Lettonie, en Finlande, les seuls ministres socialistes qui restaient encore, sortir du gouvernement. Leur prise de pouvoir en Norvège n'a duré que peu de jours. Mais, dès à présent, il faut prévoir que cette année même, le problème de la participation se posera de nouveau et, cette fois, sur le plan international.

Supposons, en effet, comme c'est probable, que des élections générales aient lieu en France, en Allemagne, en Angleterre, à peu de temps d'intervalle et que, dans les trois pays, il y ait un mouvement accusé vers la gauche.

Que feront, dans ce cas, les socialistes, principaux bénéficiaires, sans doute, de ce mouvement? Comment s'y prendront-ils pour mettre toute leur force au service de la paix et du rapprochement des peuples? A quelles formules s'arrêteront-ils pour prévenir, d'un pays à l'autre, la discordance des actions gouvernementales et pour empêcher que sans eux, en dehors d'eux et *à cause d'eux*, se constituent des majorités parlementaires qui, privées de leur soutien et de leur concours, déplacent leur centre de gravité vers la droite?

Je pose la question. Il appartiendra à d'autres de la résoudre en prenant, vis-à-vis de l'Internationale, des responsabilités dont leur conscience socialiste comprend toute l'étendue. Nous ne pouvons leur souhaiter qu'une chose : c'est d'être assez victorieux pour que, de leur victoire même, jaillissent les solutions qui s'imposent.

***

Un mot maintenant, pour conclure. Je me suis efforcé d'être objectif, de dire, en conscience, le pour et le contre. Je ne crois pas avoir sous-évalué les avantages que, dans des circonstances données, et dans un but donné, la participation peut offrir. Je ne voudrais pas dissimuler non plus les inconvénients qu'elle présente, lorsque, dégénérant en une politique de petits profits, elle se prolonge au delà du temps nécessaire pour réaliser des objectifs nettement précisés.

Par définition, en effet, le Parti socialiste est un parti d'opposition, et d'opposition révolutionnaire, au sens étymologique, en ce sens qu'il poursuit la substitution au régime capitaliste actuel d'un régime qui se fonde sur d'autres principes. Il peut, dans sa marche vers la conquête intégrale du pouvoir, s'arrêter à certaines étapes, se joindre, pour faire un bout de chemin, à d'autres partis, voire même, dans des circonstances critiques, conclure des trêves avec ses adversaires. Mais ce serait pour lui un péril mortel que de se contenter de demi-victoires, de s'accommoder d'un médiocre partage du pouvoir avec la bourgeoisie, de substituer, en un mot, à la lutte des classes, une politique permanente d'union et de collaboration. S'il venait à commettre pareille faute, d'ailleurs, les sanctions ne se feraient pas attendre. D'autres reprendraient la tâche à laquelle il aurait failli.

ÉMILE VANDERVELDE

IBSEN

Les fêtes du centenaire d'Ibsen, les représentations officielles, les discours et les fanfares de Norvège, éveillent en nous d'assez tristes échos. Ibsen entre dans les manuels scolaires, mais il s'éloigne de la vie. On le place parmi les dieux, mais c'est comme une idole morte, on le roule dans les bandelettes, on l'enveloppe dans le fameux linceul de pourpre qui troublait l'imagination de Renan lorsqu'il rêvait sur l'Acropole. Ibsen est relégué loin de la scène, confiné pour toujours sur les rayons des bibliothèques. On ne reprendra plus guère ses pièces que dans les théâtres-musées. L'Allemagne, qui poussa en son honneur des acclamations frénétiques, et qui a tout fait pour s'annexer ce Scandinave, en qui elle prétendait voir un « Germain représentatif », abandonne doucement ses pièces et les raye de l'affiche qu'elles ont si longtemps occupée.

La France laisse passer ce centenaire dans une indifférence à peu près complète. La Comédie-Française se souvient du double échec de l'*Ennemi du Peuple* et d'*Hedda Gabler*; elle reste silencieuse. En Italie, les deux Gramatica donnent quelques représentations de *Borkman*, mais ce ne sont que des exhumations de centenaire, car depuis l'apparition de Pirandello et la mort d'Eleonora Duse, les drames d'Ibsen semblent presque oubliés.

En Angleterre, chose étrange, peut-être plus navrante, les théâtres commencent à monter des adaptations déformées. J'ai vu, lors d'un de mes derniers séjours à Londres, un *Ros-*

mersholm dont toute la poésie s'était évanouie, qui n'était plus qu'un petit drame de paroisse anglicane. (La pièce, d'ailleurs, était jouée par une remarquable actrice, mais on avait eu le soin, en vérité touchant, de transporter la demeure des Rosmer dans je ne sais quel comté, et d'affubler les personnages de noms britanniques... Chers vieux Anglais! Cher grand peuple!)

Cet affaiblissement de la puissance d'Ibsen nous fait sentir combien le désenchantement des masses est rapide. Entre toutes, la gloire du théâtre est éphémère, et Ibsen suit le sort commun. Au plus beau drame, dans le texte imprimé, il manque la voix, la forme des acteurs, le jeu de leurs visages, le mouvement, la couleur de la scène, et surtout ces tressaillements de la foule qui reviennent vers le drame en chaudes vibrations, le vivifient, l'exaltent. Chacun de nous peut se répéter tristement ces phrases, qui revenaient si souvent sur les lèvres de Bataille : « Le dramaturge ne peut pas penser à l'avenir. Son domaine est l'heure présente. La gloire du théâtre est viagère. »

Toutefois, dans le cas d'Ibsen, cette parole désespérée n'explique pas tout, ne satisfait pas entièrement l'esprit. Le déclin est trop rapide, vraiment, d'une œuvre que nous avions crue éternelle. Oui, le déclin. Je sais que le mot fera sursauter bien des gens, et particulièrement les vieux ennemis, ceux qui jadis, Ibsen vivant, le condamnaient au nom des morts et qui, aujourd'hui, rassurés et ralliés, s'assoient commodément sur la caisse où on a cloué le poète, pour chanter ses louanges.

Parmi ces repentirs et parmi les rumeurs et les toussottements officiels, il m'a paru amusant de laisser entendre une parole simple et sincère. J'ai fervemment aimé Ibsen, et, comme toute ma génération, j'ai sans doute subi son influence; je demeure sensible — du moins je le crois — à ce qui fait la force de son génie; surtout je garde ma plus tendre admiration à cinq ou six figures si nouvelles, si magnifiquement expressives, si terribles, dont ce Norvégien a enrichi l'imagination humaine. Mais, lorsqu'en vue de cette petite étude, je me suis, après de longues années de séparation, rapproché du vieux magicien, j'ai dû constater aussitôt que le beau

vase n'était point si beau, — ni si pur, — qu'il portait au flanc de grandes craquelures, et que le cher potier de notre jeunesse avait mêlé à la plus sublime argile de bien pauvre matière. S'agit-il du déchet normal, de cette usure que finissent fatalement par déceler certaines parties des œuvres les plus hautes, les plus assurées de ce que nous voulons bien nommer l'immortalité? La chose, ici, me paraît plus grave.

Je parlerai sans respect. Le respect, c'est d'avoir les yeux baissés, et je tiens à ouvrir les miens. Le respect, c'est l'engourdissement, le silence, la mort. Racine, devant qui le XVIIIe siècle tout entier s'est tenu à genoux, n'a commencé à revivre merveilleusement que dans la mêlée romantique, lorsqu'on a osé l'insulter. Et il n'y a jamais eu de plus belle cérémonie de centenaire que cette réunion de la Sorbonne où Barrès, qui touchait déjà à la tombe, retrouva toute la verdeur de sa jeunesse pour bâtonner encore une fois le vieux Renan, qu'il s'agissait de célébrer. La foule, qui avait doucement somnolé pendant les homélies respectueuses des ministres et des professeurs, se réveilla sous ces attaques. Avec elles, sembla revivre l'âme du vieux sage, qui, peut-être, traînait pour la dernière fois dans cet amphithéâtre avant de s'évanouir dans les forces naturelles ou de reposer dans le sein de Dieu.

Ne soyons pas tendre pour Ibsen. Aurait-il besoin de tendresse, ce vieux Viking au poil hirsute? Toute sa vie, il rêva de combats. Il ne sortait de son silence que pour pousser des cris de rage. Il voulait la vie pleine, le libre déploiement des forces naturelles, la bataille dans le vent et la tempête. Traitons-le comme un combattant.

Tous ses portraits le montrent vieux. Une grosse tête à favoris, des yeux venimeux sous des lunettes, un corps trapu, sanglé dans une redingote de Herr Doktor, de ridicules petits pieds. Mais il n'a pas toujours été ce vieux coriace, où on ne peut planter la dent. J'essaie de l'imaginer à quinze ans, dans son petit bourg de Norvège. Il rêve, il lit, il parle, il pérore même, lui qui, plus tard, sera si taciturne. Il se livre aux jeux avec toute l'ingénuité de son enfance, il se laisse follement pénétrer.

Il vit dans une maison de pauvres, passe ses heures les

meilleures dans un vieux grenier plein de songes. Il se souvient d'un temps où les siens étaient riches, et il voit passer dans la rue, du haut de sa mansarde, les amis d'autrefois qui les ont lâchés. Il sent déjà contre l'ordre social une sourde rage. Il reproche à ses parents de s'être sottement ruinés, de lui faire payer leurs fautes. Le père est un ivrogne qui se perd en paroles et qui s'enlise dans sa triste situation de déclassé. La mère est forte, mais rigide, peut-être sans épanchement. La sœur, Hedwige, reste un mystère pour lui, une figure idéale, irréelle. On rogne sur le beurre, sur le saucisson, on ne peut payer les livres de classe. Cela se passe à Skien, au fond du Skager-Rack, dans un bourg d'armateurs qui sent le goudron, le sapin, le hareng fumé et la brume, où parfois, le soir, retentissent les chants des matelots. L'air est si sombre, si épais, que, même du haut des greniers, on n'aperçoit pas la campagne. On ne distingue que les formes géométriques des maisons, on n'entend que les coups de cloches des horloges et le grincement des scieries.

Ce n'était pas assez des tristesses des choses et des misères quotidiennes auxquelles la ruine de ses parents le contraignait; le petit Ibsen redoutait la joie, la fuyait et la maudissait. Confiné dans ce bourg misérable, étouffé dans son lugubre grenier, il prétendait encore mortifier sa nature, il se gardait de tout épanouissement. Comme à tous les enfants de son pays, on lui avait mis entre les mains la Bible, ce livre magnifique, mais en même temps si terrible, ce poème d'une race d'Orient forte, vivace, mais porteuse de bizarres germes de mort. Ces cris de prophètes hurleurs qui ont jailli pour la première fois parmi les pierres de Judée, autour de la montagne sainte, ces sublimes appels vers l'absolu, ces livres de désir et de colère sont fatals aux âmes trop tendues.

Ibsen, enfant, lisait la Bible. L'hiver, dans son grenier, il s'y plongeait. L'été, on le voyait errer sur les collines, son petit livre noir aux doigts. Et ce qu'il y cherchait, ce n'était pas la volupté des terres orientales, les baumes de la Sulamite ou les palmes de Jericho, mais une sombre loi morale. Il réprimait, sous cette règle trop farouche, tous les appels ingénus de son corps.

Je ne le suivrai pas dans tous les médiocres avatars de sa

jeunesse. Je ne puis m'attarder à entrer dans cette arrière-boutique d'une pharmacie de Grimstad (800 âmes, un trou encore plus endormi que Skien) où, de seize à vingt ans, il prépare des drogues en pérorant sur les malheurs des pays scandinaves, tenu à l'écart par la bonne société de l'endroit pour sa médiocre condition et pour ses opinions subversives (il m'amuse lorsque, du fond de son officine, il envoie une ode aux Magyars pour les encourager dans leur insurrection. Il a eu vingt ans en 1848 et il restera toujours, dans ses favoris, un peu de la vieille barbe révolutionnaire). Je ne veux pas non plus le suivre au théâtre de Bergen, dont on le nomme directeur à vingt ans, où il écrit des drames pourris de littérature et où il apprend peu à peu son métier, en montant des pièces venues de Paris ou d'ailleurs. Il prétend alors donner à la Norvège une littérature nationale. N'étant pas Norvégien, je le laisse s'agiter à son aise dans ces rêves locaux. J'attends qu'il dépasse les clochers de Christiania, qu'il choisisse un sujet humain, celui que tout jeune homme porte en lui, qu'il annonce enfin dans ses prospectus : *La Comédie de l'Amour.*

Il a mis du temps à en venir là. Il a trente-quatre ans quand il annonce ce beau titre. Sa première jeunesse s'est écoulée. A-t-il connu des femmes? Sans doute. Quelques filles de coulisse, d'abord. A vingt ans, bombardé directeur de théâtre, en sortant de son officine, quelle petite actrice ne l'aurait ébloui? Je sais bien qu'il lisait la Bible, qu'il était sensible aux problèmes moraux, qu'il n'avait peut-être pas un tempérament très fougueux, malgré tout son poil noir et ses épaules ramassées, je sais surtout qu'il craignait les ennuis, et, volontiers, se satisfaisait de rêves. Je vois aussi que, comme bien des imaginatifs, il était égaré par sa cervelle, que ses sens, ses instincts profonds, étaient attirés par des femmes bien différentes de celles que son esprit échafaudait. La femme qui apparaît dans ses esquisses dramatiques d'alors, la femme de son imagination, de son idéal, est une guerrière barbare, haineuse, déchaînée, mélange de la femme de la Bible et de la Walkyrie des Sagas; mais ce n'est pas cette sublime virago qu'il chercha dans la vie.

A Bergen, il s'était épris d'une petite fille de quinze ans,

légère, gracieuse, spirituelle, équilibrée, très simplement humaine, qui ignorait la guerre, la haine, les vengeances, les tempêtes, et qui s'échappait de chez ses parents pour courir avec lui dans les prés. Cette petite fille, Ibsen n'avait même pas su la conquérir. Cet ours échevelé, qui poussait sans cesse des cris de guerre et traitait ses contemporains, de lâches, n'avait qu'un courage tremblant. Surpris un jour au coin d'un pré par le père de la petite, il se sauva malgré sa grande barbe, il prit ses jambes à son cou et laissa son amoureuse sans défense devant les soufflets paternels. Ce fut la triste fin de cette idylle. La petite ne voulut plus le voir. Et, quelque temps après, il épousa une fille assez laide et assez acariâtre, d'une famille convenable et pédante. Le père était pasteur, la belle-mère écrivait des romans et des drames aussi qu'Ibsen mettait pieusement en scène.

La Comédie de l'Amour est une pièce peut-être claire pour des Scandinaves, déroutante pour nous. On assure qu'elle est écrite en admirables vers. Tant mieux. Ce qui me retient, ce n'est ni l'action qui ne peut qu'égarer le public, ni les personnages qui, à part quelques silhouettes, restent inconsistants ou faux, c'est le sentiment général, le jugement que porte Ibsen sur l'amour. L'amour, pense Ibsen à trente-quatre ans, est un sentiment qui ne peut que diminuer l'homme. L'amour n'est pas éternel, l'amour n'est pas absolu. Il ne suffit pas au développement de toutes les forces de l'être, il ne dure pas pendant toute l'existence. Il faut donc rejeter l'amour, le supprimer.

Je ne m'acharne pas à rappeler la pauvre petite expérience d'où cette condamnation est sortie. Admettons qu'on puisse ainsi, par un décret de la volonté, supprimer l'instinct le plus profond de la nature, que l'amour doive faire place à des forces plus durables, plus absolues. Où sont-elles ces forces? C'est une cruelle aventure pour Ibsen, penseur, qu'on le prenne ainsi au sérieux.

La Comédie de l'Amour est de 1862. En 1864, la réalité allait le tirer pour un instant de ses rêves, lui faire sentir son véritable caractère, le bousculer assez rudement. Depuis qu'il avait commencé à écrire, Ibsen, comme tous les poètes de sa génération, prêchait l'union des trois royaumes scandi-

naves, le réveil national des Vikings. Or, en 1864, Bismarck, qui se souciait peu de ces discours et qui voulait construire la canal de Kiel, lança ses troupes contre le petit Danemark et s'empara des duchés de Sleswig et de Holstein. De Christiania, Ibsen jeta feu et flammes. Il accabla la Norvège et la Suède qui refusaient d'entrer dans une guerre inutile, il les maudit avec l'accent des prophètes, déclara qu'il ne pouvait plus vivre dans un pays empoisonné de lâcheté. Mais, puisqu'il rêvait tant de gloire militaire, pourquoi ne s'était-il pas engagé comme volontaire au service du Danemark? Et, puisqu'il méprisait tant son pays, pourquoi lui demandait-il des subsides pour aller s'installer à Rome, au beau soleil de l'Italie? Son cœur ne suivait pas toujours sa tête. Il prêchait l'absolu, mais, sur la route, il trébuchait.

C'est à Rome qu'il écrivit *Brand*, ou plutôt près de Rome, à Ginzano, dans les montagnes d'Albe. La chose est à peine croyable!... Dans ce paysage d'harmonie, de sérénité, il composa son œuvre la plus farouche, la plus frénétique, il essaya de répondre à la question que *La Comédie de l'Amour* avait posée. En vue du Dôme de Saint-Pierre simple et naturel comme un fruit, il inventa ce *Brand*, l'expression la plus forcenée de fanatisme de la Bible et du protestantisme, l'ennemi de la chair, de la terre, de la vie, un fou qu'il faudrait écraser s'il n'était trop stupide pour convaincre.

Oh! je connais les beautés de *Brand*, je sais le sublime du quatrième acte, je n'ai jamais pu lire sans une émotion profonde la scène déchirante d'Agnès, je suis pris par la vérité de certains personnages, j'admets, à la rigueur, certains symboles un peu faciles, les crevasses, les ascensions, l'église, — c'est la première fois qu'Ibsen en fait usage, on n'en sent pas encore le carton, — j'imagine, à travers des traductions trop maladroites, la splendide beauté du verbe, mais l'esprit de cette œuvre, quel être sain ne le repousserait avec ironie ou avec horreur? Quoi! il faudrait torturer sa mère, faire mourir ses enfants et sa femme, jeter le trouble dans tous les esprits, supprimer tous les biens et toutes les passions de la terre? Et pourquoi? Pour rien, pour le simple plaisir d'exercer sa volonté. Les grands fondateurs de religions ont demandé parfois de renoncer à tous les plaisirs et à toutes les affections

du monde : ils prêchaient l'amour et ils martyrisaient les hommes; c'était pour en faire des ouvriers de bonheur. Mais *Brand*, que promet-il? Même pas de torture céleste, car il n'est pas sûr de croire en Dieu. On prétendra peut-être qu'Ibsen le désapprouve, que le dernier mot de la pièce est une parole de charité. C'est qu'Ibsen, le farouche Ibsen, est toujours prêt, dans la pratique, aux détours et aux concessions. Brand reste pour lui le héros idéal. Et il l'a fait d'autant plus dur qu'il venait lui-même de se montrer plus défaillant dans cette malheureuse affaire du Sleswig.

Et d'ailleurs, si je me place sur un plan inférieur, mais peut-être pas moins essentiel, ce culte effréné de la volonté, c'est un trait d'auteur dramatique. Le philosophe, chez Ibsen, est peut-être déterminé par le besoin à peine conscient de l'inventeur de drames. C'est avec les volontaires et non avec les abouliques qu'on crée facilement des personnages de théâtre. Je m'en sens assuré. Et je crois bien aussi que nous devons à Ibsen cette longue série « d'hommes forts », qui encombrent petit à petit notre scène et qui ont fini par devenir les personnages les plus conventionnels du théâtre contemporain.

Que l'on nous entende bien! Lorsqu'Ibsen fut joué chez nous, rien d'aussi grand n'avait paru depuis les comédies cruellement exquises de Musset... Ibsen a débarrassé notre scène de toutes les formes vieillies, il ramenait la poésie dans le réel, et tous les jeunes écrivains qui rêvaient au théâtre et sentaient quelque inquiétude sur la source de leurs inspirations, se tournaient vers cette force nourricière. Bataille s'abandonna sans résistance; le chant mâle du vieux Norvégien aura trouvé des résonances inattendues dans cette âme si délicatement sensible, si tendrement poétique. L'œuvre d'un Curel, mon aîné de vingt ans, a été, elle aussi, bien profondément marquée. Où donc Ibsen n'aura-t-il pas laissé son empreinte? C'est lui qui a fait naître au fond de l'Irlande la crissante fantaisie de Shaw. Il aura même su pénétrer dans les terres méditerranéennes : il est dans Pirandello. Ne respirerait-il pas aussi dans la *Gioconda* et dans *Plus que l'Amour*?... On le rencontre chez les plus grands et chez les beaucoup moins grands, même chez ceux qui ne l'ont jamais

lu, qui ont respiré son souvenir dans les œuvres secondaires. Il vit dans les beautés et aussi dans les tares. Les prétendus novateurs d'après guerre qui réclament à grands cris une liberté que personne ne songe à leur refuser, mais dont ils ne savent pas très bien que faire, se rattachent à lui, et bien plus servilement que ceux qui les ont précédés. Nous sommes actuellement saturés d'un certain Ibsénisme de seconde zone... Mais laissons là cette digression, et remontons à la source.

Voici *Peer Gynt*, qu'Ibsen écrit pour se reposer de *Brand* et de ses tensions inhumaines, Peer Gynt, héros bien plus riche que Brand, plus vivant et aussi plus intimement poétique. Mais Peer Gynt (un Ibsen qui aurait ignoré le poison de la Bible), Peer Gynt le délicieux créateur de fictions, l'homme qui se développe librement, au hasard des impulsions de sa nature, Peer Gynt n'est pas un personnage dramatique. Ibsen, malgré le magnifique éclair de son génie, malgré la mort d'Aase et la figure charmante de Solweig, n'a pu lui faire soutenir la pièce. Tout s'abîme dans la confusion. A la lecture, cependant, Peer nous touche plus que Brand. Et qu'il nous toucherait bien davantage sans cette philosophie si ennuyeuse, si peu profonde, qui s'insinue sous les légendes!... Ibsen porte la peine d'être né dans un pays germanique, de s'embarrasser toujours de pensée. Pensée médiocre, peu originale, fausse. Il n'est grand que lorsqu'il se dégage d'elle, lorsqu'il saisit la vie et la modèle entre ses mains.

Il n'est pas encore prêt de se libérer. *Peer Gynt* est de 1867. Plus de dix ans s'écouleront dans d'arbitraires constructions sur l'absolu et dans de vagues rêveries. Ce n'est pas pour rien qu'en 1868 il quitte l'Italie pour venir s'installer à Dresde, dans cette Allemagne dont il s'était enfui avec horreur en 1864, lorsqu'il avait vu les patriotes de Berlin cracher sur les canons pris aux Danois. Mais le pays des philosophes convenait à ses imaginations du moment.

L'œuvre à laquelle il pense, qu'il va réaliser, est un grand drame sur Julien l'Apostat, *Empereur et Galiléen*, dix actes, deux parties, pas d'action, mais une somme de la vie et du monde, des symboles où tout esprit élevé dans les disciplines

latines se perdra. Les Germains s'y égarent aussi probablement, mais c'est un peuple qui aime à s'égarer. Ils voient dans cette informe construction la pièce principale du poète, la clé de sa pensée. Je renonce à cette clé, je refuse d'entrer dans ce drame, d'y piétiner, d'y somnoler. J'appelle des œuvres fraîches, presque libres, vivantes. Mais il faut attendre jusqu'en 1880, jusqu'à la première de *Maison de poupée*. Ibsen a cinquante-deux ans[1].

Me voici enfin face à face avec l'Ibsen des pièces réalistes. C'est par elles qu'il est grand et qu'il survivra. C'est par elles qu'il a bouleversé le théâtre du monde entier, et si profondément qu'il n'est pas une œuvre moderne qui ne porte sa marque. C'est pour elles que je l'ai tant aimé et que je l'aime encore.

On sent, dans *Maison de Poupée*, une jeunesse fougueuse qui s'échappe, un retour à la vie, à la lumière, à la liberté. Pour la première fois, Ibsen semble avoir rompu ses entraves, s'être débarrassé de tout ce lourd bagage de pensée plus ou moins personnelle, sous lequel il pliait. C'est à cela que servent les grandes œuvres manquées; on y jette tout ce qui vous empêtre. A cinquante-deux ans, Ibsen se sent plus libre que le jeune homme de vingt ans qui se meut par instinct, par fantaisie. Car Ibsen grisonnant n'a conquis cette jeunesse que par un long effort. Et tout naturellement, il revient au souvenir le plus pur d'autrefois. Il dédaigne les deux idéals de femmes que son esprit seul a créés, la trop farouche ou la trop pure. Il rappelle celle que la vie lui a montrée, que ses sens et toutes ses forces mystérieuses désiraient, mais qu'il a laissée s'enfuir par lâcheté et aussi par une stupide soumission aux raisonnements de son intelligence, il évoque la petite fille qu'il a abandonnée jadis dans la prairie et il en fait Nora. Nora, pour lui, c'est la nature extérieure, ce que son esprit n'aurait pu inventer sans le choc du réel; et c'est ce qui donne au drame une fraîcheur éternelle. Ibsen concevra des personnages plus grandioses, il n'en tracera pas de plus

1. Je crois que, se sentant sans doute asphyxié par son *Empereur et Galiléen*, Ibsen l'a encadré de deux œuvres, comédies réalistes, *l'Union des Jeunes* et les *Soutiens de la Société*, qui laissent prévoir son art réaliste. Je les ai lues sans grand plaisir. Ce sont des pièces de transition, qu'il m'est permis de négliger.

vivant et de plus spontané. La joie est dans cette petite femme si simplement naturelle, elle est aussi dans la composition de la pièce. Ibsen se livre au bonheur de créer, de produire des effets dramatiques, colorés quelquefois jusqu'au bariolage. Rien ne l'arrête, ni les invraisemblances, ni les enfantillages, pour amener des coups de théâtre. Combien de « purs » se choqueraient si certains traits étaient signés d'autres noms...

Mais hélas! trois fois hélas! même dans cette danse de vie, la sinistre *pensée* veille. Et vous savez comme le drame dégringole lorsqu'à la fin du troisième acte la petite Nora, qu'Ibsen avait cueillie dans la prairie, perd soudain sa grâce flexible pour devenir la plus ennuyeuse, la plus folle des raisonneuses. Ce vieil Ibsen, ce poseur de problèmes, ne pouvait-il la laisser libre jusqu'au bout? Il me vient une idée, dont je ne puis vous garantir la justesse, mais à laquelle je crois. Le mari de Nora, l'insuffisant Helmer, n'est-ce pas Ibsen lui-même qui aura fait de lui cette image bouffonne pour mieux se châtier? Et les reproches que Nora lui adresse, n'est-ce pas ceux qu'il se fait à lui-même depuis trente ans pour ne pas avoir su saisir le bonheur naturel, pour avoir fui à travers prés devant le père de la petite fille?

Ah! comme elle m'a toujours glacé, Nora, quand elle se met à pérorer! C'est cela, pourtant, c'est cette ridicule thèse qui, jadis, secouait les foules; c'est sur cela qu'on discutait. On laissait échapper toute la vie du drame, et on retenait cette feuille sèche. Et un Jules Lemaître (le roi des pions) déclarait ne rien voir de neuf dans cet Ibsen, qui ne nous rapportait que la pensée de George Sand!... Pourquoi, hélas, Ibsen ne l'avait-il laissée, cette pensée, dans les vieux ballots de la vieille dame (pas bonne)?

Les Revenants contiennent cinq figures magnifiques de relief, auxquelles, sauf la délicieuse Nora, aucun personnage de *Maison de poupée* n'est comparable. On y trouve une grandeur qui a souvent fait penser à la tragédie grecque. Pourtant, ils m'émeuvent moins et je sais bien pourquoi. Passons sur la monotonie des longues conversations d'Hélène Alwing et du pasteur, passons sur l'asile dont le sens symbolique nous refroidit, passons même sur le ridicule tableau de l'amour

familial dans les ateliers de Montmartre que nous inflige Oswald en toute ingénuité. Ce sont là des détails, on les oublie, mais ce qui pèse, d'un bout à l'autre de la pièce, c'est *la pensée* de l'œuvre, cette pensée qui apparaît d'autant plus fausse qu'elle s'impose plus tyranniquement et qu'elle déforme la vie réelle d'une manière plus profonde.

Il y a deux thèmes dans cette pièce, deux thèmes voisins qui arrivent presque à se rejoindre : l'hérédité, la force des idées du passé. Ce sont les deux thèmes essentiels de Barrès. Les morts pèsent sur nous, sur notre chair, sur notre esprit. Comment ces deux thèmes s'étaient-ils présentés à l'esprit d'Ibsen? D'une manière assez simple, je crois : Ibsen, enfant, semble avoir haï son père qui, par ses fautes, l'avait contraint à la misère. Il s'est insurgé contre la loi biblique qui fait retomber les erreurs des pères sur les enfants. Les théories des philosophes de l'évolution, les travaux scientifiques sur l'hérédité des maladies, vinrent renforcer cette disposition, la boursoufler, la transformer en idée fixe. L'autre thème, celui de la force des idées mortes, prend sa source dans un trait essentiel du caractère d'Ibsen : son manque de courage. Ibsen, qui aurait voulu être un Brand et qui n'avait pas la force de l'être, heureusement pour lui et pour le monde, maudissait sans cesse ces lois humaines qu'il jugeait vermoulues et qu'il n'avait pas la force de briser. Hélène Alwing, qui se débat vainement contre les lois qu'on lui a appris à vénérer dans sa jeunesse, c'est Ibsen. Oswald, chargé des péchés de son père, c'est Ibsen encore, Ibsen qui suit des yeux avec envie, avec admiration, la fruste Régina, la créature libre, dédaigneuse de toutes les entraves.

Eh bien, si l'on mesure la place que tiennent dans la vie réelle d'Ibsen les deux faits dont ces thèmes sont sortis, si on examine ensuite la place immense qu'ils prennent dans dans la vie imaginaire du drame, on sent où est le vice de cette construction. Ce n'est pas vrai que les vivants soient oppressés comme les héros de ce drame par les idées et par les tares des morts. Les générations présentes sont libres, ou, du moins, elles se sentent libres, ce qui est l'essentiel. Ibsen lui-même se sentait libre; les erreurs de son père ne l'ont pas empêché de créer son œuvre. Et lorsque Hélène

Alwing expose sa théorie des Revenants et se présente comme l'image de l'humanité tout entière, nous sentons avec désespoir l'œuvre chanceler.

Une des sources de grandeur d'Ibsen, c'est d'avoir su trouver assez de faiblesses dans son cœur pour ne pas croire béatement en lui-même. Agressif jusqu'à la cruauté, aimant à flageller les autres, il aimait aussi à se déchirer. *L'Ennemi du Peuple*, qu'il écrit après *Les Revenants*, pour se venger des hommes qui l'avaient attaqué, semble aussi un châtiment de lui-même. Dans le mari de Nora, il s'était châtié d'être faible, de ne pas savoir s'égaler à Brand; dans *L'Ennemi du Peuple*, par un retour passionnant, il se punit d'être trop près de Brand et de ne pas mesurer exactement ce qu'on peut faire comprendre aux médiocres. Le bon docteur Stockmann est presque aussi ridicule que ses adversaires sont étroits et âpres. Il y a des grincements dans cette pièce, qui déconcerteront toujours un public d'esprit clair. Elle est peu charnue, trop longue, on étouffe dans cette atmosphère d'un petit trou de Norvège.

Et il faut le déclarer, enfin, cette gêne, cette sensation d'étroitesse, il nous arrive souvent de l'éprouver en compagnie d'Ibsen. Habitant d'un petit pays, il aura joui de tous les avantages spirituels que peut procurer à l'artiste une naissance telle que la sienne. Ces paysages toujours les mêmes, cet horizon si proche, font que l'âme sait se replier et l'esprit méditer en profondeur. Mais de cette faculté, Ibsen s'est contenté absolument (et c'est fâcheux). Jamais la plus petite tentative d'évasion : *Brand* fut composé, écrit, à deux pas de l'enivrement de Rome, par un Norvégien qui ne visitait aucun musée, se détournait des palais, des places, de toute cette débauche d'art et de souvenir. Son œuvre s'en ressentira cruellement. Je ne connais pas la Norvège, mais je me sens plein d'une sympathie spontanée et très sincère pour ce digne petit peuple si laborieux et si instruit. Mais, en vérité, les personnages d'Ibsen sentent le patelin à vous faire suffoquer! Qu'ils sont Norvégiens, tous ces gens-là! (du moins je le suppose). Je ne plaisante pas : l'œuvre dramatique ne peut vivre et durer que par les héros. Oh! je sais bien, un grand génie poétique saura muer en héros de tra-

gédie des pasteurs, des imprimeurs, des architectes, de petits avocats... Mais des héros de tragédie qui, à travers toutes les péripéties du drame, tous les reflux de la pensée, à travers tous les symboles, au moment même de se jeter et de s'engloutir dans des crevasses de carton-plâtre, gardent le ton, les manières, l'attitude, enfin, dans une certaine mesure, l'âme de petits bourgeois, ce sont des personnages d'une vérité trop vraie, ou plutôt trop petite! Il y a là une absence de transfiguration, qui ressemble à un manque de grand art et qui pourrait abréger singulièrement ce voyage à travers les siècles qu'Ibsen, sans aucun doute, dut promettre à ses créatures.

Nous arrivons enfin au *Canard Sauvage*, la pièce la plus sombre, la plus désespérée qu'on ait écrite depuis Hamlet. Comme elle nous a émus, comme elle nous émeut encore la poésie de ce grenier tout frémissant de cris, d'ombres et de silence, de ce coin misérable où les rêves se sont réfugiés! C'est une invention prodigieuse, un coup de génie. Ibsen, quand il est en plein vol, touche les plus hauts sommets. Songeons à la terrible promenade de Borkman, perçue à travers le plafond : tout le désir, toute la tension d'un esprit, tout l'enfer d'une âme en peine exprimés dans les pas d'un homme invisible.

Je reviens au *Canard Sauvage*. Ici encore, c'est sur lui-même qu'Ibsen s'est vengé avec un acharnement, une fureur, qui font frissonner ceux qui comprennent ses tourments. Car Grégoire Werlé, le fou qui porte le malheur parce qu'il veut élever les hommes et leur dire la vérité, c'est Ibsen. Et pas l'Ibsen prudent, pas l'Ibsen lâche. Non, c'est l'Ibsen idéal, ce qu'il avait rêvé d'être et que sa veulerie ne lui a pas permis de réaliser, c'est le héros, le surhomme, c'est Brand; Brand, qui n'a pu trouver dans son rêve de grandeur qu'une imbécillité profonde, Brand bafoué et roulé dans la boue et contraint au suicide, non par une plèbe qui ne peut le comprendre, mais par l'esprit lucide de celui même qui l'a créé, qui le rejette maintenant avec horreur et qui, privé de tout espoir, ne peut que s'ensevelir dans son amertume. Malgré ce désespoir si virilement exprimé, nous garderons le courage de regretter que la figure de Hialmar fléchisse

sous le poids de ces cinq actes et que le besoin de penser, les « choses à dire », viennent fausser, figer la palpitante image de la vie.

Il semble que le terrible combat du *Canard sauvage* ait brisé pour quelque temps le dramaturge. Il écrivit ensuite *Rosmersholm*, sa pièce la plus pure, la plus simplement poétique, la plus libre des constructions de la pensée. Ici les plus terribles passions ne se manifestent, comme les tempêtes sous-marines, que par de lentes ondulations, une sérénité où l'approche de la vieillesse se fait sentir. Rosmer, comme jadis Oswald, est la victime des ancêtres, mais il ne porte pas en lui ce ferment de folie et de passion qui exaspère les forces vitales : son sang trop ancien a perdu sa chaleur, il s'éteint lentement dans ses veines. Ibsen, alors sexagénaire, sentait-il le long de son vieux corps ce refroidissement? Il a voulu placer en face de l'homme épuisé la Walkyrie de ses jeunes années, celle qui était si forte encore, lorsqu'elle s'appelait Régina. Mais il l'a tant caressée de ses petites mains qui, après tout, étaient peut-être voluptueuses parfois, il l'a faite si vivante, si nuancée et de contours si purs, qu'il en a arraché le principe sauvage, le principe de vie, qu'il a fait d'elle aux dernières répliques du drame la plus douce amante de la mort. Je me demande, quand je lis *Rosmersholm*, si quelque rayon des pays classiques n'est pas venu soudain illuminer le cœur vieillissant de celui qui venait d'écrire le *Canard Sauvage*. Mais comme on voudrait faire craquer ce cadre politique qui rétrécit le drame! Comme on voudrait rayer les mots de Rébecca sur l'influence de la vieille maison, qui expriment par un symbole artificiel le mouvement profond des âmes.

L'alanguissement s'accuse lorsqu'Ibsen écrit *La Dame de la Mer*. Son pouvoir de création s'affaiblissant, il revient aux légendes, à la mer ou à la montagne, à la poésie toute faite. Ces cinq actes, qui semblent avoir été composés en expiation des folies de Nora, abondent en trouvailles poétiques; ils pourront toujours séduire une comédienne au jeu nuancé, un metteur en scène adroit, ils décevront ceux qui aiment Ibsen créateur de vie.

La vie, elle revient dans *Hedda Gabler*, avec quelque

chose de haletant, de forcené, où se confondent l'effort du vieillard qui se sent gagner par les ombres et l'effort toujours vain du génie pour se délivrer enfin de toute sa vérité. Comme *Le Canard sauvage*, ce drame révèle une rage désespérée, et le grenier, avec ses ombres et ses visions, n'est plus là pour recevoir les âmes trop meurtries. Les caractères s'offrent en pleine lumière, avec leur sottise ou leur cruauté. On dirait qu'Ibsen rassemble toutes ses dernières forces pour projeter sur eux une impitoyable clarté. Les uns sont fous, les autres veules, aucun n'est épargné. Ibsen reprend les thèmes les plus nobles de son œuvre, les défigure, en fait d'effrayantes caricatures. Hedda, c'est la femme forte dont il a toujours rêvé, la femme qui, comme lui-même l'a tenté, apporte la force et la beauté aux hommes. Mais l'héroïne est devenue un monstre livré à notre dérision. Eylert, c'est le poète, — qui, enfin, se libère des lois, mais pour rouler dans l'ivrognerie, pour aboutir à ce sinistre coup de pistolet dans le bas-ventre. Et la tante Julie, qui apporte la leçon de charité, n'est qu'une pauvre et ridicule vieille. L'ordre méprisable est représenté par Tesman et Théa, la liberté par ces deux fous : Hedda et Eylert. Dans quelle route la pauvre humanité devra-t-elle donc s'engager? La vie résiste encore dans ce drame. Elle marque les personnages de ces beaux traits moelleux. Mais les symboles diminuent la force dramatique de l'œuvre, avec ce qu'ils portent d'artificielle grandeur, de fausse poésie, d'obscurité volontaire, d'expression incertaine et laborieusement recherchée. L'enfant d'Hedda, le manuscrit d'Eylert, troublent l'esprit... On leur cherche des significations profondes. Et l'émotion est réduite d'autant. Et surtout on se sent étouffer dans cet enfer. On appelle l'air libre. On voudrait qu'un peu de l'air léger des pays méditerranéens vînt apporter parmi ces égarés la joie de vivre.

Ibsen le sentait comme nous, lui qui, chargé de remords, rongé de doute, toujours prêt à rejeter son œuvre et à renier son passé, poussait ce déchirant appel vers la jeunesse, où est contenue toute l'émotion de *Solness le Constructeur*. Une image nous est offerte, la plus cruelle et la plus sincère du vieux créateur, qui se sent défaillir, qui voit des êtres nouveaux monter, poser des problèmes inattendus, insoupçon-

nés, et s'efforcer de lui ravir sa royauté. J'ignore si un jeune poète a jamais pu contempler sans frémir cette estampe incisive, farouche, qu'Ibsen a gravée en déchirant sa chair. Il pèse comme un cauchemar sur tout artiste qui sait lire en soi, qui reconnaît et voit grandir d'année en année, dans son propre cœur, le germe des souffrances qui le tortureront au jour de sa vieillesse, lorsqu'il sentira l'impuissance gagner son cerveau et tout son être environné de nuit. Mais, bientôt, le drame se perd dans les symboles, comme une vague vivante, qui vient s'évanouir parmi des galets. L'imagination du poète se raccroche à ses jouets d'autrefois. Et je ne sais s'il n'y a pas quelque chose de plus douloureux dans cet échec que dans la terrible vérité de cette confession déchirante qui ouvre le premier acte et laisse tout espérer.

Deux ans après, c'est le *Petit Eyolf*, son poète et sa Femme-aux-rats, ses symboles et ses légendes, tous ces retours obscurs, ces résonnances qui éveillent des échos toujours imprécis, le *Petit Eyolf* que les artistes seuls peuvent essayer de comprendre. Cette fois Ibsen s'éloigne de l'humanité, il entre dans un vague crépuscule.

Il se réveillera comme un lion blessé, il jettera aux hommes *Jean-Gabriel Borkman*. De toutes les créatures d'Ibsen, voici, sans doute, celle qui m'émeut le plus, et je suis stupéfait lorsque je me souviens qu'elle est fille de sa vieillesse avancée, née d'un cerveau déjà menacé par la paralysie, qu'elle est sortie de lui entre le *Petit Eyolf* et *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, ces délicieuses mais confuses rêveries de vieillard, ces vagues intuitions de fantômes. Borkman, le brûlant, l'impétueux Borkman, se meut en pleine vue, mais il s'élève au-dessus de la réalité de toute la grandeur de l'imagination poétique. C'est un héros de légende sculpté en plein granit. Sa chair a la puissance des plus lourds fragments de la terre, cependant elle vit, cependant cet homme respire. Ce farouche foudroyé porte en soi les plus sublimes rêves, mais il renferme aussi les souffrances humaines, les bassesses, les vilenies. On trouve seulement chez Michel-Ange cette amplication sans enflure, cette vigueur de trait, ce jeu violent des lumières et des ombres, cette chaude simplicité. Il y a, dans les drames d'Ibsen, des êtres plus nuancés :

on chercherait en vain une inspiration plus puissante, plus héroïque. Il imagine, pour ce drame, la plus formidable des expressions, une sorte de poétique barbare, et, par saccades, il jette dans le dialogue de puissants flots de vie, des clartés plus éblouissantes que toutes celles qu'il a jamais tirées de lui.

Trois ans encore de silence, et l'agonie : *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, où il ne s'entretient plus qu'avec ses fantômes. Après c'est la paralysie du corps et de l'esprit et cette scène digne de Shakespeare, le jour où son fils le surprend jouant avec un alphabet d'enfant, tâchant de réapprendre à lire.

Me voici au bout de cette œuvre. Je m'en croyais libéré pour toujours. En la parcourant, l'émotion m'a repris. On ne peut approcher d'une si magique matière sans un frémissement. C'est un superbe poète. Mais il aurait été plus grand encore s'il s'était livré simplement à son instinct de créateur, s'il avait ignoré les scrupules moraux, s'il avait dédaigné les mœurs qui sont la forme passagère, pour exprimer ce qu'il savait si bien lorsqu'il se livrait à sa fantaise : le fond de l'homme et sa vérité éternelle. Presque tous les créateurs de drames ont agi comme lui et c'est par là que leurs œuvres vieillissent et périssent.

Voilà bien le défaut d'Ibsen. Lui qui a, par éclairs, une imagination bouleversante, il ne se soutient pas toujours dans la création pure, dans le libre jeu de ses puissances instinctives. Il fait intervenir l'intelligence dans l'œuvre d'art, qui ne doit être, ou du moins qui ne doit sembler qu'un jaillissement de l'inconscient. Son esprit travaille sur son rêve et il laisse malheureusement voir les traces de cette intervention. On découvre une sorte de paresse en lui. Il oublie quelquefois que l'œuvre d'art doit saisir celui qui écoute dans son cœur, dans sa chair, dans tout ce qui est émotif, sensuel. Ibsen, dans ses moments de défaillance, s'adresse directement à l'esprit. Il se sert du symbole et glace ainsi, sans s'en douter, ses charmes les plus magnifiques.

Le symbole, s'il n'est pas sublime, il n'est rien. Un pauvre ornement bientôt poussiéreux. Le beau, le sublime symbole, c'est, bien entendu, celui qui éclot spontanément, celui que

l'artiste crée sans préméditation, dont l'ampleur et la magnificence sont insoupçonnées de lui. Mais le symbole, moyen d'expression habituel, quoi de plus froid, quoi de plus antiartistique? Il est le contraire de l'image. L'image, presque toujours animale, végétale, physique, ramène l'émotion dans la chair, la renforce, l'accentue; elle reste toujours mouvante. Le symbole ne s'adresse qu'à l'esprit. C'est un signe représentatif imposé par l'intelligence. Il est dépouillé de toute chair. Il est presque aussi sec que les signes de l'algèbre. Il interdit l'abandon, l'émotion. Ibsen a empli de symboles ses premiers drames; dans les pièces de sa maturité, ils se font plus vivants et presque aussi flexibles que des images, mais, avec la vieillesse, ils se raidissent à nouveau, se figent, ils redeviennent purement mathématiques. Je songe aux tours de *Solness le constructeur*, aux montagnes et aux avalanches de *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, où reparaissent les vieux thèmes de Brand.

Ibsen est resté trop longtemps confiné dans son grenier, dans son officine, dans ses petits théâtres de Bergen ou de Christiania, où l'on peut craindre qu'il n'ait monté des pièces d'Alexandre Dumas fils — et qu'il ne les ait goûtées. Lorsqu'il en est sorti, lorsqu'aux approches de la quarantaine, il a pu connaître l'Europe, il était trop tard : impossible l'évasion, impossible même le voyage! Ibsen n'aura fait que se déplacer. Ses yeux se sont posés sur l'Allemagne, sur la splendeur de l'Italie; il ne les a pas vues. Sa conception du Monde était arrêtée pour toujours; il n'a pas senti la lumière méditerranéenne le pénétrer, il est resté fermé à la sérénité classique. A Ginzano, sous les chênes verts, parmi les cyprès, les pins parasols, le long de la voie Appienne, devant le Colisée, devant Saint-Pierre, il n'a pu oublier sa Norvège natale, il n'a pas senti l'infini du Monde, l'ivresse de la vie universelle. C'est dans les Monts Albains, près du Lac de Nemi, qu'il a écrit son drame le plus étroit, le farouche, le stérile *Brand*. C'est à Sorrente, devant Capri, devant les Iles des Sirènes, qu'il a composé les *Revenants*. Ce Norvégien au poil trop dur était peut-être imperméable à la beauté des choses. Funeste sort d'un artiste, en qui bouillonnait une surabondance de forces, de désirs, de pou-

voirs : la mauvaise fée, la fée rapace, lui refusa le don essentiel du poète, la sensualité.

Gœthe, lorsqu'il franchit les cols des Alpes, sentit qu'un Monde supérieur se révélait à lui. A la clarté de la gloire romaine, sous la beauté du ciel italien, il comprit le mystère de l'art, il devina l'universel. Shakespeare, le plus grand des hommes, perdu dans une Angleterre presque aussi brumeuse que les fiords norvégiens, trouva l'universel dans sa nature et sut élargir jusqu'à l'infini cet art méditerranéen, qu'avaient inventé les Hellènes et dont il avait pu saisir quelques reflets dans d'infidèles traductions.

Même devant ceux-là qui vivront parmi les hommes, tant que la poésie sera — oui, même devant ces géants, Ibsen demeure grand. Mais cette grandeur n'est-elle pas éphémère et déjà menacée? N'est-il pas permis de penser que, s'il n'avait enfanté cinq ou six figures immortelles, Ibsen se rétrécirait promptement jusqu'à tenir tout entier dans une demi-page de manuel littéraire?

Pour ma part, après avoir rendu justice à ce puissant poète dramatique, j'aurai le courage d'avouer que je ne crois guère au long avenir d'une œuvre, dont j'ai essayé d'indiquer les limites, l'étroitesse, et qui se rattache à l'intellectualisme par des liens trop visibles, trop noueux. Et je sens très nettement la fragilité — pour tout dire, l'impureté — d'un art gâté, pourri par les « procédés d'art » : symboles voulus, poursuivis, fabriqués, grandes ellipses arbitraires (on sait comment Ibsen travaillait et ses coupes paradoxales), création d'atmosphères poétiques certes, mais d'une poésie trop concertée et dont le mystère, la langueur, le demi-jour n'étaient pas bien difficiles à suggérer.

En ces matières, on n'a jamais tort, ni raison. Seulement il me semble que, de plus en plus, le monde sensible pense là-dessus comme je le fais. Bien des signes le prouveraient. Entre autres, la gloire montante de Strindberg.

HENRY BERNSTEIN

LETTRES AUX GONCOURT

Les lettres d'Émile Zola à Jules et Edmond de Goncourt, publiées ici pour la première fois, étaient encore, voici quelques semaines, enfouies à « l'Enfer » de la Bibliothèque Nationale; et il a fallu, pour les en arracher, déployer un effort considérable. Ce fut toute une histoire, qui se termina presque en affaire d'État, et qu'on nous permettra de résumer en quelques lignes.

Edmond de Goncourt avait légué à son académie, constituée en exécution de sa volonté testamentaire, à charge de la déposer à la Bibliothèque nationale et de la publier vingt ans après sa mort, la partie inédite de son fameux « Journal. » Au « Journal » proprement dit, était annexée la correspondance adressée aux frères Goncourt par les écrivains et artistes de leur temps, formant un ensemble de trente cartons contenant plus de treize mille feuillets. Cette correspondance, qui devait être communiquée et publiée dans les mêmes conditions que le « Journal », contient des lettres de Victor Hugo, George Sand, Flaubert, Berthelot, Renan, Maupassant, etc... et constitue un document inestimable sur l'histoire littéraire du XIXe siècle.

Au lendemain de l'armistice, on voulut bien se rappeler l'existence du « Journal » qui aurait dû être déjà livré au public, le dernier des Goncourt étant mort en 1896. Mais cette publication présentait de sérieuses difficultés qu'on n'avait pas prévues tout d'abord. La partie inédite tournait à la chronique scandaleuse; des tiers y étaient mis en cause, et avec quelle légèreté! l'impitoyable mémorialiste n'épargnait même pas ses amis les plus chers sans excepter, assure-t-on, les membres de sa jeune académie. Les Dix comprirent le danger. Publier le « Journal », c'était s'exposer à d'innombrables procès en diffamation qui aboutiraient finalement à la ruine de leur compagnie. Sur leurs instances, l'administration de la Bibliothèque nationale décidait de maintenir au secret les mémoires de Goncourt, jusqu'à ce qu'un arrêté ministériel pris en 1926, par M. Lamoureux, et dont

l'existence ne nous a été révélée que récemment, intervînt pour régulariser cette situation.

Les choses en étaient là, quand, il y a quelques mois, les enfants d'Émile Zola s'avisèrent de l'intérêt que pouvait présenter, pour l'édition en cours des œuvres complètes du grand romancier, la correspondance de celui-ci avec le Goncourt.

A notre avis, les raisons qui justifiaient, dans une certaine mesure, la non publication du « Journal » ne pouvaient s'appliquer à cette correspondance d'un intérêt uniquement littéraire et dépourvue de toute intention scandaleuse. Après nous être heurtés à un refus de la part de la Bibliothèque nationale, le docteur Jacques-E. Zola, mon beau-frère, et moi-même, nous nous retournâmes du côté de l'académie Goncourt. Des pourparlers s'engagèrent avec son président, M. J.-H. Rosny aîné, lequel se montra, tout d'abord, disposé à déférer à notre désir, qu'il trouvait « parfaitement légitime et naturel ». Les jours se succédaient cependant, sans qu'intervînt une solution, lorsque le Président des Dix, revenant sur son opinion première, nous répondit par une fin de non recevoir formelle.

En présence de ce refus, et forts de notre droit, notre décision fut vite prise. En même temps que nous saisissions l'opinion publique de l'incident, nous avisions M. J.-H. Rosny de notre intention de réclamer la correspondance de Zola par tous les moyens de droit, et, au besoin, si on nous y obligeait, d'obtenir des tribunaux la dissolution de l'académie Goncourt, pour non exécution du testament.

L'annonce de ce procès provoqua dans la presse une émotion énorme, une polémique des plus vives s'ensuivit. Effrayée par les conséquences de la procédure qui allait s'engager, l'académie Goncourt changea une fois encore d'attitude. Elle nous fit savoir, par son président, qu'elle n'avait aucune qualité ni pour refuser, ni pour accorder la communication que nous demandions, que nous devions nous adresser au ministre de l'Instruction publique, et que celui-ci nous donnerait sans peine satisfaction. Désireux d'épuiser tous les moyens de conciliation, nous nous rendîmes chez M. Herriot, accompagnés de Me Maurice Garçon, notre avocat. C'est alors que nous apprenions de la bouche du ministre, que le président du Conseil, M. Poincaré, qui plaida autrefois la cause de la nouvelle académie contre les héritiers naturels des Goncourt, avait été saisi entre temps de l'incident. Il fallait lui laisser le loisir d'étudier le dossier. Nous n'avions donc qu'à nous incliner.

Cela devenait une affaire de gouvernement. En effet, quelques jours plus tard, à l'issue du Conseil des ministres, un communiqué officiel faisait connaître que le président du Conseil ne voyait aucun inconvénient à la publication des lettres de Zola. Des instructions étaient immédiatement données pour que nous soit soumis ce dossier désormais célèbre et dont nous pouvions, enfin, dès le surlendemain, prendre connaissance.

Telle est l'histoire de cette Correspondance dont les lecteurs de

la *Revue de Paris* ont aujourd'hui la primeur. Ainsi que l'écrivait, dans le *Temps*, M. Émile Henriot, « ces lettres sont fort intéressantes, mais il faut bien dire aussi qu'on ne comprend guère pourquoi la garde était si bien montée autour de ces papiers. » La correspondance qu'on va lire, présente, en effet, un caractère exclusivement littéraire. Elle évoque les grandes batailles du naturalisme. Nous y voyons comment Zola, jeune débutant, qui n'avait alors publié que les *Contes à Ninon*, entra en relation avec les deux gentilshommes de lettres. Après la mort de Jules, qui affecta beaucoup Zola, ces relations espacées se transformèrent en une amitié plus intime. A la suite de l'*Assommoir*, pourtant, l'extrême nervosité d'Edmond de Goncourt jeta quelque trouble dans les rapports des deux écrivains. On pourra voir que Zola fit l'impossible pour éviter tout motif de rupture. Ses lettres, débordantes de fierté, sont aussi remplies de prévenance et de tendresse. A ce titre, l'ensemble de cette Correspondance, en dehors de son très vif intérêt littéraire, apparaît comme un document psychologique des plus curieux et jette une pleine lumière sur la mentalité si différente de ces deux grands romanciers de la fin du XIXe siècle, qu'unissait pourtant une même croyance d'art.

MAURICE LE BLOND

I

LIBRAIRIE
DE
L. HACHETTE ET Cie
rue Pierre-Sarrazin, 14.

3 février 1865.

Messieurs,

Je suis chargé de faire, dans le *Salut public* de Lyon, une Revue littéraire de quinzaine, et j'ai le plus vif désir de consacrer un grand article à votre première œuvre, *Germinie Lacerteux*[1].

Auriez-vous l'extrême obligeance de me faire remettre ce volume?

Vous pouvez me l'envoyer à la librairie Hachette avec cette suscription : M. Émile Zola, chef de la publicité.

1. Cette première lettre est écrite sur papier à en-tête de la librairie Hachette. Zola était entré chez Hachette, au début de 1862, et on l'y avait d'abord employé à ficeler des paquets. Mais il y était vite parvenu à une situation importante : chef de la publicité. En cette qualité, le jeune débutant entra en relations avec les principaux écrivains de l'époque : Taine, Sainte-Beuve, Edmond About, Michelet, Prévost-Paradol, etc. L'étude sur *Germinie Lacerteux*, dont il est question, a été recueillie, plus tard, dans *Mes Haines*.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

II

7 décembre 1865.

Messieurs,

C'est sans doute à votre extrême obligeance que je dois le fauteuil d'orchestre que j'ai occupé avec tant de plaisir, mardi soir, au Théâtre-Français[1].

Je vous remercie vivement de la soirée émouvante et fiévreuse que vous m'avez ainsi procurée. J'ai vécu toute une vie de luttes et de passion et je ne saurais trop vous féliciter de ce drame exquis et terrible, trivial et délicat, qui a été pour moi l'image de cette vie moderne que nous vivons désespérément.

Peut-être aurai-je l'occasion d'étudier votre œuvre et d'expliquer les liens vivants qui m'attachent à elle.

En tout cas, je garderai éternellement le souvenir de cette soirée pendant laquelle j'ai assisté à la bataille glorieuse du vrai contre la banalité et la routine.

Permettez-moi, messieurs, de vous offrir un roman que je viens de publier[2]. J'ai cru devoir y étudier ce que la passion a de plus fatal et de plus inexplicable, et je vous en fais hommage, comme à des amants de la vérité, pour lesquels j'éprouve la plus profonde sympathie.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus distingués.

III

Paris, 23 janvier 1868.

Messieurs,

On m'apprend, à la Librairie internationale, que vous avez témoigné le désir d'avoir mon dernier livre[3].

1. Il s'agit de la première représentation d'*Henriette Maréchal* (5 décembre 1865). Le spectacle se déroula au milieu d'un charivari épouvantable. Le second acte fut à peine entendu, les acteurs exténués durent mimer le troisième acte. La pièce n'eut que cinq représentations, l'œuvre ayant soulevé l'indignation de la critique. Parmi les critiques qui soutinrent la pièce des Goncourt, il faut citer Jules Vallés (*Figaro*), Catulle Mendès (*l'Art*), Jules Janin (*Débats*), Théophile Gautier (*Moniteur universel*), Paul de Saint-Victor (*Presse*).

2. *La Confession de Claude.*

3. *Thérèse Raquin.*

Je vous croyais absents de Paris, et j'attendais votre retour pour vous en faire hommage.

Je tiens à ce que vous ne vous pensiez pas oubliés de votre très dévoué et très sympathique,

ÉMILE ZOLA
1, rue Moncey, Batignolles.

M. Lacroix m'a remis *Manette Salomon*, en novembre dernier, et j'ai beaucoup regretté alors de n'avoir pas un journal pour dire tout haut le bien que je pense de cette remarquable étude. Je connais votre Anatole et vos autres personnages. Je vous remercie, pour moi et pour mes amis, d'avoir écrit ces pages vivantes.

IV

Paris, 28 septembre 1868.

Monsieur et cher confrère,

Je vous remercie mille fois de votre gracieuse invitation et je compte bien en profiter un de ces jours. Il y a longtemps que je désire serrer la main des auteurs de *Germinie Lacerteux*[1].

Seulement, je suis en train de terminer un roman que je dois livrer à Lacroix à jour fixe, et je ne serai guère libre que vers la fin du mois prochain. Il m'en coûte de remettre ma visite à quatre grandes semaines. Dès que je serai débarrassé, je m'empresserai de vous prévenir de ma venue, ainsi que vous m'en avez prié.

Vous n'avez que faire de me remercier des bouts d'article que j'ai pu écrire sur vos œuvres. On ne dit rien dans

1. Le Journal des Goncourt, à la date du 14 décembre 1868 relate ce premier déjeuner chez les auteurs de *Germinie Lacerteux* :

« Nous avons eu, aujourd'hui, à déjeuner, notre admirateur Zola... Notre impression toute première fut de voir en lui un normalien, à l'encolure de Sarcey dans le moment, légèrement crevard, mais en le regardant bien, le rablé jeune homme nous apparut avec des délicatesses, des modelages de fine porcelaine dans les traits de la figure, la sculpture des paupières, les curieux méplats du nez; en un mot, un peu taillé en toute sa personne à la façon des vivants de ses livres, de ces êtres complexes, un peu femmes parfois en leur masculinité... »

un journal et l'on dit ce rien fort mal, quand on fait de la copie pour vivre. Vous méritez une étude complète que je tenterai peut-être un jour, si jamais j'ai des loisirs.

Croyez-moi votre bien dévoué,

ÉMILE ZOLA
23, rue Truffaut, Batignolles.

V

Paris, 9 janvier 1869.

Chers Messieurs,

J'ai une demande à vous adresser.

Je donne, depuis le 1er janvier, des articles bibliographiques au *Gaulois*, et j'ai pour spécialité de parler des livres à naître. Je serais bien désireux de commettre une indiscrétion sur votre *Madame Gervaisais*, à la condition que cette indiscrétion vous fût profitable[1]. Aussi, avant de dire un seul mot, ai-je voulu vous consulter.

Que dois-je révéler, dans quel sens voulez-vous que je sois indiscret? Lacroix a, paraît-il, quelques notes qu'il distribue aux journaux. Mais je désire mieux que cela. Dernièrement, j'ai donné cinquante lignes du prochain roman d'Hugo, ce qui a fait grand tapage. Ne pourriez-vous m'envoyer un court fragment qui pique la curiosité sans la satisfaire, un court tableau en une page ou deux? Cela ne m'empêcherait pas de faire insérer un grand extrait quelques jours avant la mise en vente.

Il s'agit uniquement aujourd'hui d'entretenir le public dans l'espoir prochain d'une de vos œuvres.

J'accompagnerais les quelques lignes que vous m'enverriez, de trois ou quatre indiscrétions vagues sur votre livre sans rien déflorer d'important, et cela formerait un petit article qui pourrait vous être utile. C'est là mon seul désir.

Veuillez me faire connaître vos intentions le plus tôt possible, et croyez à mes sentiments les plus dévoués.

1. Les deux articles sur *Madame Gervaisais* parurent dans *le Gaulois* du 12 janvier et du 9 mars 1869.

VI

Paris, 23 juin 1870.

Cher Monsieur,

J'arrive d'un court voyage, trop tard pour rendre les derniers devoirs à celui que vous avez perdu[1]. Je n'ai pu aller vous serrer la main, je suis désolé.

C'est une mort si prompte, si affreuse, que j'en reste depuis hier la tête vide. Je ne me console pas.

Votre ami,

ÉMILE ZOLA

VII

Paris, 27 juin 1870.

Je tiens encore à vous dire combien votre frère avait des amis inconnus et je serais allé vous le dire, de vive voix, si je n'avais la religion de la souffrance.

Il est mort, n'est-ce pas, beaucoup de l'indifférence du public, du silence qui accueillait ses œuvres les plus vécues. L'art l'a tué. Quand je lus *Madame Gervaisais*, je sentis bien qu'il y avait comme un râle de mourant dans cette histoire ardente et mystique; et quand je vis l'attitude étonnée et effrayée du public en face du livre, je me dis que l'artiste en mourrait. Il était de ceux-là que la sottise frappe au cœur.

Eh bien! s'il s'en est allé découragé, doutant de lui, je voudrais pouvoir lui crier, maintenant, que sa mort a désespéré toute une foule de jeunes intelligences. Ah! j'aurais voulu que vous fussiez là, lorsque j'ai annoncé l'affreuse nouvelle à mes amis, à ceux qui ont mon âge, qui l'aimaient et l'admiraient de loin.

Vous avez toute la jeunesse, entendez-vous, tout l'art de demain, tous ceux qui vivent de la vie nerveuse du siècle. « Jules de Goncourt est mort! » et j'ai vu des larmes monter aux yeux; j'ai mis, par ces paroles, beaucoup de tristesse autour de moi. Il n'est pas mort tout entier, et vous, vous ne restez pas seul. Voilà ce que je tenais à vous écrire.

1. Jules de Goncourt était mort le 20 juin 1870, à trente-neuf ans. L'enterrement, au cimetière Montmartre, eut lieu le surlendemain.

Je veux donner un dernier adieu à votre frère dans quelque journal, mais j'attends. Je désire ne pas me trouver mêlé à la foule des chroniqueurs[1].

Votre ami,

ÉMILE ZOLA

VIII

Paris, 15 juillet 1870.

Cher Monsieur,

Je ne retrouve votre lettre qu'aujourd'hui. Cette Librairie internationale est un gouffre.

Ah! que je regrette de ne pas avoir lu ces pages avant de faire mon article. C'est un travail à refaire. D'ailleurs, quand paraîtra votre *Gavarni*, je compte reprendre la question.

Je suis atrocement occupé en ce moment. J'achève au jour le jour un roman que publie *Le Siècle*[2]. J'irai vous voir, dès que je serai débarrassé et dès que je connaîtrai votre retour.

Votre bien dévoué,

ÉMILE ZOLA

14, rue de La Condamine, Batignolles.

1. Edmond de Goncourt répondit à ces deux messages par une longue lettre, datée de Bar-sur-Aube, juillet 1870, et dont nous extrayons le passage suivant :

« Si je n'avais pas été souffrant en arrivant dans ma famille, je vous aurais répondu plus tôt; je vous aurais répété combien j'étais touché et reconnaissant de toutes les marques de sympathie courageuse que vous nous avez données; je vous aurais dit combien vos deux lettres m'avaient été douces dans ma douleur; je vous aurais demandé à échanger, selon le désir de mon frère arrêté par la maladie, la mort, nos relations lointaines, épistolaires en une amitié intime.

« J'ai sous les yeux votre lettre et, devant la demande que vous me faites de la cause de sa mort, je me laisse aller à causer avec vous, à répandre, dans votre cœur ami, toutes les interrogations que je me suis adressées, toutes les suppositions que j'ai jugées avec les cruelles découvertes et les amères trouvailles du passé, sans pouvoir toutefois m'expliquer cette mort bien plus faite pour moi que pour lui; car moi je suis un mélancolique, un rêvasseur, tandis que lui était fait de gaieté, de vivacité d'esprit, de logique, d'ironie.

« A mon sentiment, mon frère est mort du travail, et surtout de l'élaboration de la forme, de la ciselure de la phrase, du travail du style... » (Lettre reproduite dans *Les Goncourt*, par Alidor Delzant, Charpentier éd.).

2. *La Fortune des Rougon*, premier épisode de la série des « Rougon-Macquart », et dont la publication devait être interrompue par la guerre de 1870.

IX

22 août 1870.

Que je suis désolé de ne m'être pas trouvé chez moi!

Cette affreuse guerre m'a fait tomber la plume des mains. Je suis comme une âme en peine. Je bats les rues.

Un petit voyage à Auteuil serait une promenade pour un pauvre diable de romancier sans ouvrage. Etes-vous là pour quelques jours? Dans ce cas, donnez-moi donc un rendez-vous. Je suis à votre disposition et je serais si heureux de vous serrer la main!

Un mot, n'est-ce pas?

Croyez-moi votre bien tendrement dévoué,

ÉMILE ZOLA

X

Paris, 24 août 1870.

Cher Monsieur,

J'accepte votre invitation avec joie. Ah! que je voudrais connaître un trou où l'on pût causer tranquillement! Je suis froissé dans tous mes nerfs par cet affreux tapage. Il vaudrait mieux avoir un fusil au poing, et en finir une bonne fois.

A samedi, et croyez-moi votre bien affectueux,

ÉMILE ZOLA

XI

Paris, 7 septembre 1870.

Cher Monsieur,

J'ai promis de vous écrire, si je quittais Paris. Ma femme est tellement effrayée que je me décide à l'éloigner. Je l'accompagne. Mais si je puis rentrer dans quelques jours, je reviendrai à mon poste[1].

Quelle épouvantable chose que cette guerre!

Votre bien dévoué,

ÉMILE ZOLA

1. Quand la guerre de 1870 éclata, le romancier, précédemment exempté du service militaire comme fils de veuve, n'avait pas été admis dans la garde nationale à cause de sa myopie. L'investissement de la capitale l'empêcha de revenir à Paris, et il dut mener dans le midi une vie aventureuse. Il fonda

XII

Paris, 7 août 1873.

Mon cher ami,

Je ne vous ai point encore dit tout le plaisir que m'a procuré votre *Gavarni*. Je le connaissais peu, et vous me l'avez fait aimer. Quand j'irai vous serrer la main un de mes jours de liberté, hélas! trop rares, il faudra que vous me montriez les dessins que vous avez de lui. Je vous avoue à ma honte que ce seront les premiers que je verrai. Merci en attendant, pour cette biographie vivante et si tendrement caressée. Elle m'a fait songer à celui que vous avez perdu. Je l'ai lue avec une bien grande émotion, car je me souvenais de votre accueil à tous deux, et il me semble entendre la dernière pensée artistique de votre frère.

Merci, et tout à vous, entièrement à vous.

XIII

Paris, 6 mai 1874.

Mon cher ami,

J'ai fait votre commission auprès de Jourde. La politique emplit tout, mais l'article finira bien par passer.

Je vous lis, je n'ai pas besoin de vous dire avec quel charme. Il y a des choses exquises. Vous êtes plus peintre que vos peintres.

Venez donc me voir un matin, vous me ferez bien plaisir.

A vous,

ÉMILE ZOLA

21, rue Saint-Georges, Batignolles.

XIV

Saint-Aubin, 9 août 1875.

Mon cher ami,

Je suis sur une plage perdue, où j'ai dû conduire ma femme, qui a été très malade à Paris, cet été. Je l'ai gardée deux

à Marseille, avec Marius Roux, un journal, la *Marseillaise* qui n'eût que quelques semaines d'existence. Après quoi, il rejoignit Bordeaux, où il exerça les fonctions de secrétaire particulier de Glais-Bizoin, membre du Gouvernement de la Défense Nationale. Il fut même nommé sur le papier sous-préfet de Castelsarrasin. C'est seulement après l'armistice qu'il regagna Paris dans le train officiel qui ramenait le Gouvernement.

mois au lit. Beaucoup d'embêtement. Enfin, j'espère que l'air de la mer lui fera du bien. Ce pays, ici, est affreux, mais la mer est belle, et il souffle un vent qui sent bon.

Je voulais aller vous serrer la main avant mon départ. Je n'ai pu trouver une après-midi. Vous m'excusez, n'est-ce pas? Cette diablesse de vie n'est pas toujours drôle.

Je vous écris donc pour vous demander de vos nouvelles, pour vous en donner des miennes, et pour vous dire que je m'occupe de vous. Je vais commencer une grande étude sur vos romans qui sera publiée le mois prochain en Russie[1]. J'ai emporté vos romans; seulement, je n'ai ni *Sœur Philomène*, ni *Charles Demailly*; *Sœur Philomène* est très présente à ma mémoire, mais j'ai un faible souvenir de *Charles Demailly* que j'ai simplement feuilleté un soir chez des amis. Vous seriez bien aimable de m'envoyer par retour du courrier, non pas le volume, mais une analyse succincte de l'*intrigue*, quatre mots sur le sujet. Cela me suffira. Je ne ferai que passer.

A propos, vous ignorez, sans doute, qu'on va publier en Russie, dans la revue où j'écris, une traduction de *Germinie Lacerteux*. On fera précéder le roman d'une traduction de l'article que j'ai donné autrefois au *Salut Public*. C'est un Russe qui m'a apporté cette nouvelle.

Savez-vous ce que devient Flaubert? On m'a dit qu'il avait eu, lui aussi, beaucoup d'ennuis. Je vais lui écrire. Personne n'est donc content! J'ai des mélancolies abominables devant la mer. Quels misérables nous sommes! Je compte sur ma petite analyse. Si l'on me renvoie ma copie de Saint-Pétersbourg, je vous montrerai cet hiver ce que j'aurai dit de vous. Je compte vous étudier complètement. Je ne rentrerai sans doute à Paris qu'à la fin de septembre.

A vous tout entier,

ÉMILE ZOLA

Mon adresse : 53, rue des Dunes à Saint-Aubin-sur-mer, par Luc-sur-Mer, Calvados.

1. Dans la revue *Le Messager de l'Europe*, publiée à Saint-Pétersbourg.

XV

Piriac, 27 juillet 1876.

Mon cher ami,

Je devais aller déjeuner avec vous avant de partir, mais j'ai eu tant de travail au dernier moment, que j'ai dû vous manquer de parole. Et cela m'a beaucoup contrarié, car je comptais me faire lire des morceaux de la *Fille Elisa* pour moi seul, en égoïste.

Nous sommes ici avec les Charpentier, dans un trou perdu, au bout du monde. Nous passons nos journées sur le dos. Nous pêchons des crevettes et nous dormons. Une belle vie de paresse qui serait parfaite, si quelques remords ne me la gâtaient pas. J'ai tout lâché, et je ne suis pas sûr que cela soit d'un homme fort.

Vous, mon ami, vous devez travailler comme un nègre. Etes-vous content? La matière n'est-elle pas trop rebelle? Écrivez-moi donc dix lignes, pour que je me réjouisse à voir de l'écriture d'un homme qui travaille. Et dites-moi si ça marche. Je ne vous tiens pas quitte de votre déjeuner. Dès mon retour à Paris, vers les premiers jours de septembre, j'irai m'attabler chez vous, et vous aurez au dessert plus de copie à me lire.

Si je n'étais pas si lâche, je ferais ici une comédie en quatre actes qui me roule dans la cervelle.

Bon travail, bon courage, et une bonne poignée de main,

ÉMILE ZOLA
chez le docteur Herr, à Piriac,
par la Tourballe (Loire-Inférieure).

XVI

Paris, 24 octobre 1876.

Mon cher ami,

Je ne vous ai pas encore remercié de votre bouquin, *Quelques créatures de ce temps*. J'ai voulu lire le livre d'abord, et je suis si bousculé, qu'il me faut plusieurs soirées pour avaler un volume.

Vous avez très bien fait de rééditer ces pages. En effet, comme vous me l'aviez dit, vous êtes là en germes tous les

deux. Il y a d'excellents morceaux. Maintenant, on peut vous prendre à votre berceau littéraire et vous suivre jusqu'au bel épanouissement de vos derniers volumes.

On m'a dit que vous bûchiez ferme et que la *Fille Elisa* avançait, grossissait, et embellissait. Tant mieux! nous paraîtrons presque en même temps. Moi, je me rends malade à vouloir me débarrasser le plus vite possible de l'*Assommoir*. J'ai encore près d'un mois de travail. Je n'en sors plus.

Est-ce ennuyeux que ce brave Flaubert n'ouvre ses salons qu'en janvier! Nous voilà aux quatre coins de Paris sans pouvoir nous serrer les mains.

Daudet revient de Champrosay le 1er novembre; je crois que Tourgueneff va également quitter Bougival. Votre avis ne serait-il pas d'arranger quelque chose avant janvier? Songez donc à cela.

Bien affectueusement à vous.

XVII

Paris, 19 décembre 1876.

Mon cher ami,

Le dîner est bien pour mercredi. Tourgueneff[1] est libre et accepte. J'écris à Daudet pour qu'il se charge du menu. A sept heures précises, n'est-ce pas?

Bien à vous,

XVIII

Paris, 4 janvier 1877.

Mon cher ami,

Avez-vous dans votre bouquin cette expression : « l'éclair blanc du jupon », à propos d'une femme qui raccroche le soir? Je ne sais plus si c'est moi qui ai trouvé ça ou si je vous ai entendu lire la phrase. Et je ne veux pas vous dévaliser,

1. C'est vers le commencement de 1872 qu'Émile Zola fit la connaissance de Tourgueneff, chez Flaubert, et, à partir de 1874, Alphonse Daudet et Goncourt se joignirent à eux pour fonder le dîner des Cinq. « Un dîner de gens de talent qui s'estiment, écrit Goncourt, et que nous voudrions faire mensuel les hivers suivants. »

naturellement. Un mot tout de suite, je vous prie, pour me dire si l'image m'appartient.

Bien à vous.

XIX

Paris, 27 janvier 1877.

Mon cher ami,

Hier, chez Charpentier, on a solennellement décidé que notre dîner aurait lieu lundi place de l'Opéra-Comique. Irrévocablement, comme disent les affiches de théâtre. Daudet est chargé de commander la bouillabaisse.

A après-demain et bien à vous.

XX

L'Estaque, 23 juillet 1877.

Mon cher ami,

Voici longtemps que je veux vous écrire. Mais j'ai commis la bêtise de me laisser tomber malade, des migraines violentes, une gastralgie, qui m'ont tenu une semaine au lit, et dont je suis sorti la tête à l'envers. Enfin je vais mieux, je me suis remis au travail.

Avez-vous reçu des notes de Marseille sur votre actrice? J'ai chargé un jeune homme plein d'activité, Henri Signoret, de faire les recherches que vous m'aviez demandées. Je sais qu'il a fouillé les bibliothèques et les bouquinistes et qu'il s'est mis en rapport avec un Marseillais qui s'est beaucoup occupé de la cantatrice en question. Mais je ne l'ai plus revu, et j'ignore s'il vous a écrit.

Je travaille donc beaucoup, dans un isolement complet. Outre mes travaux de mercenaire, j'ai mon roman que je vais pousser le plus possible, car il doit commencer à paraître dans le *Bien Public* le 15 novembre[1]. J'en ai quatre chapitres terminés, dont je suis très content. C'est une nouvelle très douce, attendrie et simple, bien différente de celle de l'*Assommoir*. Cela fera opposition, et l'on va me classer parmi les romanciers honnêtes. Par parti pris, je travaille pour les pensionnaires, je me fais plat et gris. Ensuite avec *Nana*, je rentrerai dans le féroce.

1. *Une Page d'Amour.*

Et vous, que faites-vous en ce moment? Vous m'avez dit n'est-ce pas? que vous ne recommenceriez un roman qu'à l'hiver. Il ne faut pas lâcher pied. Nous avons besoin d'achever la victoire. N'importe, nous avons porté cet hiver un rude coup. Je le juge mieux depuis que j'ai la tête libre. Vous en verrez les conséquences dans quelques années.

Ce pays-ci est très beau, du moins j'y ai grandi et je l'aime. Mais ce qui me perdra, ce sont les bouillabaisses, la cuisine au piment, les coquillages et un tas de saletés exquises dont je mange sans mesure. Je crois fort que ce sont ces bonnes choses qui m'ont mis sur le dos. Aussi je me méfie un peu maintenant.

Aucune nouvelle, d'ailleurs, j'ai la mer devant moi, avec Marseille au fond, qui la nuit s'éclaire comme un incendie. Pendant six semaines, je n'ai pas vu un nuage, et c'est tout. Tourgueneff m'a écrit : il est de retour de Russie, où il a eu une attaque de goutte abominable. Pas de nouvelle de Flaubert, ni de Daudet.

Écrivez-moi donc si vous savez quelque chose. Cela me distraira dans mon désert. Ma femme, elle aussi, a été bien souffrante. Elle vous envoie tous ses compliments.

Une bonne poignée de main et bien cordialement à vous

ÉMILE ZOLA

à l'Estaque, banlieue de Marseille
(Bouches-du-Rhône).

XXI

Paris, 2 janvier 1878.

Mon cher ami,

Je vous attendais dimanche, chez Flaubert, et comme j'avais une mauvaise réponse à vous donner, je préférais vous la communiquer de vive voix.

Guyot[1] n'a reculé que devant la longueur des cinq mille lignes. Il prétend qu'il ne peut donner en variétés un travail aussi considérable. La place lui manque. J'ai eu beau lui faire entendre qu'il met trop de politique dans le journal, que votre

1. Yves Guyot, alors directeur du *Bien Public*, mort en février 1928.

Saint Hubert comblerait le vide de cette feuille, qu'on aurait enfin quelque chose à y lire, il s'est entêté.

D'ailleurs, je vous dirai que je n'étais guère partisan pour vous de ce mode de publication. Cela aurait cassé votre étude en bien petits morceaux. Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Dalloz, qui a une revue maintenant? Daudet, avec qui j'ai causé de cela dimanche, me disait qu'il était tout prêt à emmancher l'affaire. Voyez donc cela, je vous assure que cela vaudrait mieux. Je n'en suis pas moins bien contrarié de n'avoir pas mieux mené les choses au gré de vos désirs.

Bien cordialement à vous.

XXII

Médan, 14 octobre 1878.

Mon cher ami,

J'ai à vous remercier de l'envoi de *Madame de Pompadour*. Ce livre tombe bien dans ma solitude. Voici les longues soirées, et il m'aidera à en passer deux ou trois. Je ne connaissais pas votre œuvre historique, où je vous ai retrouvé tout entier, avec une grande admiration.

Imaginez-vous que je voulais vous prier d'accepter ici une modeste hospitalité. Puis, voilà que j'ai eu la toquade de faire bâtir. On a tout bouleversé chez moi, j'ai du plâtre jusque dans mon lit. Impossible de recevoir quelqu'un, mais, l'année prochaine, le *château* sera plus digne de mes amis. Je ne pense pas rentrer à Paris avant la fin de décembre. Je surveille mes ouvriers. C'est moi qui suis l'architecte. J'aurai un cabinet de travail très vaste. D'ailleurs, trois mois d'hiver ne m'effrayent pas ici. Jamais je n'ai mieux travaillé. *Nana* avance lentement, mais je suis très content d'elle.

Je n'ai plus eu de nouvelle de Tourgueneff et de Daudet. Flaubert a échangé quelques lettres avec moi. Enfin, nous nous retrouverons tous en janvier. Jusque-là il faut bûcher. On m'a dit que vous aviez commencé votre roman et que vous étiez très satisfait. J'en suis bien heureux. Il nous faut de la santé et du travail pour achever la victoire.

Bien affectueusement,

ÉMILE ZOLA

Médan, par Triel (Seine-et-Oise).

XXIII

Médan, 15 décembre 1878.

Mon cher ami,

Nous ne nous verrons décidément qu'en janvier. Après m'être attardé pour surveiller mes maçons, j'y reste aujourd'hui dans la pensée machiavélique d'escamoter le jour de l'an. Puis, je suis très bien pour travailler. La campagne est superbe par ces temps froids. Mais je n'ai pas abattu autant de besogne que vous paraissez le croire. Je vais avoir en rentrant quatre chapitres sur seize, un quart. Je ne paraîtrai que dans l'hiver 79-80. Seulement, je suis très content, ce qui est une compensation.

Vous savez qu'on jouera le drame de l'*Assommoir* vers le 10 janvier, encore une terrible soirée que je prépare à mes amis. Il est vrai qu'on ne me nommera pas, mais l'aventure n'en tombera pas moins sur mon dos. Les décors seront superbes; quant à l'interprétation elle m'inquiète un peu. Enfin, il n'y a là-dedans qu'une affaire d'argent.

Flaubert m'a écrit une lettre bien attristée[1]. Je sais que ses affaires vont très mal. Mais tout cela est bien délicat et je crois qu'il nous sera impossible d'intervenir d'une façon quelconque.

Voilà, mon cher ami. Je voulais vous dire que vous avez été bien gentil de m'écrire, et vous rappeler que je compte sur vous pour la première de l'*Assommoir*.

Une bonne poignée de main,

ÉMILE ZOLA

J'attends avec une bien vive curiosité *les Frères Bendigo*[2], dont Céard et Huysmans m'avaient parlé. Il paraît que c'est une note nouvelle, et très intime, et très belle. Je suis heureux que vous soyez content. A propos, je viens de publier le texte français de mon étude sur vous, celle qui avait paru en russe à Pétersbourg[3]. Vous la trouverez dans *la Réforme*

1. Flaubert se trouvait dans une situation très embarrassée, et ses amis sollicitaient pour lui, à son insu, un poste de conservateur dans une bibliothèque.
2. Premier titre des *Frères Zemganno*.
3. L'étude sur *Les Goncourt*, plus tard réunie dans le volume *Les Romanciers Naturalistes*.

du quinze, cette revue qui ne paie pas assez ses collaborateurs.

XXIV

Paris, 1er mai 1879.

Mon cher ami,

J'achève les *Frères Zemganno*, et je vous écris pour vous féliciter : c'est un de vos très bons livres.

Mais après y avoir bien réfléchi, je regrette profondément votre préface[1]. Vous m'avez dit un soir qu'on faisait de grands efforts pour jeter des ferments de rupture dans le petit groupe que nous formons. Eh bien! voyez ce que la presse commence à dire de votre préface : on la jette au nez de jeunes gens qui vous aiment et qu'on vous accuse de renier, au moment où ils auraient besoin de tout votre puissant patronage. Cela me fait beaucoup de peine.

Je vais répondre à votre préface en disant toute mon admiration pour vous, mais en tâchant d'éclairer quelques points que vous me paraissez avoir laissés dans l'ombre.

Bien affectueusement.

XXV

Paris, 2 mai 1879.

Mon cher ami,

Je vous connais et je vous aime. Je n'ai pas suspecté un instant vos intentions. J'ai regretté, et je regrette encore, qu'on pût prendre une phrase de vous pour nous être désa-

1. Voici des extraits de cette préface, où Zola se trouvait directement visé : « On peut publier des *Assommoir* et des *Germinie Lacerteux*, et agiter et remuer et passionner une partie du public. Oui! mais, pour moi, les succès de ces livres ne sont que de brillants combats d'avant-garde : et la grande bataille qui décidera de la victoire du réalisme, du naturalisme, de l'*étude d'après nature* en littérature, ne se livrera pas sur le terrain que les auteurs de ces deux romans ont choisi. Le jour où l'analyse cruelle que mon ami, M. Zola, et peut-être moi-même avons apportée dans la peinture du bas de la société sera reprise par un écrivain de talent et employée à la reproduction des hommes et des femmes du monde, dans des milieux d'éducation et de distinction, ce jour-là seulement le classicisme et sa queue seront tués... Ce projet de roman qui devrait se passer dans le monde... le ferai-je maintenant, à mon âge? C'est peu probable..., et cette préface a pour but de dire aux jeunes gens que le succès du réalisme est là, et non plus dans la *canaille littéraire*, épuisée, à l'heure qu'il est, par leurs devanciers... »

gréable, à nous tous qui vous admirons si profondément. Dans plusieurs journaux, dans le *Télégraphe*, dans le *XIXe Siècle*, j'ai trouvé la même note que dans la *Vie Moderne*. Maintenant, le branle est donné, on va vouloir vous séparer de nous. Voilà ce qui m'a fait de la peine, sans que je vous accuse de rien.

Je viens de terminer mon article sur votre préface. J'ai tâché d'y dire tout ce que je pensais, sans qu'on pût nous croire un instant moins unis.

Bien cordialement.

XXVI

Paris, 11 décembre 1883.

Mon cher ami,

Je vous mets avec les Daudet auxquels j'envoie le coupon. Demandez la première loge nº 24.

Après la représentation, quel qu'en soit le sort, rendez-vous chez Voisin, en petit comité.

Bien cordialement à vous.

XXVII

Paris, 14 décembre 1883.

Mon cher ami,

Cette nuit, après votre départ, j'ai causé avec Daudet de la similitude de nos deux pages sur la puberté, et Daudet m'a laissé entendre que vous vous imaginiez m'avoir lu votre chapitre, avant que j'écrive le mien[1]. Je vous avoue que cela m'a beaucoup remué et chagriné. De toute ma force, je proteste : vous ne m'avez jamais lu ce chapitre, je l'ignore encore; j'aurais évité tout rapprochement possible, si je l'avais connu.

Voilà ce que je désirais vous écrire tout de suite, et j'espère que vous ferez un appel à votre mémoire.

Souvenez-vous également, mon ami, que depuis dix-huit années je vous défends et vous aime.

Affectueusement à vous.

1. Goncourt et Zola travaillaient l'un à *Chérie*, l'autre, à *La Joie de Vivre*, romans qui devaient paraître l'année suivante, et qui comportent tous deux une étude très fouillée de *jeune fille*.

XXVIII

Le feuilllet 185 *de la correspondance de Zola aux Goncourt, déposé à la Bibliothèque nationale, contient un brouillon de lettre, écrit de la main d'Edmond de Goncourt, en réponse à la lettre ci-dessus, et que voici :*

Mon cher ami,

Oui, je suis un peu embêté que vous ayez justement choisi le moment où je faisais une étude de jeune fille et de petite fille pour en faire une, et surtout de cela; c'est, comme vous travaillez beaucoup plus vite que moi, moi qui ai commencé un an avant vous, je puis passer près du public auprès duquel vous êtes plus en faveur que je ne le suis, je puis passer pour m'être inspiré de vous. Je suis un peu embêté, voilà tout. Quant au chapitre de l'apparition des règles, Daudet s'est trompé, je me rappelle parfaitement le hasard, et je n'accuse que le hasard, de la similitude. Mais croyez-le bien, ce petit embêtement n'a ni entamé mon amitié, ni diminué ma reconnaissance.

Mes amitiés,

G.

XXIX

Paris, 15 décembre 1883.

Je suis bien heureux, mon ami, que vous vous souveniez, et je veux vous dire encore que le plan de *La Joie de Vivre* a été arrêté avant celui d'*Au Bonheur des Dames*. Je l'ai laissé de côté, parce que je voulais mettre dans l'œuvre beaucoup de moi et des miens, et que, sous le coup récent de la perte de ma mère, je ne me sentais pas le courage de l'écrire.

Pour l'amour de Dieu! ne croyez donc pas que mon livre puisse faire de tort au vôtre. Vous allez voir que mon intention n'est pas du tout d'écrire une étude de jeune fille. Je suis absolument certain qu'il n'y a aucun point commun entre nos deux romans.

A mercredi, n'est-ce pas? et bien affectueusement à vous.

XXX

Médan, 24 avril 1884.

J'ai, mon cher ami, à vous remercier bien vivement de l'aimable envoi de votre *Chérie*. Vous savez déjà qu'elle m'a fait un gros plaisir, dans le journal. Je viens de la relire d'un trait, et je l'ai goûtée davantage. Décidément, il nous faut la largeur et l'unité du livre. A mon sens, de vos quatre romans à vous, c'est le plus serré, le plus pénétrant, le plus neuf aussi, celui où vous avez le mieux affirmé votre méthode et votre art.

J'ajouterai que votre préface m'a beaucoup touché. Elle est d'une belle fierté littéraire et d'une grande émotion humaine. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne vous fasse pas injurier davantage.

Nous nous serrons tous autour de vous, en vous criant courage et merci.

Affectueusement.

XXXI

Médan, 12 juin 1884.

Voici, mon cher ami, une page de *l'Assommoir* et une page de *Nana*. Si cela ne faisait pas votre affaire, dites-le moi.

On me dit que Daudet est très souffrant. Il m'a pourtant promis de venir ce mois-ci. Si vous n'avez pas trop peur de la campagne, tâchez donc de vous entendre avec lui. Cela nous ferait grand plaisir.

Oui, je travaille, mais je me dévore, à mon habitude. Je vous envie d'être au port, dans la contemplation de votre œuvre finie.

Bien cordialement.

XXXII

Médan, 13 octobre 1884.

Mon cher ami,

Pardon de mon retard, votre lettre est tombée dans un de mes petits voyages à Paris. Je vais fouiller demain mes archives, et je vous enverrai les lettres que je puis avoir.

Merci de l'aimable envoi d'*En* 18 [1]. Un livre raté sans doute, mais bien curieux, où il y a un monde en germe, comme vous le dites vous-même. Nous en causerons le mois prochain, car je sais que les Daudet ont le bon et amical projet de nous réunir.

Les amitiés de nous deux, et une vigoureuse poignée de main.

XXXIII

J'ai beaucoup de billets de votre frère, mon ami, mais je ne trouve que les six lettres ci-jointes ayant un intérêt littéraire; et encore sont-elles en son nom et au vôtre; mais je crois reconnaître son écriture. Enfin, disposez-en comme il vous plaira.

Inutile de vous dire à quel point elles me sont chères, et de vous recommander de me les conserver avec soin.

Bien affectueusement.

Médan, 14 octobre 1884.

XXXIV

Médan, 1er décembre 1884.

Votre petite lettre m'a fait un grand plaisir, mon bon ami, car je suis ici dans une solitude complète et dans le doute de ce sacré bouquin qui me donne tant de peine[2]. Ajoutez que je ne l'ai point fini, que j'ai encore six semaines de gros travail. Tant mieux si le commencement vous plaît, ça prouve que je ne suis pas un imbécile, comme j'en ai peur parfois.

Comme vous êtes gentil de nous installer un trou chez vous! Je serai un de vos grands fidèles, j'ai tant besoin de ne rien faire et de me retaper la cervelle avec des bavettes interminables.

Le ménage vous serre bien affectueusement la main.

XXXV

Médan, 14 juin 1886.

Merci, mon ami, de l'aimable envoi de votre belle édition de *Germinie Lacerteux*. Je viens de lire votre préface, qui est

1. *En* 18 , le livre de début des frères Goncourt, publié le 2 décembre 1851, dont une deuxième édition venait de paraître, en 1884, chez Kistemaeckers.
2. *Germinal.*

une page bien émue, bien touchante, bien profondément humaine. Cela est un avant-goût des joies que nous allons prendre à connaître votre « Journal ».

Très affectueusement de la part du ménage.

XXXVI

Paris, 11 mars 1887.

Mon cher ami,

Je viens de relire votre Journal en volume, et je tiens à vous dire combien, pour moi, ces pages gagnent à ne plus être fragmentées en courtes tranches. C'est à ce point que j'en sors avec l'idée que vous avez ajouté beaucoup de choses, et des meilleures.

Il y a là des choses profondes et des choses charmantes. C'est toute une vie d'artiste, une œuvre qui n'a pas sa pareille évidemment. Peut-être faut-il regretter que vous n'ayez pu donner le Journal complet à la fois : on en aurait mieux saisi la plénitude et l'ampleur. Mais je parle là au point de vue du public. Pour nous tous, écrivains de cet âge, un bon morceau de l'histoire de notre cervelle littéraire est là-dedans.

Bien affectueusement à vous.

XXXVII

Paris, 13 octobre 1887.

Mon cher Goncourt,

Hier soir seulement, des amis communs m'ont appris une bien étonnante chose, vous m'accuseriez d'avoir fait dire que vous étiez l'inspirateur volontaire de l'article imbécile et ordurier publié par le *Figaro*[1]. Vous me croyez donc bête? Faites-moi l'amitié de penser que je sais comment l'article

1. Le Manifeste des cinq contre *La Terre*. Ce factum fut publié dans le *Figaro* du 17 août 1887. Il était signé Paul Bonnetain, J.-H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte et Gustave Guiches. Ceux-ci signifiaient leur rupture avec Zola, bien qu'ils fussent inconnus à Médan. Par contre ils comptaient parmi les familiers de Champrosay ou du grenier d'Auteuil. D'après J.-K. Huysmans, c'est Rosny qui aurait rédigé le manifeste, et Bonnetain qui avait imaginé et lancé l'affaire. Malgré les informations de Céard, Zola se refusa toujours à croire qu'Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt aient été pour quelque chose dans cette aventure. Par la suite, tous les signataires du Manifeste se sont rétractés et ont formulé leur repentir de cette « faute de jeunesse », à l'exception de Bonnetain, mort, d'ailleurs, assez jeune.

a été écrit. Je suis convaincu, j'ai répété partout que, si vous en aviez eu connaissance, vous en auriez empêché la publication, autant pour vous que pour moi.

Et moi qui m'étais imaginé que vous me deviez une marque de sympathie, après cette niaiserie malpropre de cinq de vos familiers! Cette marque, je l'ai attendue et c'est votre colère qui m'arrive. En vérité, cela dépasse toute mesure.

Si je me décide à vous écrire, c'est que la situation n'est plus nette entre nous, et que votre dignité comme la mienne exige que nous sachions à quoi nous en tenir sur nos rapports d'amis et de confrères.

Cordialement à vous.

XXXVIII

Paris, 14 octobre 1887.

Mon cher Goncourt,

Ma lettre au *Figaro* n'était pas destinée à la publicité, et l'expression « une suite d'aquarelles et d'eaux-fortes » appliquée à un de vos romans n'avait point le dédain que vous y voyez. Du reste, en admettant que la conscience légitime de votre très grand talent vous fasse trouver l'expression insuffisamment élogieuse, il me semble que les centaines de pages que j'ai publiées sur vous en vingt ans, pages d'absolu dévouement et d'absolue admiration, auraient dû peser dans votre mémoire et suffire.

Quant aux paroles que m'a prêtées un rédacteur du *Gil Blas*, vous les forcez singulièrement pour en tirer un sens désagréable. Et ne savez-vous pas, par expérience personnelle, de quelle façon les reporters vous traduisent, sans qu'il soit possible de rétablir les choses, sous peine de les aggraver? La vérité est que j'ai très sincèrement affirmé que vous n'aviez pas eu connaissance du manifeste des cinq. Des journaux vous avaient déjà mêlé à l'aventure. A moins de refuser de répondre, ce que je regrette de ne pas avoir fait, je ne pouvais dire que ce que j'ai dit.

Et d'ailleurs, mon cher Goncourt, la blessure de notre amitié n'est pas dans ces commérages. Elle est dans une prétendue rivalité que nos ennemis se plaisent à empoisonner. J'ai longtemps espéré, j'espère encore qu'on ne réussira pas

à nous fâcher ensemble, car je vous sais un grand honnête homme et un cœur tendre au fond.

Bien cordialement à vous.

XXXIX

Paris, 20 octobre 1887.

Votre lettre me fait un très grand plaisir, mon cher Goncourt. Je savais bien qu'il ne pouvait exister entre nous aucun motif sérieux de rupture.

Je vais aller passer quelque temps à Médan, et dès ma réinstallation définitive à Paris, j'irai vous serrer la main.

Affectueusement à vous.

XL

Médan, 29 octobre 1887.

Mon cher Goncourt,

J'achève le second volume de votre Journal, que j'ai voulu lire ici, dans le grand calme; et je suis tout ému de cette bonne lecture. C'est le drame, c'est la vie même de l'écrivain que vous nous avez donné là, et c'est ce qui me va au cœur.

Vos dîners Magny sont d'une documentation bien intéressante. J'ai été très frappé aussi de la grande figure que vous dressez à petits coups de la princesse Mathilde. Mais j'ai été pris surtout par les pages de la fin sur *Henriette Maréchal*, par ce calvaire vécu de tout écrivain artiste qui aborde le théâtre. Nous avons tous pleuré ces larmes.

Voilà un fier livre, et qui éclaire toute la littérature du temps. Je vous en aime davantage, je viens de me souvenir des années écoulées depuis le jour où votre frère et vous m'avez lu des pages inédites de *Madame Gervaisais*, et je vous serre la main de tout cœur.

XLI

21 avril 1888.

Mon cher ami, le Châtelet joue ce soir *Germinal*[1] contre mon absolue volonté. Je n'irai pas au théâtre, j'ai refusé mon

1. La Censure n'avait accordé son visa pour la version dramatique de *Germinal* qu'après avoir infligé au texte des coupures très sévères. Zola avait protesté mais la direction du théâtre s'inclina : d'où le différend auquel il est fait ici allusion.

service de première, et je regrette de ne pouvoir vous envoyer le fauteuil que je vous destinais.

Cordialement.

XLII

Médan, 26 mai 1888.

Mon cher ami,

Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous remercier du troisième volume de votre *Journal*. Je suis tombé ici en retard de tout, accablé de travail, avec le tracas d'une réinstallation laborieuse, et je n'ai pu achever votre livre qu'hier soir.

Ce troisième volume m'a d'autant plus intéressé que je l'ai vécu davantage. Il est d'une vie extraordinaire, d'une intensité de rendu dans la sensation que personne n'a égalé. Les dernières pages resteront comme le plus beau cri de douleur et de tendresse qu'on ait poussé dans notre littérature moderne.

Merci de ce beau livre, et croyez-moi votre bien affectueux et bien fidèle,

ÉMILE ZOLA

XLIII

Enfin, soyez sûr que, si jamais je me présente à l'Académie, je le ferai dans des conditions où je n'aurai rien à abdiquer de ma fierté ni de mon indépendance. Et cela ne me banalisera pas, au contraire, et cela ne me discréditera pas aux yeux de ceux qui m'ont le plus aimé, parce qu'ils comprendront alors ce que j'ai voulu, pourquoi et comment je l'ai voulu.

J'espère bien, mon cher ami, ne jamais me fâcher avec vous. Cela me ferait une grande peine. Nous vivons un peu plus séparés, mais il faut que nos mains puissent se serrer toujours, quand nous nous rencontrons. Je pense que c'est aussi votre vif désir, et je ferai tout, quant à moi, pour qu'il en soit ainsi.

Bien affectueusement à vous.

XLIV

Médan, 8 août 1888.

L'unique chose importante et qui me touche au cœur, mon cher Goncourt, est que nous restions unis. Aussi ne veux-je pas discuter avec vous. Réfléchissez seulement que, si les reporters travestissent votre pensée, ils travestissent aussi la mienne. Je ne les démens pas, je les approuve même, pour éviter un gâchis plus grand; mais la vérité est que je n'ai pas choisi du tout l'apparition de « l'Immortel » pour poser ma candidature à l'Académie, qu'il n'y a eu de ma part qu'un mot en l'air qui a grossi et déchaîné la tempête, que tout cela est beaucoup plus l'effet des circonstances que de ma volonté. La vérité, en somme, est qu'il y avait là un projet ancien en moi, que les faits, ma décoration surtout, ont réveillé avant l'heure[1]. Jamais Daudet ne croira cela, c'est pourtant la simple vérité.

Maintenant, en admettant que je me présente, dans des années peut-être[2], pourquoi dites-vous que cela nous placera aux deux pôles? Lorsque Daudet, jadis, nous fit part de son projet de se présenter, nous trouvâmes tous deux qu'il avait raison de le faire, et aucune idée de rupture possible ne vint même nous effleurer.

XLV

Médan, 30 juillet 1888.

Mon cher ami,

Je vous écris tout de suite après avoir lu l'article du *Gaulois* : « Zola jugé par Goncourt », afin que vous sachiez que, s'il me chagrine, il n'atteint pas la grande amitié que j'ai pour vous depuis vingt ans.

Seulement, il n'est pas exact de dire que « je vous quitte brusquement ». Rappelez-vous et rétablissez les faits. Si les liens se sont relâchés un peu chaque jour, si aujourd'hui je finis par marcher seul, est-ce donc moi qui l'ai voulu?

1. Le 14 juillet 1888, Émile Zola avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur par M. Lockroy, qui lui apporta lui-même la croix chez madame Charpentier, et le 14 juillet 1893, il était promu officier par M. Raymond Poincaré, alors ministre de l'Instruction publique.

2. Zola se présenta pour la première fois à l'Académie, en remplacement d'Octave Feuillet, le 21 mars 1891 : il échoua avec 8 voix contre Loti.

D'autre part, pourquoi me blâmer d'avoir accepté la croix, lorsque que je l'ai acceptée dans les mêmes conditions que vous? J'ai eu la main affectueusement forcée par Lockroy, comme vous l'avez eue par la princesse Mathilde, et j'estime que, si vous étiez contesté après *Germinie Lacerteux*, je ne l'étais pas moins après *La Terre*. Vous ne vous souvenez donc pas que, il y a un an, on parlait de me rayer de la littérature et de m'enfermer à l'hôpital? Pourquoi la croix, qui était une consécration pour vous, n'en serait-elle pas une pour moi?

Je ne veux donc pas fermer l'avenir et j'espère toujours que, lorsque les obstacles et les malentendus qui nous ont un peu séparés n'existeront plus, nous pourrons nous retrouver comme par le passé la main dans la main.

Bien affectueusement à vous.

XLVI

Médan, 7 octobre 1888.

Mon cher ami,

En revenant de la mer, j'ai trouvé à Paris votre nouveau volume *Préfaces et manifestes littéraires*. Je l'ai apporté à Médan, et je l'achève.

Vous avez eu grande raison de le publier, de réunir ces documents épars. Ils établissent des dates et vous donnent des priorités. Puis, j'ai été frappé de l'ensemble, du corps de doctrine qu'on y trouve condensé. Je connaissais toutes ces pages, et j'ai pris à les relire ainsi à la file un plaisir passionné de batailleur, que l'âge, décidément, ne réussit pas à calmer.

Bien affectueusement à vous.

XLVII

Paris, 31 décembre 1888.

Merci, mon cher Goncourt, de l'aimable envoi de votre pièce. Je viens de la lire et j'ai été frappé de très remarquables détails, qui m'avaient échappé dans le bruit de la première.

Je pense que vous devez être très content. C'est un triomphe aujourd'hui et au milieu de la plus belle tempête qu'on

puisse voir. Cela est très beau de commencer et de terminer sa carrière de grand écrivain parmi de tels éclats de tonnerre.

Bien affectueusement.

XLVIII

Paris, 21 avril 1890.

Je suis moi-même bien en retard, mon cher Goncourt, pour vous remercier de la *Clairon* et mon remords est d'autant plus vif, que vous auriez pu voir dans mon silence la volonté d'attendre votre lettre, avant de vous envoyer la mienne. La vérité est que je suis tout à fait bousculé, en quête de renseignements pour mon prochain bouquin, né voulant pas m'aller enfermer à la campagne, sans avoir réuni mes documents.

Pourtant, j'achève la *Clairon*, et j'ai retrouvé là la vie intense que vous avez su donner à l'histoire. Vous évoquez toute une société, vos grands portraits de femmes sont des restitutions complètes, non seulement des personnes, des âmes, mais du milieu où elles ont vécu. Cela est définitif.

Quant au domaine du roman, mon cher ami, si nous le comprenons d'une façon différente, pourquoi vous demander qui a raison de vous ou de moi? Rien de plus simple : nous avons raison tous les deux.

Bien affectueusement à vous.

XLIX

Médan, 14 octobre 1890.

Mon cher ami,

Avant de quitter Médan, je relis, dans le volume que vous m'avez fait le grand plaisir de m'envoyer, vos Mémoires du siège et de la commune et c'est bien certainement ce qui a évoqué en moi, avec le plus de vie intense, ces terribles mois que j'ai vus.

Vous rappelez-vous la promenade que nous avons faite ensemble dans le Bois de Boulogne, livré à des troupeaux libres de moutons et de bœufs? J'en retrouve dans votre livre le souvenir. Vous avez écrit là de l'histoire, de la vraie et de la grande.

Merci, et bien affectueusement à vous.

L

Paris, 1er mars 1891.

Mon cher ami, je suis tellement grippé, étouffé et fiévreux, que j'ai seulement pu relire hier votre nouveau volume de Mémoires, que j'avais suivi dans le journal. Ce volume est certainement, pour nous, le plus vivant et le plus intéressant de la série; et vous devez être bien content, car voilà votre monument qui s'achève peu à peu et que vous couronnerez bientôt. Il n'y a pas d'autre joie, dans les lettres, que d'avoir fait ce qu'on a voulu faire.

Bien affectueusement.

LI

Paris, 15 mai 1891.

Mon cher Goncourt, en revenant de Sedan, j'ai trouvé votre très jolie édition des *Frères Zemganno* et voilà qu'en regardant les gravures, je me suis mis à relire de longs passages. C'est votre livre le plus ému, le plus profondément humain, d'une humanité infiniment triste et tendre.

Merci, et affectueusement à vous.

LII

Paris, 5 juin 1891.

Je serai très heureux et très honoré, mon cher ami, de vous servir de parrain[1]. Envoyez-moi votre demande que je la signe. Je pense rester encore à Paris toute la semaine prochaine.

Autre chose. Je ne sais trop si cela vous amuserait d'assister à la répétition générale du *Rêve* qui aura sans doute lieu lundi, dans l'après-midi. Je compte envoyer une loge à Daudet. Voulez-vous qu'il vous garde une place dans cette loge, ou préférez-vous que je vous donne un fauteuil à part? Si vous ne me répondez pas, ce sera que vous préférerez la loge.

Affectueusement à vous.

LIII

Paris, 14 juin 1891.

Mon cher Goncourt, j'envoie une baignoire à Daudet, mais je crains que vous n'y soyez bien enfermé, et je vous envoie un fauteuil d'orchestre dont vous disposerez à votre gré.

Amitiés.

1. A la Société des Gens de Lettres, dont Émile Zola était alors président.

LIV

Paris, 21 juin 1891.

Mon cher ami, je reçois votre *Outamaro*, au moment de partir pour la campagne, et je veux vous remercier en hâte, avant de l'avoir lu à Médan. D'ailleurs, j'en connais beaucoup d'extraits, j'en ai lu dernièrement, dans *l'Echo de Paris*, les pages si curieuses sur les planches érotiques. Vous entreprenez là des travaux considérables et superbes, avec une ardeur de jeunesse qui est vraiment grande et belle.

Bien affectueusement à vous.

LV

Paris, 5 mars 1892.

Mon cher Goncourt, j'ai voulu relire le nouveau volume de votre *Journal* avant de vous remercier de tout ce que vous avez dit d'aimable sur mon compte. Tout cela m'intéresse et me touche infiniment.

Ce volume est certainement un des plus intéressants de la série, et je serais bien étonné s'il n'avait pas un vif succès. Il contient, sur notre petit monde, des coins vraiment exquis de pénétration et de relief. Je ne connais rien de semblable dans aucune littérature, c'est un véritable monument que l'avenir seul pourra juger.

Bien affectueusement à vous.

LVI

Mars 1893.

Mon cher Goncourt, je télégraphie à Daudet pour lui demander s'il veut assister à la répétition générale d'*Une Page d'Amour*[1]. Vous savez que, moi-même, je ne connais pas encore la pièce. Dans le cas où vous auriez pourtant la curiosité de la voir, entendez-vous donc avec Daudet pour l'accompagner demain. L'Odéon est prévenu, vous aurez une loge à votre disposition.

Cordialement à vous.

1. *Une Page d'Amour*, adaptée par Charles Samson, représenté à l'Odéon, le 11 mars 1893.

LVII

Rome, 15 novembre 1894.

Mon vieil ami, je suis tellement affairé ici, tellement bousculé de travail, que je ne puis vous écrire longuement. Mais je tiens à vous dire, sans attendre, combien votre cousin, M. de Béhaine[1], nous traite affectueusement, et combien je vous remercie de la bonne lettre que vous m'aviez remise pour lui. Nous avons dîné déjà une fois à l'ambassade, et nous devons y dîner de nouveau. M. de Béhaine nous a fait faire deux charmantes promenades dans la campagne. Enfin, un homme exquis tout à fait vieille France, comme aurait dit notre Flaubert, et que j'aime beaucoup.

Je serai forcé de rester à Rome jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Je suis dans toute la flamme enthousiaste du beau livre qu'il y a à faire, pour moi, avec l'antique ville en transformation et en révolution. Mais quelle œuvre que *Madame Gervaisais*! C'est aujourd'hui seulement que je la pénètre jusqu'à l'âme. Dès notre retour, j'irai causer de tout cela avec vous.

Vives et bonnes amitiés du ménage qui vous remercie encore.

LVIII

Médan, 2 juin 1895.

Mon vieil ami, veuillez m'excuser de ne vous avoir pas encore remercié du très aimable envoi du huitième volume de votre « Journal ». Je l'ai lu avec un intérêt croissant. Mais, au moment de vous écrire et de vous dire tout le plaisir qu'il m'a fait, je suis venu m'installer ici et ma correspondance a été mise en déroute!

Vous savez que je n'ai jamais fait aucune réserve sur les paroles de moi que vous répétez. Je crois bien que je les ai dites parfois dans un sens un peu différent de celui que vous leur prêtez; mais je sens que votre sincérité est absolue, et dès lors je ne me plains pas.

1. Zola se documentait pour son livre *Rome*. Le comte de Béhaine, cousin d'Edmond de Goncourt, était ambassadeur de France auprès du Vatican.

Votre « Journal » est vraiment une œuvre à part, telle qu'il n'en existe pas, d'un intérêt extraordinaire.

Merci encore, et bien affectueusement à vous,

ÉMILE ZOLA

LIX

Médan, 4 juin 1895.

Je vous assure, mon cher de Goncourt, que vous ne m'avez pas été désagréable du tout. J'ai cru devoir vous faire une simple remarque : il me semble, par mon exemple, qu'en rapportant des paroles qui ont été réellement dites, vous arrivez parfois à leur donner un sens qu'elles n'avaient pas, et cela en toute sincérité. Mais, pour mon compte, je n'en souffre nullement, et je regrette mon observation, si elle a pu vous émouvoir.

Je ne veux à aucun prix que vous me communiquiez votre manuscrit. C'est cela qui me serait infiniment désagréable. Vous êtes le juge absolu de ce que vous écrivez, et rien de ce que vous écrivez ne me blessera.

Affectueusement à vous.

LX

Paris, 18 février 1896.

Mon cher Goncourt, je vous remercie de l'aimable envoi de votre *Hokousaï*. C'est une œuvre de critique vraiment neuve et qui m'intéresse infiniment. Combien il est regrettable que vous ne soyez pas allé au Japon et que vous ne nous en ayez pas rapporté un livre qui serait certainement unique. Vous nous auriez révélé là un monde. Pour me dédommager, je lis votre *Hokousaï*.

Merci, et bien affectueusement à vous.

LXI

Paris, 1er mars 1896.

Mon vieil ami, combien j'ai regetté de ne pas vous trouver hier soir, après votre très belle première[1]! Je vous aurais dit que votre pièce venait de me faire bondir le cœur en me

1. Première représentation de *Manette Salomon*.

ramenant à toutes les admirations de ma jeunesse. Ah! la bravoure, elle seule est belle, dans la littérature. Jamais je n'ai eu plus conscience de la vôtre, qu'en écoutant votre affirmation de l'art libre et vivant. Vous êtes notre maître à tous en désintéressement et en courage. Et ma femme aurait été bien heureuse aussi de vous complimenter et de vous dire combien nous vous avions applaudi.

Bien affectueusement à vous.

LXII

Médan, 30 mai 1896.

Mon vieil ami, j'ai reçu hier le dernier volume de votre « Journal », et j'achève de le lire ce soir. C'est pour moi une des lectures les plus passionnantes, car j'y revis notre vie littéraire. En somme, ce qu'il en sort, et avec une intensité extraordinaire, c'est votre passion souveraine de la littérature. Nous l'aimons certes, mais je crois bien que vous l'aimez plus que nous. En tous cas, vous avez, pour l'aimer, des accents qu'on ne trouvera chez aucun autre écrivain de ce temps. Et c'est ce que j'aime dans tous les volumes de votre « Journal », c'est ce qui lui donne un prix inestimable.

Affectueusement à vous,

ÉMILE ZOLA

Cette lettre est la dernière que Zola écrivit à Edmond de Goncourt, lequel devait mourir, chez Alphonse Daudet, à Champrosay, le 16 *juillet* 1896. *C'est Émile Zola qui fut désigné pour lui adresser sur sa tombe le suprême adieu. Voici un fragment de son discours* :

« Énumérer ici les œuvres des deux frères, parler de leurs livres d'histoire, de leurs romans, de leur théâtre, faire la part de Jules et celle d'Edmond, répéter le jugement littéraire qui se trouve dans les pages sans nombre que je leur ai consacrées déjà? Non, je n'apporte ici que mon cœur, je n'ai mission que de dire notre affreuse peine, celle des jeunes comme celle des vieux, à nous tous qui perdons dans le dernier des Goncourt un chef incontesté, un aïeul qui repré-

sentait superbement ce que nous admirions surtout dans les lettres. Et c'est ce que je veux dire encore, car ma fidélité, mon inaltérable tendresse pour lui est venue de ce qu'il est resté un vaillant d'une indépendance farouche. Ah! la bravoure intellectuelle, dire ce qu'on croit être la vérité, même au prix de la paix de son existence, ne transiger avec aucune convention, aller quand même jusqu'au bout de sa pensée, rien n'est plus rare, rien n'est plus beau, rien n'est plus grand! Il a aimé la littérature au point de lui donner sa vie entière, il n'a joui et il n'a souffert que par elle : il laisse l'exemple du plus noble et du plus fier écrivain, dont les fautes, s'il en a commis, ne sont que les fautes de son ardente passion littéraire. Un jour, dans son « Journal », ce document si mal compris et d'un intérêt si poignant, il a jeté le cri de détresse que la terre, un jour, croulera et que ses œuvres ne seront plus lues. On a pu sourire, il n'en est pas moins vrai que je ne connais pas de cri plus admirable et que, ce jour-là, je l'ai aimé davantage pour son orgueil, le puissant et divin orgueil qui est notre foi à nous autres, dans l'amer enfantement des œuvres.

« Cher et grand ami, « notre » vieux Goncourt, c'est le jeune homme, le débutant de 1865, qui vous dit adieu; et c'est aussi le romancier que vous avez vu grandir, qui est resté votre élève, tout en devenant votre émule, et c'est encore l'homme, à cette heure vieillissant, qui a mis ainsi que vous, à votre exemple, toute sa consolation dans le travail.... »

MONSIEUR HOOG

Il y eut un beau tumulte dans la ville quand on apprit que M. Hoog avait disparu. On avait bien toujours eu quelque idée d'une mésentente entre lui et sa femme, mais on n'aurait jamais imaginé que les choses en eussent pu arriver là. Aussi certains inclinaient-ils plutôt à croire à un accident. Il fallut pourtant en revenir à la première supposition lorsqu'on sut que M. Hoog avait passé la nuit dans une auberge d'un village voisin. Mais il en était ressorti à l'aube, et ensuite sa trace se perdait.

Les dames de la ville firent à madame Hoog des visites pleines d'une componction, où la curiosité se déguisait mal. Elles ne purent d'ailleurs rien arracher de précis à l'intéressante abandonnée, qui, vêtue de noir et le visage rigide comme à l'ordinaire, daigna paraître fort touchée de ces marques de sympathie.

— Je n'y comprends rien, — disait-elle. — Il paraissait heureux et n'avoir rien à souhaiter. C'est un mal étrange qui l'a pris, je ne sais quelle mauvaise inquiétude. Il y avait de ces moments d'ailleurs, où il se faisait absent et réfléchissait à de vagues chimères... Je dois bien vous l'avouer, mes chères amies : ce n'était pas un cerveau très solide...

Puis la vie reprit son cours, les recherches furent abandonnées, et l'on s'accoutuma à considérer madame Hoog comme une veuve. Il restait à celle-ci assez de fortune pour ne rien changer à son train de vie, qui était modeste.

Il y avait sept ou huit ans que les Hoog étaient venus s'établir dans cette petite ville d'Écosse où M. Hoog avait repris un cabinet de médecin. M. Hoog ne s'y plaisait guère. Tout, et jusqu'à la cuisine qu'on faisait dans ce pays, lui était demeuré étranger. Seule, la nature et les paysages de bois, d'étangs et de bruyères qu'elle y offre le rassuraient; aussi était-ce dans les faubourgs de la ville et même dans les villages des environs qu'il s'était appliqué à développer sa clientèle. Là seulement il se sentait à l'aise, mais dès qu'il rentrait en ville, une sorte d'odeur de linge mouillé, de fumée, de légumes brûlés le prenait à la gorge : c'est du moins ce qu'il affirmait, bien que personne n'eût jamais respiré cette odeur. Sa femme, lorsqu'il s'en plaignait, haussait les épaules et se renfermait dans un silence plein de noblesse et de moralité.

Madame Hoog était la fille d'un professeur assez illustre et sortait d'une famille aisée et qui avait su occuper son rang; elle avait eu une jeunesse orageuse, au cours de laquelle elle avait refusé les plus brillants mariages. Finalement, et dans un mouvement où le dépit, la peur de ne plus rien trouver de mieux et un goût malsain pour le sacrifice et l'ascétisme se mêlaient de la façon la plus confuse, elle s'était jetée dans les bras de ce M. Hoog, qu'elle jugeait un petit homme médiocre. C'était alors une fille sans beauté, mais dont la distinction sèche, le caractère orgueilleux et passionné, enfin tout ce qui brillait autour d'elle et dans sa famille avaient séduit le jeune médecin. De la décision qu'elle avait prise d'épouser cet homme et de se contraindre désormais à une vie sans éclat, elle avait conclu à l'existence d'une fatalité ironique et sinistre qui dessèche les aspirations les plus puissantes et se joue de tous nos désirs. Elle entra dans la vie avec dégoût, ne voulant voir autour d'elle que des êtres plats, des âmes basses et des heures d'une affreuse banalité qu'on ne pouvait supporter sans s'armer du plus sévère stoïcisme. Elle n'avait pas de religion : son père l'avait élevée dans l'athéisme. Mais elle se forma une philosophie et une morale qui affectaient tous les aspects de la religion, sauf la poésie. Il n'était rien de ce qui se passait dans le monde, où elle

ne se crût appelée à se prononcer : et c'était toujours par un jugement méprisant. Tout l'atteignait et elle s'estimait miraculeusement forte de résister à tant de coups. Elle ne réservait son adhésion qu'à un univers de lectures et de fausses idées héroïques où s'était réduit le romanesque de sa jeunesse et qui ressemblait à l'univers imaginaire d'une vieille fille. C'est que le mariage ne l'avait pas entamée. Très sensuelle, les quelques nuits amoureuses qu'elle avait partagées avec son mari au début de leur union et qui étaient demeurées sans fruit comme sans lendemain, n'avaient fait que lui apporter une déception et un inassouvissement de plus. Elle réservait sa tendresse et son indulgence aux Dons Juans qui sont dans les livres et mènent une vie dont elle admettait tous les dérèglements et toutes les perversités. Cette duplicité qui était en elle et qu'elle se reconnaissait ne la déconcertait point : n'était-ce point ce qu'elle appelait garder un idéal, conserver sa jeunesse et son innocence? Elle se glorifiait de cette sorte de générosité.

Ce qui advint, c'est que ne voulant voir que du médiocre dans la vie, la vie pour elle se fit médiocre. Madame Hoog se prit à mener, en dehors de son mari et du monde entier, une existence pâle, d'où tout ce qui pouvait être vivifiant et chaleureux fut banni, jusqu'aux souvenirs et aux amitiés de sa jeunesse, jusqu'aux vestiges de la noble éducation qu'elle avait reçue de son père, et qui se laissa envahir peu à peu par les soins du ménage et la fierté d'avoir une maison en ordre et d'y retenir longtemps les mêmes domestiques. En arrivant en Écosse elle avait quarante ans, mais on ne lui aurait pas donné d'âge et personne n'aurait pu reconnaître en cette provinciale aux cheveux tirés, au visage compassé, aux mains sèches et nettes de religieuse, la jeune fille vibrante, belle à force de passion, enthousiaste, aristocratique qu'elle avait été. M. Hoog avait à peu près le même âge. Depuis quelques temps il mettait des lunettes pour lire. Il était petit, mince, nerveux et irritable, fumait la pipe sans arrêt, n'ouvrait jamais la bouche chez lui que pour grogner, se plaindre d'un bifteck mal cuit ou d'un livre égaré. Dehors il causait volontiers avec les gens et s'attardait chez ses malades. Il était l'ami des prêtres et des pasteurs, des garde-

chasse et des garde-forestiers, des rouliers, des braconniers, de tous ceux qui ont une vaste expérience des hommes et de la nature. Sa femme était certaine de sa fidélité. Elle le jugeait tiède, vulgaire, insignifiant : elle ne l'imaginait point scélérat.

Après un an de séjour en Écosse madame Hoog reçut la nouvelle qu'une de ses sœurs, dont elle ne s'était jamais plus inquiétée, venait de mourir à Londres, veuve et pauvre, laissant sur terre une fillette de treize ans. Madame Hoog pensa qu'il serait beau de prendre chez elle cette orpheline et de se charger de son éducation. Lorsque tout fut décidé à ce sujet, elle annonça à son mari, qu'on n'avait pas consulté jusque-là, la grande résolution qu'elle avait prise et la lourde tâche qu'elle allait assumer désormais. M. Hoog l'approuva tout de suite, la privant ainsi de la discussion qu'elle s'était attendue à soutenir courageusement. Enfin, Stéphanie vint vivre dans la villa des Hoog. C'était une charmante fillette, frêle et un peu gauche, de qui d'abord on ne put tirer grand chose; mais il était certain qu'elle observait avec intelligence et attention ce qui se passait autour d'elle. Bientôt elle devint une jeune fille et l'on vit s'épanouir en elle tout le sang de la famille de madame Hoog, laquelle tirait son origine des îles normandes : elle fut ce que madame Hoog avait été dans sa jeunesse, mais en plus équilibré et en plus rayonnant; elle fut la réussite complète, l'achèvement d'une race riche et forte. Sa joie, ses rires, sa vitalité bouleversaient avec une indifférence animale le silence et le trouble qui pesaient dans la villa des Hoog. Quels étaient les sentiments de madame Hoog à son égard? Il était difficile de les démêler. Pourtant, pendant une violente maladie que fit Stéphanie, madame Hoog montra un inlassable dévouement. Mais on ne pouvait discerner, et elle-même ne discernait point sans doute ce qui entrait dans cette attitude d'affection véritable ou d'obéissance à des principes.

M. Hoog, pendant cette maladie, fut sincèrement malheureux. Il en parlait à tout venant et chacun s'efforçait de le rassurer. A la maison, sa femme le tenait presque constamment éloigné de la chambre de la malade, affirmant qu'il

n'était bon à rien. Il avait fait venir un confrère en consultation et c'était de celui-ci seul que madame Hoog affectait de considérer les avis. Pourtant en l'absence du confrère, c'était bien à M. Hoog qu'il fallait avoir recours pour les soins courants. Madame Hoog ne s'y résignait qu'à contre-cœur; elle avait, d'ailleurs, la plus piètre idée de la compétence médicale de son mari.

— Vous croyez? Vous êtes bien sûr? — demandait-elle, lorsque celui-ci donnait un conseil ou une indication.

— Mais oui, ma chère, — répondait l'autre. — Deux cuillerées et pas une de plus.

— Deux cuillerées seulement? — faisait madame Hoog d'un air soupçonneux comme si la prescription de cette dose eût été la chose du monde la moins croyable.

Stéphanie ne se remit que très lentement; sa beauté, sans diminuer en rien, s'enrichit de quelque chose de plus tendre et comme de plus doré. Sa chevelure, qui jusque-là n'avait été qu'abondante, devint lourde; sa taille, qui jusque-là n'avait été que souple, devint flexible. Son aspect avait excité l'admiration : il devint d'un charme irrésistible. Elle garda sa fraîcheur et son air de santé, mais elle perdit cet instinct aveugle qui semblait autrefois gouverner tous ses mouvements. A comprendre que cette beauté était fragile et périssable, on s'y attachait avec plus d'intérêt. Nul, davantage que M. Hoog, n'éprouva ce sentiment; mais il le tint secret même à sa propre conscience. Et ses yeux lorsqu'ils se posaient sur sa nièce, ne décelaient aucune angoisse; seulement, ses dents serraient plus fortement le tuyau de la pipe et les bouffées se faisaient plus précipitées.

Il fut décidé que Stéphanie avait besoin de faire de longues marches à travers la campagne, et M. Hoog l'emmena dans ses tournées. Au début, il ne sut guère de quoi lui parler et se trouva assez embarrassé. C'est elle qui avec un tact et un empressement délicieux le mit peu à peu à l'aise et lui rendit son naturel. Elle trouva, sans trop de tâtonnements, les sujets de conversation où il se complaisait; elle sut s'arrêter aux lieux où il aimait à s'arrêter; elle devina aussi les gens dont il goûtait les propos, et ces gens devinrent ses amis.

Bientôt la clientèle de M. Hoog ne fut plus qu'un lointain

prétexte à courses dans les bois. De grand matin ils sortaient tous deux, prenaient la rue qui les menait hors de la ville, là où l'on ne sentirait plus cette horrible odeur que M. Hoog avait fini par faire sentir à sa nièce. La route les menait le long de fourrés épais d'où émanait une bien autre senteur. Au premier chemin de traverse, ils n'y pouvaient résister. C'était plus fort qu'eux : ils entraient sous les arbres. La fraîcheur et l'obscurité se refermaient sur eux. Alors ils allaient manger un morceau dans une maison forestière. Ou bien ils s'arrêtaient parmi les charbonniers.

A leur retour à la ville, sous le regard glacé de madame Hoog, une douce complicité s'établissait entre eux, qui se traduisait en mille petits gestes; leurs doigts se frôlaient à table lorsqu'ils s'offraient un morceau de pain ou se versaient à boire. Pendant ces unions d'une seconde, le cœur de M. Hoog battait plus fort et il se demandait avec une poignante curiosité si Stéphanie éprouvait le même émoi. Cela se passait en lui, rien n'en paraissait au dehors. Madame Hoog continuait de manger d'un air las et offensé, donnant des ordres aux domestiques et veillant à ce que rien ne manquât. Mais Stéphanie? M. Hoog la considérait à la dérobée, jetant un regard sur ces cheveux qui avaient brillé au soleil et sur ces bras nus que des branches avaient égratignés. Jamais, lorsqu'ils étaient seuls, la pensée ne lui venait d'effleurer cette peau blanche et unie. Il était trop heureux, trop libre pour y penser! Mais là, à la table silencieuse et mensongère, il se livrait aux travaux d'approche les plus savants pour parvenir à la caresser, ne fût-ce que du revers de son petit doigt.

Il y avait pour M. Hoog un autre plaisir. C'étaient les soirées passées au salon après le dîner. Madame Hoog prenait son ouvrage, M. Hoog un journal ou un livre, et Stéphanie se mettait au piano. Mais ce n'était que pour M. Hoog qu'elle jouait. Parfois il l'interrompait pour lui dire : « Non, pas ça. » Et il lui demandait tel autre morceau que, docile, elle allait chercher dans le casier à musique. Puis, comme on montait se coucher et qu'on passait devant la chambre de Stéphanie, celle-ci prenait congé de son oncle et de sa tante. C'était là pour M. Hoog le moment le plus troublant de la journée. Longtemps à l'avance il calculait le coin du visage

de Stéphanie où il l'embrasserait. « Je ne l'ai jamais embrassée sur la nuque, pensait-il parfois... Ni sur les cheveux qui sont derrière l'oreille... » Et il se promettait de combler ces lacunes. Le plus souvent, et comme madame Hoog déjà embrassée, s'éloignait dans le couloir, il embrassait Stéphanie sur la joue, un peu trop près des lèvres.

Stéphanie répondait à ces jeux avec sa tendresse intelligente et chaste, où se mêlait la malice de rétablir un peu de justice, en se moquant de sa tante, en montrant à son oncle qu'elle le comprenait et l'aimait. Cependant ces menus faits emplissaient l'esprit de M. Hoog et, la nuit, seul dans sa chambre, il ne cessait d'y rêver. Il ouvrait la fenêtre et repassait dans sa tête les événements de la journée; sa pensée s'attardait sur le dernier baiser échangé, il y avait à peine un instant, devant la porte de cette chambre où elle dormait, qui sait? où peut-être elle pensait aux mêmes choses que lui.

Les fenêtres des trois chambres donnaient sur la même façade. La chambre de madame Hoog séparait celles de son mari et de Stéphanie. Une nuit que M. Hoog était à sa fenêtre, il entendit une fenêtre s'ouvrir : c'était celle de Stéphanie. Désormais ils ne se couchèrent jamais l'un et l'autre sans s'être adressé quelques signes. Souvent Stéphanie était en peignoir et M. Hoog pouvait voir son bras, nu jusqu'à l'épaule.

M. Hoog pensait parfois que sa femme mourait, ou bien qu'il avait vingt ans de moins et n'était pas encore marié. Son imagination s'arrêtait d'ailleurs de préférence à la mort de sa femme. D'abord cette idée, en soi, lui procurait un certain plaisir. Ensuite il se disait qu'il aurait plus de mérite à se faire aimer à son âge qu'à l'âge de vingt ans. Stéphanie devait l'aimer tel qu'il était, tel qu'elle le connaissait, tel peut-être qu'elle avait commencé à l'aimer. Ces lèvres, dont il n'avait pu que s'approcher, il les embrasserait enfin; cette main et ce bras qu'il n'avait fait que toucher légèrement du doigt, il y poserait les lèvres.

Il se demandait comment il avait pu vivre avant d'avoir la compagnie de Stéphanie, comment il avait pu se promener dans ces bois qui n'existaient pas sans sa présence, comment il avait pu supporter sa femme, sans le secours de cette alliée. Il ne se rappelait avoir éprouvé un sentiment pareil

que dans son enfance, pour des fillettes avec lesquelles il avait joué au tennis ou sous les yeux admiratifs desquelles il avait pris part à des fêtes nautiques. Mais à présent il ne cherchait à étonner Stéphanie par aucun exploit sportif ni d'aucun ordre. Il était devant elle aussi naturel que possible, avec sa pipe, ses lunettes et ses cheveux grisonnants. Et cependant il devait revêtir un certain prestige pour elle, car pendant leurs promenades elle l'interrogeait souvent sur toutes sortes de choses et l'amenait à faire étalage de sa science. Alors, dès qu'il commençait à s'échauffer, elle ne disait plus rien et l'écoutait avec des yeux brillants. Il connaissait bien ce regard et l'aimait : pourtant il ne faisait rien pour le provoquer et c'était en toute innocence et sans pédantisme aucun qu'il se laissait aller à parler.

Quelques années passèrent. Puis un jour, M. Hoog et Stéphanie, dans une scierie où ils s'étaient arrêtés à voir travailler les ouvriers, firent la connaissance d'un jeune ingénieur suédois, grand, bien découplé, candide et vigoureux. Il fallut bien que M. Hoog cédât, le jour où Stéphanie lui demanda d'inviter ce garçon à la maison. Puis elle sortit avec lui et M. Hoog reprit ses tournées solitaires dont il s'était demandé comment il avait pu se contenter. Et cependant il sortit seul, et, seul, s'en fut dans les bois, la pipe à la bouche et frappant les arbres avec sa canne, et titubant un peu parfois, comme un homme étourdi.

Stéphanie épousa l'ingénieur qui l'emmena en Suède, où son oncle et sa tante promirent de l'aller voir. Elle les assura aussi qu'elle reviendrait l'an prochain avec, son mari. M. Hoog, resté seul, sortit moins. Il passait de longs moments, assis dans sa chambre, près de sa fenêtre, à voir courir les nuages. Devant lui, il y avait des jardins, quelques toits, et au-dessus, les nuages, gris, blancs ou bleus, qui passaient. Parfois il lui semblait que les nuages demeuraient immobiles. D'autres fois le vent les emportait à toute vitesse; M. Hoog levant les yeux, perdait de vue les feuillages et les maisons, ne regardant plus que les nuages qui passaient, et c'était une chose terrible que l'écoulement de tout ce ciel. La chambre de Stéphanie était fermée, les volets clos. Personne n'y entrait.

Il y avait dans la maison un domestique du nom de Jim : une autre charité de madame Hoog qui l'avait recueilli tout jeune et en avait fait l'individu le plus hypocrite et le plus malpropre qu'on pût inventer. Ce Jim rôdait perpétuellement autour de M. Hoog. Un jour il se risqua à lui dire :

— Monsieur s'ennuie après la jeune demoiselle...

Et il ricana. M. Hoog se crut irrémédiablement tombé au pouvoir de ce drôle et imagina que celui-ci avait en mains les preuves de la plus accablante culpabilité. « Quoi? se dit-il, On peut lire ce qui se passe en moi? Je me trahis? » Il surveilla ses gestes et prit une allure étroite et soupçonneuse.

Il ne cessait de se rappeler le temps où Stéphanie était auprès de lui et, ne pouvant imaginer un avenir favorable, il transformait le passé et rêvait à tout ce qu'il aurait pu dire et faire s'il avait confessé son amour, s'ils étaient partis tous les deux. Il évita de revoir les lieux où Stéphanie l'avait accompagné et qui lui affirmaient que rien de ce qu'il imaginait n'avait eu lieu. Il abandonna sa clientèle des environs et s'attacha à ne plus trouver de malades qu'en ville.

Les regards de Jim se faisaient de plus en plus insolents. Madame Hoog elle-même allait finir par deviner les sentiments de son mari. Une idée germa dans l'esprit de M. Hoog et devint de plus en plus pressante : celle de fuir. De partir tout seul et à jamais. Mais il voulut laisser un certain temps s'écouler après le départ de Stéphanie, afin qu'on ne soupçonnât pas cette séparation d'être la cause de son désespoir. Il voulait que rien ne vînt tacher l'image que les gens pouvaient se faire de Stéphanie et que son secret, à lui, demeurât entier.

« Personne ne comprendra, se disait-il. Même pas elle, lorsqu'elle apprendra que j'ai disparu. »

Et il pensait que, perdu dans le monde, il serait plus près d'elle.

Il eut la patience de laisser les jours et les jours le séparer du souvenir le plus douloureux de sa vie. Bientôt son acte n'aurait plus rien à voir avec sa tristesse; nul ne pourrait rapprocher ces deux points. Mais une lettre de Stéphanie vint précipiter sa décision : elle annonçait sa venue pour les grandes vacances. On était au mois de mars. M. Hoog,

un beau soir, mit un peu de linge dans une valise, s'en alla coucher dans un village des environs, erra un jour ou deux dans la campagne, puis prit un train pour Londres.

Évidemment madame Hoog n'avait rien compris à cette disparition, mais elle ne laissa voir à personne la consternation humiliée où elle se trouvait plongée. Tout le fond romanesque qui dormait en elle en fut remué. Elle fouilla les tiroirs de son mari, examina ses papiers, ses lettres, ne trouva rien, puis se consola en pensant que son mari avait toujours eu l'humeur équivoque et bizarre, et se renferma dans sa vie austère dont cette blessure suprême rehaussait encore la dignité.

Elle écrivit à Stéphanie de s'épargner, en même temps que le voyage qu'elle projetait, la peine de constater la faiblesse d'un oncle qu'elle avait toujours cru devoir respecter. Là-dessus elle lui racontait l'étrange détermination de M. Hoog et concluait par quelques réflexions morales. Stéphanie ne répondit pas.

Un an après, un voisin de madame Hoog qui était négociant et faisait fréquemment des voyages d'affaires à Londres, sonnait à la porte de la villa et demandait fort mystérieusement à s'entretenir avec madame Hoog. Il lui rapporta que, dans un bar de Londres, il avait rencontré M. Hoog, que celui-ci lui avait paru habillé avec négligence, comme il sied à un homme qui a quitté son foyer. Ils avaient échangé quelques mots. Mais le négociant n'avait rien pu tirer de clair des discours de M. Hoog. En tous cas il savait que celui-ci exerçait la médecine à Londres, et même il avait pu obtenir son adresse. Il la confia à madame Hoog. Celle-ci remercia son voisin et le mit poliment à la porte.

Elle fut d'abord sur le point de prendre le train de Londres et d'aller se présenter devant le coupable comme l'incarnation de sa conscience et de son remords. Puis elle estima qu'il y aurait plus de grandeur à n'en rien faire, et n'en fit rien.

M. Hoog était étendu dans un rocking-chair, seul siège un peu confortable de cette chambre de pension de famille où il vivait depuis qu'il était à Londres. Ses yeux erraient

sur le calendrier et les gravures qui ornaient les murs, les vases sans fleurs qui étaient sur la cheminée et une table couverte de livres et de journaux. Sa pipe était éteinte dans sa bouche et sentait mauvais. Il la ralluma.

Il ne se passait pas de jours qu'il ne se félicitât de la décision qu'il avait su prendre. « Je serais devenu fou si j'étais resté là-bas », pensait-il. Mais la vie de Londres, avec sa nouveauté et son brouhaha, avait entouré d'un halo protecteur et comme enchâssé le souvenir de Stéphanie. Là-bas, ce souvenir se serait horriblement défait, dilué dans l'hostilité de la villa, cependant que la présence perpétuelle du décor aurait perpétuellement fait saigner son cœur; et dans tant de confusion et de contradictions il aurait fini par ne plus rien savoir de ce que Stéphanie avait pu être. Peut-être aurait-il maudit l'égarement où elle l'avait jeté. Peut-être l'aurait-il maudite elle-même. C'est cela qu'il voulait dire en disant qu'il serait devenu fou.

A présent son souvenir demeurait clair, pur, toujours égal à lui-même. M. Hoog pouvait aller et venir à travers la foule de Londres : la présence de Stéphanie l'accompagnait, et tous les gestes qu'il avait eus avec elle, tout cela, non tel que cela aurait pu être, mais tel que cela avait été. Et cela était bien suffisant : il y avait là de quoi nourrir toute une vie.

M. Hoog pensait à ces choses, sur son rocking-chair, lorsque la porte s'ouvrit et Stéphanie entra. M. Hoog crut d'abord à un rêve. Stéphanie était là devant lui, plus grande et plus belle encore qu'autrefois, un peu engraissée peut-être. Oui, c'est cela : elle avait recouvré cet aspect de santé excessive qu'elle avait eu avant sa maladie. En tous cas M. Hoog fit comme s'il se trouvait devant un rêve : il ouvrit de grands yeux et ne bougea pas de son rocking-chair. Stéphanie dut prendre elle-même une chaise, la débarrasser du veston qui était jeté dessus et qu'elle étendit sur le dossier comme sur un porte-manteau; puis elle s'assit près de M. Hoog.

— Comment êtes-vous là, Stéphanie? — lui demanda enfin celui-ci

— Madame Hoog m'a donné votre adresse. O cher, pourquoi avez-vous fait une chose pareille? Mais j'avais toujours pensé que cela finirait ainsi.

— Comment se porte madame Hoog? — demanda encore M. Hoog.

— Fort bien, soyez tranquille. Et vous, et vous, comment vous portez-vous? Oh! vous ne m'avez pas embrassée! N'êtes-vous pas heureux de me voir?

M. Hoog avança timidement une main et prit celle que lui tendait Stéphanie. Il la garda un moment dans ses mains, la caressa, puis la baisa comme il avait si souvent rêvé de le faire.

— Et votre mari? — demanda-t-il.

— Il est ici. Je veux dire : il est à Londres. Nous sommes venus ensemble, puis j'ai été toute seule là-bas, en Écosse, voir ma tante et savoir ce qui s'était passé. Elle m'a dit que vous étiez ici et je suis vite revenue vous voir. Car nous devons partir demain.

— Merci, — dit M. Hoog.

Puis il se leva et ouvrit la fenêtre pour faire quelque chose ou pour respirer un peu, car il étouffait.

— Stéphanie, — murmura-t-il, — chère Stéphanie, voulez-vous me faire un plaisir? Voulez-vous dîner au restaurant avec moi; ce soir? Allez demander la permission à votre mari... Il ne se fâchera pas, n'est-ce pas?

— O cher oncle! — cria-t-elle. — Quel plaisir ce sera!

Et elle lui sauta au cou.

Elle vint le retrouver à sept heures. Il s'était mis en habit et rasé de frais. Il lui offrit le bras; il prirent une voiture. Elle essayait de le faire parler sur sa fugue, mais il voulait parler d'autre chose. Elle essaya aussi de lui parler du passé, de leurs promenades dans les bois et des signes qu'ils se faisaient le soir, chacun à sa fenêtre.

— Non, non, — lui dit-il. — Ne parlez plus de cela. Ici, nous sommes à Londres, vous êtes une grande jeune femme mariée, et moi, j'ai beaucoup changé. Les choses sont toutes différentes et il ne faut pas revenir sur ce qui n'est plus.

Néanmoins il ajouta :

— Vous rappelez-vous, Stéphanie, cet air que vous jouiez le soir au piano et que j'aimais tant? Du Mozart, je crois... Un jour j'ai entendu une femme qui le jouait ici, dans un café. Jamais je n'ai fait un si grand effort : j'étais tout tendu,

comme si c'était moi qui le jouais; j'avais toujours peur qu'une fausse note ne vînt rompre le charme. D'ailleurs il n'y avait aucun charme à cela; c'était un peu comme un tableau qu'on regarde de trop près, il me semblait que je démontais un jouet mécanique pour voir comment c'est fait. Quand le morceau a été fini, j'ai éprouvé un fameux soulagement!

Il se mirent à rire tous les deux. Ils étaient dans un des plus beaux restaurants de Londres, et M. Hoog commanda un menu royal et beaucoup de champagne. La salle était éblouissante, puis elle s'apaisa et se vida peu à peu. Bientôt M. Hoog éprouva avec angoisse qu'il était presque seul en face de Stéphanie.

Vers onze heures du soir il la raccompagna à pied à l'hôtel où l'attendait son mari. Pendant leur dîner il avait plu : les rues étaient toutes luisantes.

— Votre chapeau haut de forme est de travers, mon oncle, — observa Stéphanie. — Dieu! que vous avez l'air jeune ainsi!

— Vous trouvez? — fit M. Hoog.

— Vous êtes bien élégant, — continua Stéphanie. — Quel genre de vie menez-vous donc ici? Sortez-vous souvent, le soir?

— Quelquefois, — répondit M. Hoog.

Là-dessus ils arrivèrent devant l'hôtel. Il était près de minuit. La porte de l'hôtel tournait à droite, à gauche, comme une grande étoile de cristal, sur des grooms rapides et de grosses dames et de gros messieurs lents et superbes.

— Adieu, Stéphanie, — dit M. Hoog.

Et il l'embrassa longuement sur la joue droite. Puis une sorte de tentation le saisit : son baiser glissa sur les lèvres, s'y attarda, les pressa longuement sans qu'elles se défendissent. Dans ses deux mains il tenait les deux coudes de Stéphanie. Enfin il sépara son visage et regarda le visage de Stéphanie sur lequel deux larmes coulaient.

— Oh! vous êtes méchant, — murmura-t-elle.

Des gens passaient autour d'eux. Stéphanie baissa la tête et entra dans l'hôtel.

JEAN CASSOU

LA CONFIANCE EN L'ALLEMAGNE?

V

LE PROBLÈME DES ASSOCIATIONS

De même qu'il y a des idées-forces, il y a des mots-épouvantails. Quand on prononce ces deux mots : associations allemandes, on porte un coup de massue à la politique de rapprochement. Tout aussitôt l'imagination se remplit de visions odieuses. Une Allemagne casquée, bottée, surgit à nos yeux. Nous la voyons, sous cape, préparant le coup de force.

Dès lors, on ne dénombre pas sans émotion les groupements qui jouent, Outre-Rhin, dans la vie sociale, sinon dans la vie politique du Reich, un rôle évidemment considérable. Si l'opinion française se montre ombrageuse vis-à-vis des associations allemandes, reconnaissons qu'elle a pour cela de fortes raisons. Toutefois, prise dans son ensemble, peut-être ne jugeons-nous pas cette importante question comme il faudrait la juger, ou plutôt ne la situons-nous pas sur son vrai plan. Nous avons l'habitude de considérer exclusivement les Associations comme des *formations militaires* s'entraînant pour la revanche. Une telle interprétation n'est certes pas négligeable. Mais elle est trop sommaire,

1; Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mars. Copyright Librairie Gallimard;

Elle ne saisit pas l'ensemble du phénomène grégaire qui se produit outre-Rhin. Elle saisit moins encore le sens profond, la valeur psychologique de ce mouvement.

***

Dans une certaine mesure le phénomène des « Associations allemandes » s'apparente au phénomène fasciste, au phénomène soviétique, c'est-à-dire *au besoin de renouvellement*, qui, selon les races, les climats, les circonstances, s'est manifesté avec plus ou moins d'intensité, mais partout, après le grand choc de la guerre.

Dans cet ordre d'idées, l'Allemand avait plusieurs raisons d'agir. Il a le goût, le besoin de l'association. Par tempérament, il est avide de formes nouvelles. Enfin, il était vaincu. Tout avait sombré dans la débâcle de l'Empire. Devant l'incertitude extérieure, le désordre intérieur, l'Allemagne était à recréer de pièce en pièce. Ces trois raisons conjuguées ont poussé les Allemands à se grouper en associations actives, dévouées corps et âme à la « renaissance » du « Deutschtum ». La lutte contre le communisme, nécessaire au lendemain de la guerre, — sait-on qu'il y eut de véritables « Soviets » dans l'armée; que des régiments élurent leurs chefs? — appelait et justifiait les groupements de redressement social. La lutte antisémite menée par le racisme (l'action internationale juive étant considérée par les racistes comme l'un des principaux facteurs de la débâcle allemande) ne la favorisait pas moins. Dans l'Est européen, encore incohérent et inarticulé, les « Schutzbund » et les « Baltikum », sortes de bandes improvisées, combattaient d'autre part l'influence des bandes polonaises et vivaient d'intrigues profitables sur les confins lithuaniens et lettons. A ces diverses circonstances vint bientôt s'ajouter l'épisode de la Ruhr. Les plans les plus fous naquirent alors dans la cervelle des chefs d'associations. Ils se crurent investis d'une mission « libératrice ». Les ressentiments, les haines qui bouillonnaient dans l'âme allemande se tournèrent toutes contre la France. Troubles du Palatinat, émeutes en Saxe, « putsch » de Hitler en Bavière, autant d'incidents dramatiques qui excitèrent l'acti-

vité des groupements, et les aidèrent à recruter des adhérents.

Ce fut l' « heure héroïque » des Associations patriotiques. Mais cette heure ne dura pas.

Peu à peu des solutions intervinrent ici et là; les tentatives de coups de force tournèrent en faillite; une large détente internationale se produisit. L'Allemagne reprit confiance en elle-même, elle se rassembla, se réorganisa. D'unités de combat qu'elles étaient, les « associations » durent se transformer en groupements plus calmes; limiter leur action, leurs prétentions. Elles se posèrent, dès lors, sur un autre terrain.

Il ne s'agissait plus de « sauver » l'Allemagne. Il s'agissait de la « renouveler ». Ce renouvellement s'accomplirait d'autant mieux par l'effort direct de la Nation, que les partis politiques proprement dits n'étaient plus des sources d'énergie suffisantes. Ils s'étaient, eux aussi, « rationalisés ». Le système politique, de plus en plus démocratique, mettait leur squelette à nu. Or, les attributs de l'électeur — jeter un bulletin dans une urne; assister, de loin en loin, aux réunions publiques — ne rassasiaient plus l'Allemand. L'Allemand a besoin de symboles, d'objets concrets, du mystère de la vie organique. Il faut qu'il participe à la vie même d'un groupe, qu'il se sente membre d'une communauté, la cellule d'un organisme. Ce que les partis politiques — transformés en sociétés anonymes — ne lui offraient plus, les « Associations » créées depuis la guerre allaient précisément le lui offrir.

***

La plus grosse difficulté que l'on rencontre, en abordant le sujet des « Associations allemandes », c'est, d'abord, de le limiter. Des confusions apparaissent constamment dans la presse française entre les *Associations politiques* proprement dites et les *Associations de jeunesse*. On attribue un caractère militaire ou semi-militaire à des groupements qui n'en ont pas. C'est ainsi, par exemple, que le touriste qui circule en Rhénanie et qui y rencontre à chaque tournant de la route ces bandes de « Wandervögel » qui voyagent sac au dos, avec

des piquets de tente et des mandolines, croit voir en eux de jeunes « associés » s'exerçant aux disciplines et aux vertus militaires. Il s'agit simplement de la « Jugendbewegung », groupement de jeunesse se rapprochant de notre scoutisme, bien antérieur à la guerre, et dont les tendances n'ont rien de commun avec celles des associations patriotiques. Même sujet d'erreur, en ce qui concerne les groupements exclusivement sportifs. On les considère volontiers comme des sociétés de préparation militaire, poursuivant, sous des apparences licites, des desseins illicites. C'est méconnaître le mouvement général qui porte l'Allemagne vers la pratique des sports, et intéresse tous les âges, tous les milieux. Pas de vieux monsieur qui ne s'adonne outre-Rhin à la culture physique, ne fasse des exercices respiratoires et ne prenne consciencieusement son bain de soleil. L'Allemagne subit une évolution que la Suède connaît depuis trente ans. On ne dit pas que l'éducation sportive ne se concilie pas fort bien avec la préparation militaire. Tout au contraire. Mais on dit que l'une ne sous-entend pas ou ne camoufle pas nécessairement l'autre. Les Scandinaves, les Suisses, nous prouvent, grâce à Dieu, que l'on peut être à la fois « sportif » et pacifique. En tout cas, il s'agit en Allemagne d'une évolution dans les habitudes de vie qui n'a rien d'artificiel et n'aura, sans doute, rien d'éphémère. Telle est la première constatation qu'il faut faire.

***

Il existe plusieurs types d'associations. Les unes, comme le Stahlhelm (qui comporte un peu plus d'un million d'adhérents), composées d'anciens combattants[1]. D'autres, comme les Associations Wehrwolf (80 000 adhérents), Wiking, Olympia, composées aussi d'anciens combattants mais dans une intention sportive. D'autres encore, comme l'Oberland, le

1. Le « Kyffhäuserbund », dont le caractère patriotique est d'ailleurs très prononcé, constitue une sorte de Fédération générale des vétérans des armées de terre et de mer. Cette association, qui groupe 2 500 000 à 3 000 000 d'adhérents, est tout à fait comparable à nos associations d'anciens combattants contrairement à ce que l'on écrit souvent. Bien qu'elle exerce une incontestable influence, elle n'a cependant pas plus le caractère d'une organisation militaire que nos propres associations d'anciens combattants.

Jungdeutscher Orden[1] (500 000 adhérents), qui cherchent à exercer une action spirituelle sur la jeunesse et à l'orienter dans un certain sens. D'autres enfin, qui se sont vouées à une tâche précise en matière politique, comme l'association communiste « Der roter Frontkœmpferbund », et surtout comme la plus puissante de toutes les associations allemandes, la « Reichsbanner Schwarz-Rot-Gold », qui compte plus de 3 500 000 adhérents et s'est fixé pour tâche principale la défense de la République et de la Constitution de Weimar. A côté de ces groupements considérables, il existe quantités de petites associations, ne réunissant chacune que quelques milliers de membres tout au plus, qui, constamment menacées de dissolution, et dissoutes, se reconstituent aussitôt sous d'autres formes. La plupart d'entre elles ont un caractère semi-militaire. Elles foisonnent surtout en Bavière et en Prusse orientale. Sans aucun doute leurs affiliés s'y livrent à des manœuvres et à des « petites guerres ».

Les grandes associations ont des principes et des mobiles différents. Par contre elles ont des traits communs. Toutes, elles se posent comme des organisations *de défense* (et même, le cas échéant, de défense militaire). Défense contre des idées, contre des faits qu'elles considèrent comme contraires au bien, à l'honneur, à la sauvegarde du « Deutschtum ». C'est ainsi qu'elles s'accordent en général pour combattre la forme occidentale de la démocratie (démocratie égalitaire, niveleuse), certaines clauses du Traité de Versailles et (la plupart d'entre elles, sauf, bien entendu, la Reichsbanner) le nouveau drapeau du Reich considéré comme une trahison du passé.

1. Il est intéressant de noter que le « Jungdeutscher Orden », si ardemment national qu'il soit, a pris nettement position en faveur de la politique de rapprochement avec la France. Il a prononcé une renonciation solennelle à l'Alsace-Lorraine et noué des relations avec les dirigeants de certaines associations d'anciens combattants français. Il a un représentant à Paris qui publie régulièrement dans le journal de l'association des articles animés d'un esprit de conciliation indiscutable. Au moment où le « Jungdeutscher Orden » a pris pour la première fois cette attitude, — il y a dix-huit mois environ, — ses dirigeants ont été accusés de trahison par les chefs des autres associations. M. Mahraun qui dirige le Jungdeutscher Orden a dû se défendre par une série de procès en « diffamation ». Depuis six ou huit mois la violence de ces attaques a diminué; les associations de droite ne reprochent plus au J. D. O. que ses « erreurs ». Récemment, le Stahlhelm lui-même a cessé les hostilités et semble tolérer le J. D. O. sans l'aimer.

Si proches qu'elles soient souvent les unes des autres, deux tentatives de centralisation et d'unification (toutes deux de tendance nettement réactionnaire), la Zentrale der Vereinigten Vaterländischen Verbände et la Schwarz-Weiss-Rot Deutschbanner échouèrent tour à tour. C'est qu'une évolution très remarquable s'était produite au sein des principales associations. Elles refusaient de faire le jeu des partis étroitement et obstinément réactionnaires. Elles ne voulaient pas concourir à une restauration pure et simple de l'ancien régime, et de ses castes rigides. Les associations voyaient la renaissance de l'Allemagne dans un régime de démocratie populaire (sans toutefois le concevoir à la manière occidentale) comportant un parlement économique et au-dessus de ce parlement un conseil national, destiné à briser l'antagonisme des intérêts économiques et des intérêts populaires et à fondre ceux-ci et ceux-là dans un seul ordre commun.

L'évolution qu'a subie la politique générale des associations se vérifie quand on étudie isolément leur brève histoire.

***

Quand un Français réfléchit sur ces groupements allemands, la préoccupation qui le domine, c'est de se demander quels rapports les associations patriotiques entretiennent avec la Reichswehr. Nous les considérons volontiers comme les « annexes » de l'armée allemande. Dans quelle mesure cette suspicion est-elle fondée?

Il est difficile d'apporter une réponse précise et de mesurer exactement l'importance et la valeur militaire des relations qui existent entre la Reichswehr et une association comme, par exemple, le Stahlhelm. On ne peut guère procéder que par hypothèse. A coup sûr, des relations *personnelles* sont entretenues entre certains chefs du Stahlhelm, anciens officiers, et leurs camarades restés dans l'armée. Mais existe-t-il un plan d'ensemble arrêté par le ministre de la Guerre et prévoyant l'utilisation des diverses associations, ou de telle ou telle association qualifiée? Le document révélé par la « Menschheit » que nous avons déjà analysé et qui fut rédigé,

dit-on, par des membres dirigeants du Stahlhelm, tendrait à prouver le contraire. On peut penser toutefois que l'emploi de certaines associations est envisagé pour le cas de guerre ou de grave tension diplomatique; ne serait-ce que pour assurer l'ordre à l'intérieur. Il est indubitable qu'elles fourniraient également un grand nombre d'engagés volontaires déjà munis d'une certaine instruction militaire. Néanmoins, si un plan de mobilisation des associations était parfaitement mis au point, — comme il semble que l'opinion française en soit convaincue, — ce plan ne serait plus secret. On ne tient pas secrètes des mesures de mobilisation s'appliquant à plusieurs millions d'hommes. Des indiscrétions se seraient produites. La presse de gauche n'aurait pas manqué de les utiliser. L'opinion française est peut-être induite en erreur, dans cet ordre d'idées, par le rôle joué par la « Reichswehr noire », institution qui a fonctionné immédiatement après la guerre et pendant l'occupation de la Ruhr. Ces organisations illégales — et connues du gouvernement — ont été souvent dénoncées par la presse démocratique allemande. Elles ont donné lieu à des procès retentissants. A l'heure où nous sommes, il est absolument certain qu'elles n'existent plus. Leur existence ne pourrait pas être tenue sous le boisseau.

Dans ces questions si complexes (est-ce dans ces questions seulement?) le bon sens est le meilleur juge. Comment apporter la *preuve* qu'une chose n'est pas? Si l'on se demande cependant quelles peuvent être les liaisons qui unissent la Reichswehr et les associations patriotiques, — comme le Stahlhelm, — on doit admettre que ces liaisons sont établies surtout entre les chefs; mais qu'une collaboration régulière, totale, articulée dans tous les rouages, ne pouvant être organisée pratiquement, n'existe pas dans le sens où l'on pourrait craindre, *a priori*, qu'elle existât.

***

Les associations jouent-elles un rôle déterminant dans la vie de l'Allemagne? Oui et non. Oui, parce qu'elles apportent une riche moisson d'idées, de sentiments, de conceptions, de projets; elles sont essentiellement « dynamiques » et répon-

dent, à ce titre, au perpétuel besoin d'adaptation des Allemands. Non, parce que l'heure héroïque est passée, et que les associations, trop nombreuses, se nuisent les unes aux autres et forment des îlots indépendants, souvent rivaux. (*Ceci marque bien le caractère de la discipline allemande. Nous nous représentons la nation allemande comme une masse homogène moulée dans une seule et même discipline. Vue sommaire. L'Allemagne, en réalité, est un agrégat de communautés; chacune parfaitement disciplinée, mais se dévorant toutes entre elles.*)

Enfin, les associations s'embourgeoisent. Ou mieux encore elles se dépouillent. Et de jour en jour elles se dépouilleront davantage. Ne pouvant plus tout offrir, tout ambitionner, il faut bien qu'elles fixent leur choix et qu'elles se fixent elles-mêmes. Il faut surtout qu'elles justifient leur raison d'être. Or l'Allemagne renaît. Elle renaît par sa propre vitalité et sans que les associations soient pour beaucoup dans cette renaissance. Force sera donc à ces associations de réduire encore leurs prétentions et de se contenter de tâches précises et limitées.

Les unes évolueront vers la politique pure. Comme la Reichsbanner. Elles s'absorberont dans les partis. Ne parle-t-on pas déjà de la fusion du Stahlhelm et des « Deutschnationalen »? D'autres se mueront en organisations purement « patronales », purement défensives, sortes de syndicats jaunes. Des chefs d'industrie, réactionnaires, les financeront. Ils payeront cette prime d'assurance en s'engageant à fournir des fonds de chômage pour les mauvais jours. D'ores et déjà il est acquis que des « patrons », par crainte du communisme et des grèves, recrutent très volontiers dans les rangs du « Stahlhelm » les ouvriers destinés à occuper les postes stratégiques dans leurs usines. Certains procès qui viennent d'avoir lieu nous ont révélé cette tendance.

Enfin d'autres associations, comme le Jungdeutscher Orden, se « dématérialiseront » et s'efforceront seulement d'exercer une influence spirituelle, de répandre un esprit nouveau dans la jeunesse[1]. Lutte contre l'anarchie intellectuelle;

1. Il y aurait une étude bien intéressante et bien importante à écrire sur les mouvements intellectuels qui se sont produits et qui se produisent dans la

contre le sémitisme de la presse et de la politique; lutte contre le rôle exorbitant de la « Wirtschaft » (c'est-à-dire de la puissance économique); lutte contre les dangers de l' « américanisation ». C'est, en somme, tout un programme d'éducation morale, un effort d'humanisme que poursuivront ces associations-là.

Mais qu'elles s'orientent vers la politique, vers la défense patronale, vers l'idée pure, une même conséquence se produira : par une pente doucemais naturelle, les associations perdront de leur caractère militaire. Elles se fondront dans la vie même de la nation.

VI

LE NATIONALISME ALLEMAND

Nous avons dit — et c'est la troisième objection : « La France n'a pas confiance dans les nationalistes qui jouent un rôle essentiel dans la vie politique de l'Allemagne; contrôlent une partie importante de la presse; participent, non seulement à la majorité parlementaire, mais au pouvoir lui-même. »

jeunesse allemande depuis la guerre. Certains enquêteurs résument l'impression qu'ils rapportent d'Allemagne en disant que la jeunesse allemande reste profondément attachée aux « idées d'ordre et de discipline ». Vue quelque peu sommaire et superficielle; car toute la question consiste précisément à savoir vers quel ordre, vers quelles disciplines tend cette jeunesse. Sans doute, dans leur majorité, les jeunes gens allemands ne se donnent-ils guère la peine de penser par eux-mêmes et préfèrent-ils adopter les catéchismes qu'on leur présente. Mais une très importante minorité réfléchit, cherche, travaille, tâtonne. D'où l'influence considérable qu'exerce l'idée (en partie empruntée à Nietzsche) de l' « homme nouveau » (Der neue Meusch) plus « vrai », plus simple et aussi moralement mieux adapté à la vie moderne que le type nettement dépassé de l'ère Wilhelmine; on peut donc parler de l'existence, en Allemagne, d'une véritable mystique de l'ordre nouveau, ou d'un nouvel humanisme, suivant que l'on se place du point de vue social et politique ou du point de vue moral. Cette tendance, qu'il faut compter parmi les courants intellectuels les plus forts de la jeunesse allemande, implique une inquiétude et une incertitude profondes. Elle dénote sans doute « l'amour de l'ordre, » mais d'un ordre qui n'est nullement cette expression conventionnelle de la hiérarchie-née ou de la police, telle que l'idéal bourgeois se la représente. Il y aurait fort à dire également en ce qui concerne la réforme de l'enseignement outre-Rhin et des intéressants et utiles efforts déployés par M. Becker, ministre de l'Instruction publique de Prusse, pour élargir cet enseignement et le pénétrer d'humanisme.

Ceci constitue l'un des aspects les plus graves du problème franco-allemand. Même si l'on admettait que *le fait* de la guerre n'a pas été déclanché par la volonté unique de l'Allemagne, il resterait incontestable que les milieux nationalistes allemands sont responsables d'avoir composé l'atmosphère qui s'était répandue en Europe et rendait tôt ou tard une conflagration inévitable.

Certes la défaite entraînant la déchéance de la dynastie a modifié considérablement les choses. Un nouvel esprit s'est dégagé des ruines de l'empire des Hohenzollern. Mais les formes de cet empire — disons même : de cette communauté (car peut-être est-ce là le sens profond du mot Reich) — les formes républicaines, démocratiques du Reich ont-elles été acceptées d'emblée par tous les Allemands? Non. Les partis de droite, écrasés au lendemain de la débâcle, mais ayant regagné depuis lors presque tout le terrain perdu, groupaient des masses restées fidèles au passé. Principes monarchistes et principes nationalistes continuaient à se confondre. Si bien que le nationalisme allemand nous est apparu comme l'exaltation du passé *contre* le présent; comme la fidélité à la dynastie *contre* la république; comme le signe de l'esprit de guerre ou de revanche *contre* l'esprit de paix et d'entente. D'où la défiance persistante des Français.

Une distinction s'est aussitôt établie dans notre esprit. Nous avons cru distinguer deux « Allemagnes ». L'une démocratique — tournée vers la paix; l'autre nationaliste — révoltée contre elle. Cette distinction a servi, sert encore de thème central à la polémique française. C'est elle qui guide nos jugements sur l'Allemagne.

Classification trop sommaire. « Deux Allemagnes » — c'est trop ou ce n'est pas assez. Trop, si l'on considère l'Allemagne en tant que puissance politique, parce que — telle qu'elle est actuellement dirigée — elle présente beaucoup d'homogénéité; pas assez, si l'on considère les tendances qui divisent le peuple allemand, et qui le divisent au moment où l'Allemagne sort à peine d'une des crises les plus graves de son histoire.

Pour parler du nationalisme allemand, fixer ses traits, déterminer la place qu'il occupe dans la vie intérieure du

Reich, il faudrait parler de l'Allemagne tout entière et tâcher d'y voir clair dans les mouvements psychologiques, sociaux, politiques qui se manifestent outre-Rhin. Mais cette besogne découragerait l'observateur allemand lui-même. Les formules françaises, simplificatrices à l'excès, embrassent mal des phénomènes hérissés d'antinomies. Le nationalisme est-il tout puissant en Allemagne? Immuable? Dressé contre nous? Belliqueux? Qui l'emporte et qui croire? Marx-Stresemann? Tirpitz-Westarp? Mais ces tendances ont-elles des caractères très différents? Qu'est-ce donc qui les distingue, sinon dans leurs apparences, du moins dans leur substance? Questions troublantes, graves, auxquelles il semble que nous ne nous efforcions guère de répondre objectivement.

***

Une partie de l'Allemagne reste attachée au régime déchu et regrette très certainement les anciennes formes de l'Empire. Pour elle, la guerre n'a été perdue que par un « fléchissement » de l' « arrière ». C'est l'esprit « civil » qui a miné, sapé la volonté de vaincre de l'armée. C'est l'esprit « civil » qui a livré l'Allemagne, pieds et poings liés, à ses ennemis; c'est la folie démocratique qui la maintient dans une intolérable servitude. Point de repos pour le Reich tant que ces mortels principes prévaudront. Point de salut tant qu'on ne reviendra pas aux grandes traditions militaires, aux vertus d'airain qui ont forgé la race allemande et l'avaient hissée si haut. Les turpitudes démocratiques, les billevesées wilsoniennes, la Société des Nations et autres inventions du pacifisme ne sont que d'hypocrites artifices qu'entretiennent les ennemis de l'Allemagne pour la tenir en lisière et abuser d'elle. Mais un jour viendra où ces mensonges se dissiperont. La race allemande, l'arme au poing, reprendra alors sa marche en avant. Démocratie, république, Genève, Locarno, autant de poisons. Un seul point d'appui : la force. Un seul viatique : l'esprit militaire. Une seule planche de salut : la monarchie. Telle est l'Allemagne qui n'a rien compris, rien appris, rien admis. On lui donne un qualificatif outre-Rhin. On l'appelle l'Allemagne de « Potsdam ». Car les militaires en demi-solde, les

anciens dignitaires de la cour impériale et des petites cours locales, les hobereaux, les junkers, les politiciens sans responsabilité qui constituent la grande majorité de ce parti d' « intégristes » reçoivent chaleur et vie du petit foyer de « vérité » qui brûle, comme une lampe, devant le tabernacle vide de la monarchie. La sincérité de ces partisans égale leur ignorance et la puérilité de leurs conceptions politiques. La plupart d'entre eux — et c'est là le phénomène qu'il faut noter — plus ou moins ruinés par l'inflation, vivent en marge de la vie publique de l'Allemagne. A tel point qu'ils en ignorent jusqu'aux données les plus élémentaires. Je citerai un exemple typique. Il y a quelque temps, m'entretenant en Allemagne avec l'une des personnalités les plus représentatives de ce milieu, comme je lui disais, parlant de M. Stresemann, la haute situation que cet homme d'État occupait en Europe : « Ce Stresemann — m'interrogea-t-elle avec un air plein de soupçon — pas par trop socialiste, vraiment?... » Tels MM. Jules Simon ou Dufaure devaient-ils apparaître comme des sans-culottes à nos chevau-légers.

Avec cette Allemagne, aucune paix possible, j'entends aucune paix consentie et féconde. C'est l' « épée » et c'est la « poudre sèche »; la diplomatie telle que la concevait Guillaume II et dont l'aboutissement fut de mettre l'Allemagne en guerre contre la Russie du pacifique Nicolas II; contre l'Angleterre libérale; contre la France gorgée de radicalisme socialiste; contre une Belgique neutre; contre une Italie alliée; contre des États-Unis lointains et prudents... Lorsque l'on a battu les records de la maladresse, que l'on a été étrillé et que l'on se montre néanmoins prêt à recommencer, c'est vraiment qu'il s'agit d'un cas incurable. L'Allemagne de « Potsdam » est incurable. Mais c'est une minorité.

***

En opposition il y a l'Allemagne des pacifistes. Pour eux, la paix, c'est l'avènement d'une ère d'idéalisme démocratique, avec toutes ses conséquences européennes; l'émancipation des peuples contre les ambitions des classes dirigeantes; la diplomatie au grand jour; la suppression des frontières; les

États-Unis d'Europe... en un mot qui dit tout : le Règne de la Vertu... Comment s'étonner que ces ardents champions de l'idée pure dénoncent avec véhémence la persistance d'un autre esprit en Allemagne? Ils ont pour évangile les « Droits de l'homme » et rien n'est moins « rousseauiste » que la « Schwerindustrie » ou les bureaux de la Wilhelmstrasse!... La paix dont ils rêvent, Dieu sait, en effet, si l'on est loin, outre-Rhin, de la prendre au sérieux... A côté de ces esprits mystiques — dont l'effort est cependant utile — on trouve des démocrates, des socialistes, qui, certes, désirent la paix, mais en se plaçant sur un plan plus réaliste. Leur volonté pacifique s'intègre dans une vaste conception sociale. Ceux-là même ne cherchent pas, d'ailleurs, en faisant des bonds excessifs, à violer les lois de la nature. Tous ces Allemands, résolument orientés vers le régime démocratique, constituent à l'heure actuelle une masse considérable. Il ne faut pas oublier qu'on compte trois millions de voix socialistes à Berlin. Il ne faut pas oublier que l'association « Bannière d'empire », énergiquement républicaine, groupe plus de trois millions d'adhérents. Mais ce mouvement pacifiste et pacifique, avec ses degrés et ses nuances, entraîne-t-il la majorité du peuple allemand? Certainement pas.

***

Alors, entre cette Allemagne réellement démocratique et l'Allemagne opiniâtrement réactionnaire, une tout autre Allemagne se place : celle qui se compose actuellement, et dont il faudrait parler, si, raccourcissant avec excès la formule, l'on disait : l'Allemagne tout court.

Allemagne de droite? Allemagne de gauche? Allemagne impériale? Allemagne républicaine? Ces étiquettes la saisissent mal et c'est ne pas comprendre ce qui se passe outre-Rhin que de chercher la coïncidence de ces étiquettes et de ces faits. L' « Allemagne nouvelle », personne ne l'a mieux décrite que M. Stresemann lui-même, qui en est l'un des représentants les plus qualifiés. En mars 1925, il écrivait dans *l'Europe nouvelle* :

Deux forces à peu près égales agissent aujourd'hui en Allemagne.

Les puissances socialistes et démocratiques, d'une part, qui selon leur principe défendent et soutiennent la nouvelle Allemagne en désirant gouverner, si possible, seules. D'autre part, en exceptant le racisme extrémiste qui s'est anéanti lui-même, les partis de la bourgeoisie de droite dont la conception se fonde davantage sur le rêve attirant du passé sans qu'en eux le désir précis de ressusciter ce passé soit nécessairement accompagné d'une aversion pour certaines institutions modernes. Ma théorie politique a toujours consisté à prétendre que la solution du plus grave problème qui divise l'Allemagne ne peut se trouver dans le triomphe de l'une ou l'autre tendance. La solution ne peut venir que d'une synthèse de l'ancienne et de la nouvelle Allemagne. Il nous faut trouver les ponts qui peuvent réunir le passé au présent. Ce qui était grand dans le passé, c'était l'idée de l'État en tant que doctrine, la conception du dévouement à l'État; c'était un corps de fonctionnaires loyaux et fidèles, pour lesquels servir l'État était une règle de vie, cette règle qu'un roi de Prusse a jadis formulée en disant : « Je suis le premier serviteur de l'État. » Implanter ce sentiment du devoir moral dans la nouvelle Allemagne est nécessaire à la régénération qu'il nous faut accomplir après la guerre, le bouleversement de l'inflation.

La seconde condition est l'union de la tradition du passé au devoir de soutenir et d'honorer aussi l'idéal du régime d'aujourd'hui. Qu'on nous comprenne à l'étranger, quand nous aimons notre histoire, quand, vaincus dans la guerre, nous sommes fiers des hauts faits qu'a accomplis notre armée, pendant plus de quatre ans d'une lutte héroïque, de même que les autres nations considèrent avec fierté leur propre histoire. Qu'on comprenne que le peuple allemand souffre comme d'une diffamation du fait qu'un tribunal, où l'on est à la fois juge et partie, nous accuse d'avoir déterminé la guerre et nous repousse chaque fois que nous réclamons des juges impartiaux. Qu'on comprenne aussi que cette Allemagne, qui a saigné de mille blessures et qui saigne encore, qui a vu tomber sur le champ de bataille plus de deux millions de ses fils, qui a laissé mendier la meilleure bourgeoisie du pays pour pouvoir tenir pendant la guerre, que cette Allemagne n'a qu'un besoin pour l'avenir : la stabilisation, le repos et le relèvement. En particulier, ce sont là les pensées des industriels et des commerçants allemands qui, sans cette idée, ne pourraient chercher à créer à l'Allemagne une place dans la vie économique du monde... »

Pesons gravement ces termes. Écrits il y a deux ans et demi, ils sont plus vivants que jamais. Impossible de faire tenir en moins de mots une définition plus aiguë de l' « Allemagne ». Ce qu'on peut ajouter aujourd'hui, c'est que cette fusion entre des éléments adverses que M. Stresemann ne faisait que souhaiter en 1925, s'est accomplie, s'accomplit tous les jours à un rythme accéléré. L'élévation à la présidence

du Reich du maréchal von Hindenburg a certainement hâté cette évolution.

***

Monarchiste de tradition — qui ne se rappelle la lettre où Hindenburg demandait aux Alliés de prendre la place de son souverain si l'ex-Kaiser était appelé au banc d'accusation? — mais monarchiste qui resta à sa place de chef, à la tête de ses troupes, alors que le « Seigneur de la Guerre» et son brillant fils fuyaient dans la nuit et que la défaite, la révolution, la panique, la faim, la colère grondaient de toutes parts en Allemagne, le maréchal von Hindenburg, en acceptant les fonctions de Reichspräsident ne chercha pas à y jouer les Monk[1]. Il jura d'être le gardien de la Constitution que l'Allemagne de Weimar s'était donnée et il a tenu son serment. Il n'eut qu'une idée : restaurer la patrie allemande et pour cela favoriser l'union des Allemands. Qu'il ait réussi dans cette tâche, rien ne le prouve plus sûrement que les fêtes données à Berlin pour la célébration de son quatre-vingtième anniversaire. Car cette fête de Hindenburg fut tout autant la fête de la patrie. Un Français qui réside à Berlin, m'écrivit à cette occasion :

« Alors que, lorsque je suis seul, j'évite de manger de la viande, ma cuisinière, qui n'avait reçu, croyez-le bien, aucune instruction pour cela, vient de me servir un perdreau. Il paraît que c'est en l'honneur de Hindenburg! Fidèle servante, ce modèle de dévouement célèbre les héros nationaux comme elle le peut. Soyez sûr cependant, qu'elle n'est ni « militariste » ni « revancharde ». Pas bête du tout, ma cuisinière... très moderne, très débrouillarde (elle fait son marché par téléphone). Mais peu d'opinions politiques, « étant femme »,

1. Hindenburg donne à l'Allemagne un exemple de vie simple et digne, certainement républicaine au sens où Montesquieu entendait cette épithète. Élu sous les auspices du parti nationaliste, il est loin de s'être entouré d'amis du Comte Westarp. Le secrétaire d'État à la présidence du Reich, dont les fonctions sont autrement importantes que celles du secrétaire général de l'Élysée, est demeuré comme au temps d'Ebert un démocrate, M. Meissner, et c'est un haut fonctionnaire, membre du parti socialiste, qui, chaque matin, fournit au président les renseignements nécessaires sur la presse et l'opinion publique. (Extrait d'une lettre du correspondant du *Temps* à Berlin, 1er mars 1928).

dit-elle très justement. Elle n'a voté qu'une seule fois dans sa vie, précisément *contre* Hindenburg. On lui avait dit que « ça pouvait être dangereux ». Aujourd'hui elles estime que ce n'est pas « aussi dangereux que cela paraissait » et elle plume un perdreau, en l'honneur du Président dont elle ne voulait pas... Est-ce là un fait bien significatif de l'évolution des esprits en Allemagne? Disons simplement que, dans l'esprit de cette brave femme, « Hindenburg », il y a deux ans, représentait un parti, et aujourd'hui « Hindenburg » représente « das Vaterland ». Je crois que la plupart des Allemands moyens sont dans son cas. »

***

Ainsi le nom de Hindenburg est comme un point où tous les éléments non extrêmes peuvent se fusionner. Il incarne la grandeur passée de l'empire; ses hauts faits militaires; mais il est aussi le symbole de la constitution nouvelle. La présence du maréchal von Hindenburg à la présidence du Reich a « apprivoisé » les gens de droite à l'idée de République et à l'exercice des institutions démocratiques. Elle a fait que peu à peu une certaine fraction du parti nationaliste lui-même s'est rapprochée du parti du Centre et que la formation du second cabinet Marx en février 1927 a été considérée, en Allemagne, comme une victoire des idées modérées sur les idées intransigeantes. Elle a permis, par exemple, qu'à la session qui s'est terminée en septembre 1926 à Genève, le professeur Hoetsch, membre influent du parti nationaliste et spécialiste connu des questions germano-polonaises, ait figuré dans la délégation officielle du Reich à la Société des Nations — alors qu'il y a un an le parti nationaliste avait refusé d'y envoyer un représentant. Ainsi, des populistes, des centristes, et même certains nationalistes modérés — et plus encore, et surtout, tous ceux, chaque jour plus nombreux, qui faisant « tourner la machine allemande » n'accordent qu'une faible importance aux formes purement politiques, composent le noyau de cette Allemagne nouvelle qui cherche à jeter des ponts entre hier et demain... Pacifique, cette Allemagne-là? Entendons-nous. *Car c'est ici que se crée le grand malentendu.*

Non, cette Allemagne-là, considérée dans son ensemble, n'est pas pacifiste dans le sens idéologique de ce terme. Elle se pose sur un tout autre plan. Un plan logique, et non moral. Réaliste, elle se dit que la politique de l'ancienne Allemagne — fondée sur l'esprit militaire — qui cependant disposait d'un maximum de chances, n'ayant réussi qu'à provoquer le plus grand désastre de l'histoire germanique, c'est donc que cette politique était loin d'être la bonne. Elle se dit que la « guerre » n'est plus un sûr moyen de profit; qu'elle ruine vainqueurs et vaincus; qu'elle ne répond plus aux conditions de la vie moderne; qu'elle est « dépassée »; que l'on peut, que l'on doit défendre les intérêts de son pays autrement que par la seule vertu des armes. Cette disposition d'esprit découle très naturellement du perpétuel instinct d'évolution de l'âme allemande. « Devenons pacifiques », pensent les Allemands. Pour abdiquer? Tout au contraire. Pour devenir plus forts. Car l'avenir est à la paix. Les nations qui resteront hypnotisées par les anciennes habitudes seront vite en retard. Comme la guerre, plus que la guerre, la paix est une science. L'avenir est à celui qui l'apprendra le plus vite et qui l'appliquera sans hésiter. — C'est cette science qui assurera l'épanouissement économique, la vraie domination, celle de la richesse et du bien-être. La leçon vient des États-Unis. Voilà le modèle dont il faut s'inspirer. L'un des observateurs les plus pénétrants de l'Allemagne contemporaine, M. Jacques Caulais, a fort bien marqué, dans une récente étude, parue dans *l'Europe nouvelle*, l'attrait prodigieux qu'exercent les États-Unis sur l'imagination allemande. Ce serait ne rien saisir de l'évolution actuelle de l'esprit germanique que de négliger cet aspect essentiel des problèmes psychologiques et sociologiques allemands. Toutefois cette « découverte de la paix », précisément parce qu'elle est fondée sur le réalisme, ne s'abstrait pas des procédés encore actifs de la politique européenne. Tant qu'il y aura des armées puissantes autour de l'Allemagne et que « l'âge militaire » — comme disait Comte — ne sera pas aboli, l'Allemagne entend conserver, fortifier son appareil guerrier. Mais il ne constituera pour elle, assure-t-elle, qu'une ressource, une précaution, un atout et non une raison en soi. Le prestige de l'Allemagne ne sera plus fondé sur « l'industrie de la guerre » — mais sur « l'indus-

trie de la paix ». Car la paix moderne exige un débordement d'invention et d'activité. « La paix signifie intelligence et volonté, s'écrie Fritz von Unruh dans un appel à la jeunesse. Nous ne t'appelons à aucun pacifisme fatigué... La boussole de notre volonté distingue le but et le sens... C'est un combat qui demande plus de sueur que Dixmude et Langemarck; le combat pour la frappe de vos âmes...[1]. »

***

Le 16 août dernier, le correspondant du *Journal de Genève* à Berlin écrivait, à propos de l'anniversaire de la Constitution de Weimar :

Le Reich vient de célébrer le huitième anniversaire de sa Constitution. Donc, le 11 août, les édifices publics étaient pavoisés aux couleurs de la démocratie. Et dans toutes les écoles, les élèves, dont les vacances avaient pris fin le 8, eurent un nouveau jour de congé. Ils se réunirent seulement le matin dans l' « aula » de chaque école pour entendre l'éloge de la Constitution. La République veille en effet à les élever dans les principes démocratiques et à former en eux les bons citoyens de l'avenir. C'est ce qu'un directeur de lycée a déclaré : « La première condition sur laquelle est basée la vraie République est que chacun sache les qualités requises pour un bon républicain. Si donc vous avez la ferme volonté de travailler assidument, d'être chacun à son poste et de ne regarder ni à droite ni à gauche, mais droit devant vous, alors la vraie République allemande, qui est la réalisation de la liberté et de la justice pour chacun, deviendra le foyer national de tous ses enfants. »

Le même éloge de la Constitution fut prononcé au Reichstag par le député von Kardoff, choisi comme orateur officiel de la fête, à laquelle assistait le Président von Hindenburg. Choix excellent, car il tomba sur une des personnalités les plus intéressantes du Parlement, parmi les Allemands intelligents et sincères qui se sont ralliés à la République. Fils du grand propriétaire foncier qui fut sous l'ancien régime un des piliers du conservatisme intégral, M. von Kardoff siégeait encore à Weimar dans l'Assemblée nationale à la tête du groupe de droite et vota contre la Constitution. Mais dès lors, au lieu de rester fasciné par le passé, il regarda en avant. Et mettant le salut de la patrie au-dessus des intérêts de parti, il se rallia au nouveau régime, en passant par la même évolution que tant d'autres conservateurs de marque, notamment le baron von Richthoffen et le comte Bernstorff. Ce choix était donc représentatif, voulu. « La vie

1. Voir le *Temps* du 7 octobre 1927.

constitutionnelle d'un peuple, a dit, en cette circonstance, M. von Kardoff, ne souffre aucune stagnation. Tout arrêt est un pas en arrière. Aussi la Constitution de Weimar suit-elle le cours de l'évolution historique. »

Voilà la passerelle jetée entre le passé et le présent... Tactique? supercherie? Peut-être pas. Disons plutôt néo-nationalisme ou encore esprit conservateur, dépouillé de toutes tendances réactionnaires et s'opposant même à elles. La République allemande, conservatrice et démocratique, oligarchique et socialisante, devient chaque jour davantage une réalité. Les Allemands se sont rapprochés les uns des autres. Sans doute le cœur des nationalistes allemands reste-t-il monarchiste; mais leur esprit envisage de moins en moins la monarchie comme la seule condition possible du relèvement de l'Allemagne. Ils ont vu que la République s'implantait dans le pays; ils ont compris que des centres considérables — comme Berlin, avec ses millions d'ouvriers — ne toléreraient pas un brusque retour vers les formes passées; ils se sont rendu compte que les dirigeants de la grande industrie s'accommodaient du régime actuel et lui imprimaient une direction; ils ont mesuré l'autorité incontestable que certains hommes d'État du Reich républicain s'étaient acquise en Europe. — Résolus à ne pas émigrer dans l'inactivité, à ne pas perdre contact avec les éléments agissants de la vie publique, ils se sont peu à peu ralliés à la Constitution républicaine, plus résolument même, dans leur for intérieur, que dans leurs déclarations officielles. Car entre l'évolution et le reniement, il y a toute la gamme des transitions.

Comprenons-le. Les classes dirigeantes de l'Allemagne contemporaine se soumettent à l'opération que nos classes dirigeantes n'ont pas voulu subir en France à l'avènement du régime démocratique : elles s'adaptent. Il est vrai qu'aucune comparaison n'est possible entre la Monarchie française qui représentait dix siècles de continuité et, pour ainsi dire, la France elle-même, et le césarisme allemand récent, artificiel et failli.

Ainsi la question du nationalisme allemand se trouve plus complexe, plus « nuancée » que l'on a coutume de

le penser en France. Elle ne se tranche pas d'un seul mot. Car enfin, si le nationalisme allemand se bornait à exercer, outre-Rhin, une action conservatrice dans la pleine acceptation sociale de ce terme; s'il ambitionnait seulement pour l'Allemagne la grande place naturelle à laquelle elle a droit dans le monde, nous n'aurions, cela va de soi, aucune objection à élever. Mais ce que nous ne saurions admettre, c'est que nationalisme et pangermanisme restent confondus; c'est que les nationalistes d'outre-Rhin sublimisent la mission du germanisme; cherchent à lui assurer des droits et des assises matérielles en dehors de ses frontières; exaltent les vertus et les traditions de la race en dirigeant cette exaltation contre autrui. Accusation gratuite? Hélas, non. C'est un fait historique que la nation allemande s'est forgée contre autrui. D'abord contre les duchés. Puis contre l'Autriche. Puis contre la France. Et cela, malgré le constant esprit de conciliation de la France et de l'Angleterre. Qu'on relise la fameuse circulaire du 16 septembre 1866, rédigée, dit-on, par Napoléon III lui-même et qui consacrait en quelque sorte les conquêtes de la Prusse. Le roi Guillaume eût pu la contresigner. Quatre ans plus tard, Bismarck, cependant, coupait les ponts à Ems. Et l'annexion de l'Alsace-Lorraine fermait le cycle. Un tel rapt chargeait pour longtemps la conscience française de méfiance. L'invasion de la Belgique neutre, la ruée allemande « nach Paris » ont prouvé qu'après un demi-siècle ces instincts prussiens restaient fortement enracinés. Guerre défensive, plaident les Allemands. Dès lors, puisqu'il s'agissait seulement de mettre à l'abri l'indépendance et la sécurité de l'empire, pourquoi dénombrait-on joyeusement, à peine les frontières trouées, les riches provinces, les belles colonies dont on se flattait d'enrichir l'empire? Comment un parti groupant des personnalités politiques et économiques de premier plan comme celui qui se fonda en 1917 sous le nom de « Vaterlandspartei » avait-il pu dresser un programme d'annexions qui est un défi à la raison?

Il faut dire que la méfiance française à l'égard des nationalistes allemands se justifie, et par les expériences du passé, et par certaines manifestations du présent. Le langage des Westarp, des Tirpitz nous met mécaniquement au « garde

à vous ». Jamais ces leaders du nationalisme allemand ne sauront le mal qu'ils font à leur patrie en maintenant contre elle, par la violence de leurs propos, des défiances légitimes, rationnelles, nécessaires.

***

Mais à côté de cette Allemagne obstinée avec laquelle aucune chance d'entente réelle n'existe, peut être convient-il d'observer avec moins « d'a-priorisme » rigide, l'Allemagne néo-nationaliste, l'Allemagne *à la fois conservatrice et républicaine.*

Deux problèmes se posent pour les Allemands comme pour nous. L'un et l'autre essentiels et d'apparence contradictoire. De leur solution simultanée dépend la cristallisation de la paix.

On peut formuler ainsi le premier : *Il est nécessaire que le patriotisme allemand se dépouille de tout caractère pangermaniste.* Et voici le second : *Il est indispensable que le patriotisme français et le patriotisme allemand vivent d'accord.*

Qu'on réfléchisse à ces propositions. L'on s'apercevra vite qu'elles ne s'appliquent pas à des principes différents, mais qu'elles posent les deux termes du plus grand problème psychologique et social de notre époque.

Le patriotisme allemand est un fait — un fait hautement honorable — comme l'est de son côté la patriotisme français. Si le patriotisme constitue le premier culte d'une nation, l'on doit admettre la liberté de ce culte pour les autres. Mais de quoi le patriotisme est-il fait? Quelles sont les limites à partir desquelles, forçant ses principes légitimes, il se transforme en une mystique violence, faite d'une exaltation inconsidérée de la race et d'un besoin de domination qui se sert de prétextes démographiques, économiques, ethniques? Ceux qui ont au cœur l'amour de leur patrie et qui, précisément parce qu'ils ont cet amour, entendent la préserver des risques barbares de la guerre, devraient réfléchir à ce problème et tout faire pour qu'il soit, d'un commun accord, résolu. Méfions-nous de l'illogisme qui consiste à laisser distinctes les notions de patriotisme et de bon voisinage franco-allemand. Rien de

plus comique — si le comique trouvait sa place dans une telle tragédie — que d'entendre nationalistes français, nationalistes allemands se jeter à la tête les pires injures et se nourrir de dogmes frénétiquement unilatéraux. Rien de plus surprenant que de voir les uns et les autres traiter de « grands hommes » des voisins qu'ils considéreraient comme des traîtres s'ils étaient leurs compatriotes. Finasseries puériles et malfaisantes. Je ne crois pas au petit jeu qui consiste à dire : « Je préconise ceci pour nous, et cela — qui est le contraire — pour le voisin ». Ou bien je crois qu'à ce jeu, l'on perd toujours. *Il n'y a de politiques fécondes que les politiques loyales; celles qui se fondent sur des principes valables pour les deux parties.* Patriotisme français, patriotisme allemand, sont légitimes. Donc ils doivent vivre d'accord. Tel est le problème à résoudre. Et la solution la plus habile sera la solution la plus simple.

VII

L'ALLEMAGNE ET L'ORDRE EUROPÉEN

Désarmement; associations; nationalistes : nous avons succinctement analysé ces causes sérieuses de la méfiance française. Il nous reste à examiner un dernier sujet de suspicion, le plus grave, sans doute, parce qu'il contient en lui seul tous les autres.

On peut le formuler ainsi :

L'Allemagne n'a signé le Traité de Versailles que contrainte et forcée. C'est un fait. Normal, d'ailleurs. On ne sache pas que les nations vaincues acceptent avec sérénité les conditions qu'on leur impose. Tous les traités — quand ils sanctionnent une défaite — sont des « diktat ». Le traité, ou si l'on veut le « diktat », de Francfort n'a pas été accueilli de gaieté de cœur par les Français. Néanmoins ils l'ont accepté avec toutes ses conséquences. Jamais l'idée ne leur est venue de le considérer comme « inexécutable ». Le 5 novembre 1873, dans le message qu'il adressait à l'Assemblée Nationale, le duc de Broglie disait : « A l'extérieur, la ligne de conduite suivie par le maréchal de Mac-Mahon

depuis son avènement à la présidence de la République est déjà connue et rien n'y sera changé. *Le respect scrupuleux des traités, le désir de vivre en bonne harmonie avec les différentes puissances*, tels en sont les caractères déjà appréciés par les gouvernements. »

Or, beaucoup de Français ont le sentiment — et comment pourrait-il en être autrement en entendant tant de discours, en lisant tant d'articles? — beaucoup de Français ont le sentiment qu'il est telles dispositions du traité, dont l'ordre européen est fonction, qui ne sont pas acceptées par les Allemands, et même par ceux-là qui soutiennent la politique de Locarno. C'est ainsi qu'au cours du débat qui vient de se poursuivre au Reichstag, M. von Rheinbaben, orateur qualifié du parti populiste, a formulé de la façon la plus nette et la plus troublante les principes d'une politique étrangère allemande qui, si elle était pratiquée par le gouvernement du Reich, mettrait la paix en péril et opérerait d'ailleurs, instantanément, la coalition de l'Europe entière contre l'Allemagne. Ces Français craignent, dès lors, qu'un jour ou l'autre, le Reich ne fasse valoir ses revendications. Ils se demandent jusqu'à quel point il ne les fera pas valoir par la force? Car si le désarmement de l'Allemagne reste relatif; si les associations patriotiques restent agissantes; si les nationalistes restent puissants, n'est-ce pas, en fin de compte, pour tenir prêts les moyens, mêmes radicaux, d'assurer la revision du Traité de Versailles? Au surplus, puisque la nation allemande n'a qu'une voix pour solliciter cette revision et que seul le choix des méthodes la divise, ceux-ci préconisant la manière douce, ceux-là la manière forte, ces derniers ne finiront-ils pas par l'emporter? Un conflit armé, éclatant sur tel point ou sur tel autre, n'entraînera-t-il pas, dès lors, une nouvelle mêlée générale?

Ah! — pense le Français moyen — si l'Allemagne acceptait sans réticences, ni verbales, ni mentales, l'ordre créé par les traités; si elle avait le *ferme propos* de mener une vie pacifique; si elle acceptait ses frontières, sans doute respirerait-on d'une tout autre façon en Europe! Mais ce n'est pas le cas. Le Français ne prétend pas que l'Allemagne *veut* la guerre. Mais il prétend que l'Allemagne veut la revision

de certaines stipulations du Traité. Il prétend que les soins apportés à l'organisation perfectionnée de la Reichswehr n'ont pas d'autre motif, le rôle des chefs de l'armée allemande étant de forger, avec les moyens dont ils disposent, un instrument capable de soutenir la politique de revendication du Reich, et, le cas échéant, de l'imposer.

Ainsi la menace allemande continue de peser sur la paix de l'Europe. Et plus les organes de surveillance, plus les mesures de contrôle disparaîtront ou se relâcheront, plus cette menace s'accentuera.

Tel est le raisonnement commun à la quasi unanimité des Français. L'optimiste trouvera des raisons pour en atténuer les perspectives; le pessimiste pour les aggraver. Mais en gros chacun l'adopte. A tort? Je ne le pense pas tout à fait.

Le premier, je suis convaincu que pas un Allemand — fût-il socialiste — ne considère le Traité de Versailles comme intangible et ne renonce à obtenir, sur tel et tel point, des modifications tenues pour « justes ». Ceux-ci comptent sur le temps. Ceux-là sur la force. Et sans doute les plus pacifiques se disent-ils qu'un certain étalage de force n'est pas le plus mauvais soutien d'une politique. En quoi nous ne pourrions, sans mauvaise foi, les contredire.

Qu'il subsiste donc une part d'inconnu en Europe, c'est un fait. Que cet inconnu crée un malaise, c'est une évidence. Que ce malaise soit générateur de conflits, c'est une fatalité. L'effort des réalisateurs de la paix doit tendre, par conséquent, à réduire au minimum possible cet inconnu.

***

Faisons à cet égard, deux observations.

Il convient, d'abord, de ne pas exagérer la part d'inconnu qui subsiste en Europe. Je veux dire que les points restés litigieux entre l'Allemagne et les Alliés, ou, si l'on préfère (car le litige, officiellement, n'existe pas), les points sur lesquels porte la revendication allemande, ne sont pas aussi nombreux que d'aucuns — qui prédisent allégrement les catastrophes —

se plaisent à le répéter. Rien n'est pire que la confusion. Mieux vaut préciser les sujets de discorde que jeter le doute sur l'ensemble du traité. Ce qui ne signifie pas que l'on reconnaît la valabilité de ces instances.

Or, dans les revendications que fait entendre l'Allemagne, il faut distinguer celles qui s'appliquent aux clauses éphémères du traité, de celles qui s'appliquent à ses clauses permanentes. Le premier groupe (Occupation, Sarre, Plan Dawes) met en cause des intérêts considérables; il soulève des problèmes vitaux. Mais tôt ou tard, en 1935, avant ou après, les questions qu'il pose seront réglées. La Rhénanie sera évacuée; les Sarrois se seront prononcés; le plan Dawes aura fait ses preuves, la durée de son exécution sera fixée. Si importantes que soient ces clauses, cette importance a donc quelque chose de relatif, puisque éphémère. Il s'agit d'une liquidation de la guerre, volumineuse mais limitée. Comme toutes les liquidations, elle exigera beaucoup de temps, c'est-à-dire beaucoup de patience.

Il en va tout autrement des revendications dites « permanentes » qui s'appliquent à certaines clauses revêtues d'un caractère définitif et que l'Allemagne — même l'Allemagne de Locarno — n'a pas, dans son for intérieur, acceptées. Ces clauses sont au nombre de trois. Frontières de l'Est (Dantzig-Silésie). Anschluss. Colonies. Nous les examinerons un jour une à une. Car voici la seconde observation :

Les revendications « permanentes » sont graves. Il serait puéril de le nier. Elles soulèvent des problèmes dont on voit mal les solutions possibles. Elles contiennent à coup sûr des ferments de guerre.

Peut-être n'est-ce pas en elles cependant que résident les véritables dangers. J'aperçois moins ces dangers, en effet, dans les revendications d'ordre *matériel* que l'Allemagne peut faire valoir, que dans ses *revendications* d'ordre *moral*.

Il n'est pas absolument déraisonnable d'imaginer qu'un jour viendra, encore éloigné, où se découvriront des formules susceptibles de régler les cas qui nous paraissent les plus épineux aujourd'hui. D'ici là, non sans difficultés, non sans à-coups, nous pourrons néanmoins vivre en paix.

Par contre je ne pense pas que l'on puisse prolonger très longtemps, entre les ex-Alliés et l'Allemagne, des mesures, des méthodes, des pratiques, incitant le Reich à considérer que sa souveraineté est lésée et qu'il reste soumis à la tutelle de l'étranger.

***

Les guerres modernes mettent en cause les nations elles-mêmes; elles les bouleversent et elles les ruinent; elles confèrent aux vainqueurs des droits proportionnels à leurs dommages. Mais par un cruel paradoxe, plus ces vainqueurs s'acquièrent de droits, moins ils peuvent les utiliser. La décevante histoire des réparations tient tout entière dans ces *cinq* lignes.

Les droits que les ex-Alliés se sont créés pour exercer sur la liquidation de la guerre un contrôle précis, ne se justifient pas seulement par la victoire, mais par la justice. Pourra-t-on, néanmoins, des années et des années durant, voire des générations, maintenir sur un grand peuple un tel régime de liquidation? Question devant laquelle se cabrent, et la susceptibilité des Allemands, et la conscience des Français. Car l'Allemagne a trop le sentiment de sa puissance, de sa vitalité, pour accepter que son indépendance soit indéfiniment tenue en lisières. Et la France a trop souffert des dommages inouïs que l'Allemagne lui a causés pour ne pas considérer que la condition préalable de toute entente est le règlement intégral de ce qui est dû.

Plus encore que des divergences portant sur des faits politiques, géographiques, économiques, le point le plus sensible du conflit franco-allemand est bien là.

Mais l'indépendance de l'Allemagne n'est pas atteinte, dira-t-on? Dans une certaine mesure reconnaissons qu'elle l'est. Cette astreinte d'ailleurs n'a rien que de naturel. Un traité a été imposé à l'Allemagne. Ce traité appelle une longue période d'exécution. Il est normal que cette exécution soit garantie. C'est ainsi que le plan Dawes a institué un organisme de contrôle, soigneusement articulé, qui soumet les finances, la vie économique du Reich à la surveillance de M. Parker Gilbert et de ses collaborateurs. Les Allemands — qui doivent

la résurrection de leur monnaie (partant leur résurrection tout court) à la mise en œuvre du plan des experts — auraient mauvaise grâce à se plaindre d'un régime qui a commencé par les sauver. Mais les peuples ont la mémoire courte. Surtout quand ils reviennent à la prospérité. Si nécessaires et opportuns que soient les organismes créés par le plan Dawes, il est sage de ne pas se dissimuler qu'on ne les maintiendra pas *sine die*. M. Parker Gilbert vient d'ailleurs d'exprimer une opinion analogue — en se plaçant, il est vrai, d'un point de vue technique — quand il écrit dans son récent rapport : « Il devient de plus en plus évident que ni le problème des réparations, ni les autres questions qui en dépendent ne recevront de solution définitive tant que l'Allemagne n'aura pas reçu une tâche précise à accomplir sous sa propre responsabilité, sans surveillance étrangère et sans sauvegarde des transferts. » Est-ce à dire que le plan Dawes contrarie un régime de paix normal, et que, de sacrifice en sacrifice, nous soyons exposés à voir s'évanouir un jour — ou se réduire dans des proportions désastreuses — le seul système pratique grâce auquel nous percevons une part des réparations qui nous sont dues? Certainement pas. Mais M. Parker Gilbert pense qu'un jour viendra où le payement des réparations devra *s'intégrer dans le mécanisme normal de la vie allemande* et cesser d'être régi par une procédure d'exception. Si l'Agent général des Payements a obéi à des considérations d'ordre technique en émettant cet avis, des considérations d'ordre psychologique ne le motivent pas moins. Dans dix, quinze ou vingt ans (c'est-à-dire dix-neuf, vingt-quatre, vingt-neuf ans après la guerre), l'Allemagne ne supportera pas sans de profondes résistances le contrôle officieux et les remontrances officielles de censeurs étrangers — fussent-ils américains. — Pourtant, même à ces dates, la dette allemande ne sera pas éteinte. Dilemme dont on aperçoit la gravité et qu'il faut apprécier avec sang-froid. Car les partis nationaux ne manqueraient pas d'exploiter l'amour-propre des Allemands. La manœuvre pour eux serait aisée. Elle ne serait pas la seule dont ils pourraient tirer bénéfice.

La question du désarmement est susceptible, elle aussi,

de créer, un jour ou l'autre, un conflit d'ordre moral plus dangereux peut-être que telle ou telle discussion politique. Matériellement, cette question n'a qu'une importance secondaire. Psychologiquement elle a une importance capitale. A la longue, la nation allemande estimera qu'elle se trouve dans un état d'infériorité et de dépendance insupportables si, officiellement désarmée, les puissances qui l'entourent ne diminuent pas elles-mêmes leurs armements sur terre et sur mer. Lort Robert Cecil, dans sa courageuse campagne, a mille fois raison de dire que le sort de la paix dépend, en grande partie, de la solution de ce problème.

L'examen de ces faits précis — et l'on pourrait en citer d'autres, les uns prédominants, comme l'interdiction pour l'Allemagne de coloniser (alors que le problème démographique la préoccupe et lui apparaît comme le problème majeur des temps modernes); les autres, secondaires, mais qui ne constituent pas moins des blessures d'amour-propre, comme la suppression des consuls allemands dans la plupart des villes, ou la surveillance du transit fluvial — (et nous ne faisons aucune allusion, bien entendu, à la question majeure de l'occupation rhénane) — l'examen de ces faits précis conduit à des observations d'ordre général. *Ils font saisir sous son aspect le plus cru le problème de méfiance qui se pose entre l'Allemagne et nous, ou si l'on veut entre l'Allemagne et l'idée de paix.*

Le fait que l'Allemagne, du point de vue militaire, cherche à tirer le meilleur parti du traité, n'est pas très grave. Car, aucun gouvernement allemand ne pourrait à *l'heure actuelle* préparer la revanche, pour cette raison très simple qu'à *l'heure actuelle* l'Allemagne ne la veut pas. *Ce qui serait très grave, par contre, c'est qu'à la faveur des faits précités, l'Allemagne s'orientât à nouveau vers une politique de puissance, suivant la formule d'avant-guerre. Ce qui serait très grave, c'est qu'elle ne comprît pas la nécessité de s'adapter aux formes politiques, aux réalités nouvelles, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Ce qui serait fatal, c'est qu'elle faussât ainsi l'évolution même de l'Europe.*

Or tout fait qui conduit l'Allemagne à penser que les idées politiques anciennes sont encore celles qui dirigent l'Europe;

tout fait, surtout, qui le lui fait matériellement sentir, peut la pousser dans cette détestable voie.

Voilà l'aspect le plus redoutable du problème de la paix. Problème à deux faces. Car, si ces dangers existent, il est bien évident qu'on ne peut les éliminer. La liquidation indispensable et légitime de la guerre déterminera certains de ces faits pendant longtemps encore. Il est impossible que de notre côté nous renoncions aux dédommagements, aux garanties que nous attendons justement d'une telle liquidation. Il est inévitable que l'opinion allemande proteste, de son côté, contre l'inégalité morale dont elle croit l'Allemagne victime et qu'elle revendique, pour le Reich, le plein exercice de ses droits souverains. Ainsi l'opinion et la politique allemandes ne se conjuguent pas pour orienter, dans un effort commun, les relations internationales vers des formes nouvelles; elles se conjuguent pour faire valoir des revendications. *Par un processus psychologique normal, cette attitude risque de ramener l'Allemagne sur la voie qu'elle suivait jadis* et de réveiller à la fois en elle cette hantise de la persécution et ce besoin d'hégémonie, qui, croyant se justifier l'un par l'autre, l'ont finalement poussée à la guerre. Il ne faut pas se dissimuler, en effet, que les revendications que l'Allemagne fait entendre aujourd'hui appartiennent à la même catégorie, se situent sur le même plan que celles qu'elle faisait valoir en tant que grande puissance soi disant « encerclée. » Le glissement des unes aux autres est insensible. Si l'on pouvait mesurer ces revendications avec un thermomètre où le zéro représenterait l'égalité idéale entre nations, l'on pourrait dire que les revendications allemandes oscillaient avant la guerre au-dessus de zéro et qu'elles oscillent aujourd'hui au-dessous. Mais le thermomètre est le même. *Or tout ce qui maintiendra l'Allemagne dans une situation politique « au-dessous de zéro »* la maintient également *dans la politique du thermomètre; ou, si l'on veut, dans l'ornière des façons de penser et d'agir d'avant-guerre.*

Ce danger — le vrai danger — il faut le considérer bien en face. Il faut l'analyser, sous tous ses aspects, dans toutes ses nuances, si l'on veut bien y parer.

Il semble que la meilleure méthode consiste à amener

l'Allemagne à reconnaître elle-même qu'il y a différence de *nature* et pas *seulement de grandeur* entre ses diverses revendications et qu'elle doit *dissocier celles-ci de celles-là*. Une telle discrimination n'est pas impossible à obtenir. L'Allemagne a l'habitude de penser les faits de la vie internationale du point de vue économique. Elle a conscience des phénomènes d'interdépendance que Lucien Romier a analysés d'une façon si pénétrante dans son dernier ouvrage[1]. Elle peut tirer de l'observation de ces phénomènes des conclusions qui l'amèneront à rénover sa pensée politique.

Même en rénovant cette pensée, l'Allemagne, cependant, ne saurait changer ses profondes manières d'être. Or la *conscience* française et la *conscience* allemande ont sur les problèmes de la vie des conceptions différentes. Et c'est un autre danger — peut-être le plus grand de tous — que de ne pas admettre de part et d'autre la validité de ces différences. Prenons un exemple frappant. La position française, la position allemande vis-à-vis d'un traité. Il est certain que le matérialisme historique et la métaphysique allemande n'accordent pas à un traité cette valeur d'idée-force que notre formation intellectuelle lui reconnaît sans discussion. La signature d'un traité, — et d'un traité de limites, — c'est, pour la France, comme une frontière, comme le « *limes* » de l'imagination et de la volonté de puissance. Force d'immobilisation héritée du droit romain. Instinct statique. Pour l'Allemagne, cette signature est la constatation d'un fait. Par conséquent le point de départ d'un nouveau fait possible. Force de renouvellement héritée des mythes nordiques et aryens. Instinct dynamique. Ici le « devenir », dieu des philosophes. Là, le « devenu », dieu des légistes. Précisément, ce qui pèse sur le rapprochement franco-allemand, c'est que les circonstances dans lesquelles s'est déclanchée la guerre ont atteint directement la conception du droit — du droit attaché « aux choses » — qui est le thème fondamental de l'idéologie sociale française et qu'il est psychologiquement si difficile aux Allemands de comprendre cette réaction, qu'elle leur apparaît faussement comme une feinte.

1. *Qui sera le maître, Europe ou Amérique?* par Lucien Romier (Hachette).

Un traité peut se vider très sensiblement de son contenu. Il garde néanmoins toute sa force aux yeux des Français. Il ne la garde plus, ou il la garde moins, aux yeux des Allemands. Il y a là une sérieuse raison, sinon de méfiance, du moins de préoccupation et de vigilance. Cette situation périlleuse peut se corriger par l'autorité que prendra la Société des Nations. C'est à ce Tribunal supérieur qu'il appartient d'imposer aux grands et aux petits États les notions de « morale politique universelle » qui seront seules capables d'unifier les points de vue — partant les façons d'agir — devant les événements de la vie internationale C'est à Genève que doit se former une *conscience juridique collective.* Les peuples, jusqu'à la guerre de 1914, n'avaient pas le sentiment qu'une sorte de super-juridiction régissait leurs conceptions individuelles de la morale politique. Il n'y avait pas de « droit des droits » en Europe — politiquement s'entend — et c'est peut-être cette confusion qui a permis à l'Allemagne, par exemple, de violer la neutralité belge. Le tribunal de Genève a comblé cette lacune. Il est essentiel de ne jamais permettre qu'une fissure se produise.

***

Ainsi les Français ont raison de croire que l'Allemagne reste rebelle à certaines dispositions du traité; ils n'ont pas tort de se demander jusqu'à quel point les Allemands ne seraient pas tentés, un jour ou l'autre, de faire valoir ces revendications par la force. Mais ce problème n'est pas seulement d'ordre politique; il est encore, il est surtout d'ordre psychologique. Il est chargé d'impondérables.

WLADIMIR D'ORMESSON

LE MUSÉE GUIMET

— 1882-1928 —

Le 14 mars a été inauguré par M. Herriot, accompagné de MM. Paul Léon et Henri Verne, la nouvelle galerie indo-khmère du Musée Guimet. Cette cérémonie, pour tous ceux qui s'intéressent à l'accroissement de nos collections et à leur regroupement méthodique, aura vraiment marqué une date. Voici plusieurs années que la Direction du Musée s'était imposé un programme général de transformations. Avec l'ouverture de la nouvelle salle la première partie de ce plan achève de se réaliser.

Lorsque M. Émile Guimet, voici près de cinquante ans, fonda à Lyon d'abord, à Paris ensuite, un musée orientaliste, tout était à créer. L'intérêt que nos musées portaient à l'orientalisme se trouvait absorbé tout entier par les civilisations du Nil et de l'Asie antérieure, attitude légitimée d'ailleurs par les récentes conquêtes de l'égyptologie et de l'assyriologie. La génération des Goncourt, il est vrai, venait de découvrir aussi les arts de l'Extrême-Orient. Mais serait-ce sous-estimer l'œuvre de nos devanciers que de constater les limites de leur horizon? L'Extrême-Asie pour eux — pouvait-il en être autrement à cette époque? — leur était apparue sous les espèces d'un XVIIIe siècle assez mièvre : l'éventail et le paravent cachaient encore aux regards les puissantes créations du moyen âge oriental.

Ce fut le mérite de M. Guimet d'échapper à cette ambiance. Par une intuition à laquelle il convient de rendre hommage,

il élargit tout de suite les données du problème. L'art de l'Extrême-Orient, que la plupart ne connaissaient que par le bibelot, il l'aborda par l'histoire des religions. Aussi bien était-ce commencer par la base, car, qu'il s'agisse de l'Inde, de la Chine ou du Japon, l'œuvre d'art ne nous livre le secret de sa forme et la pleine jouissance de sa beauté que grâce à la connaissance préalable des mythes et des symboles. L'histoire des religions reste, dans ces domaines, la préface nécessaire de l'archéologie.

Mais si la méthode adoptée par M. Guimet s'affirmait comme la seule légitime, elle impliquait un sévère labeur. Fonder en histoire des religions l'étude des arts d'Extrême-Orient, c'était s'astreindre tout d'abord à une vaste enquête sur les textes écrits comme sur les documents iconographiques, se borner durant des années à cette tenace et austère préparation avant de pouvoir, des éléments ainsi amassés, dégager un jour les grandes lignes de l'évolution archéologique et, plus tard, la pleine intelligence de l'esthétique elle-même.

La fondation de M. Guimet se présenta donc, dès le début, comme autre chose qu'un musée ordinaire. Dans la pensée de son créateur, ce devait être une sorte d'institut ou de laboratoire de recherches orientalistes, — les collections servant avant tout ici à illustrer l'enseignement des spécialistes. Une bibliothèque fut constituée, qui réunit à l'heure actuelle 35 000 volumes et qui, grâce à des subventions comme celle du Gouvernement général de l'Indochine, de madame la baronne La Caze, de mesdames James Hyde et Seux, de MM. David Weill et R. Pfister, continue encore aujourd'hui, malgré les difficultés de l'après-guerre, à se tenir au courant des principales publications françaises et étrangères. Tout un cycle de conférences fut organisé avec le concours des représentants les plus qualifiés des diverses disciplines. Égyptologues comme M. Moret, assyriologues comme MM. Dussaud et Delaporte, maîtres de l'archéologie classique comme MM. Cagnat, Salomon Reinach, Toutain, Cumont et Alphandéry, sanscritistes comme Victor Henry, MM. Sylvain Lévi et A. Foucher, sinologues comme Chavannes, MM. Pelliot, Henri Maspero et Granet, japoni-

sants comme Claude Maitre et S. Élisséèv, tibétisants comme MM. Bacot et Hackin, historiens de l'art comme Raphaël Pétrucci et V. Goloubew, tous devaient, au cours des années qui ont suivi, apporter leur collaboration. Jusqu'à la période difficile de l'après-guerre, les conférences étaient ensuite publiées dans la « bibliothèque de vulgarisation » du Musée.

Car le Musée, avant même son transfert de Lyon à Paris en 1882, avait entrepris une double série de publications scientifiques : *les Annales* et la *Revue de l'Histoire des Religions*. La *Revue*, comme son nom l'indique, embrassait l'ensemble du fait religieux, sans distinction de pays ou de races. On ne relit pas sans émotion aujourd'hui le sommaire des premiers numéros avec tant de noms déjà entrés dans l'histoire : Victor Duruy, Lenormant, Gaston Maspero, Barth, Fustel de Coulanges. Sous la direction actuelle de MM. René Dussaud et P. Alphandéry, la *Revue* vient d'atteindre son quatre-vingt-quinzième tome et tous les travailleurs savent ce qu'ils doivent à ses articles de fond comme à ses comptes rendus critiques.

Les *Annales du Musée Guimet* parurent d'abord sur trois séries. Toutes trois comportèrent des volumes de mélanges (notamment, dans la bibliothèque in-18, la publication des conférences données au Musée), et des monographies. Parmi ces dernières on fit la part aussi large que possible à l'édition des textes religieux, la collection, dans la pensée de M. Guimet, devant présenter l'équivalent français des *Sacred books of the East* de Max Muller. Le type de ces travaux est fourni par la traduction du *Lalita vistara* de Foucaux, par les *Lois de Manou* de Strehly et par l'*Avesta* de Darmesteter. En même temps que ces textes paraissaient des études fondamentales dues aux plus éminents spécialistes. Citons seulement pour l'égyptologie la thèse de M. Moret, depuis Conservateur du Musée, sur *le caractère religieux de la royauté pharaonique*, pour l'indianisme le *Rig veda* de Paul Regnaud, l'*Histoire du Bouddhisme* de Kern, *le Népal* de Sylvain Lévi, l'*Histoire des Idées Théosophiques* d'Oltramare, les études jaïna de Guérinot, la *Légende d'Açoka* de Przyluski, la *Théorie de la Connaissance chez les Bouddhistes* de Stcherbatsky, et cette belle étude de M. Senart sur *les Castes dans l'Inde*, si bien

confirmée par le temps que nous eûmes la joie de la voir rééditer, aussi actuelle qu'au premier jour, quelques mois avant la mort du maître. Dans le domaine de la sinologie, nommons seulement le *T'ai-chan* de Chavannes, dans celui des études japonaises, les conférences de M. Anesaki sur l'histoire religieuse de son pays, et, pour ce qui est de l'Indochine, la récente thèse de M. Philippe Stern, conservateur du Musée indochinois du Trocadéro, sur *le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'art khmèr*. Enfin, dans ces dernières années, les publications du Musée se sont complétées par ses *Bulletins Archéologiques* (sur les missions Chavannes, Pelliot et Bacot), par le *Guide des Collections bouddhiques* de M. Hackin, et aussi par une « bibliothèque d'art » qu'a inaugurée le monumental ouvrage de M. Sirén sur la sculpture chinoise.

***

Comme on le voit, la majeure partie de ces publications est consacrée à l'Inde ou à ses dépendances, et à l'Extrême-Orient. De fait, si le programme élaboré par M. Guimet n'embrassait, en principe, rien de moins que l'ensemble de l'histoire des religions, il avait bien fallu, dans les applications archéologiques, se limiter. Cette limitation nécessaire ou, si l'on veut, cette classification dans l'ordre de maturité scientifique des divers problèmes, M. Guimet en avait lui-même discerné la nécessité lorsqu'il avait commencé son apostolat par une mission en Extrême-Orient, plus précisément par une enquête au Japon sur l'histoire du bouddhisme.

Toutefois, dès cette époque aussi, il fut entendu qu'en tout état de cause une large place resterait ménagée dans les collections, les conférences et les publications du Musée à l'Égypte pharaonique, lagide et chrétienne. La présence à la tête de la maison d'un maître tel que M. Alexandre Moret, conservateur de 1913 à 1923, constituait la meilleure des garanties à cet égard. La céramique protodynastique et les beaux sarcophages de la salle égyptienne, ainsi que l'aménagement des momies et des tissus d'Antinoë, attestent que cette influence ne s'est pas exercée en vain. Elle continue à se faire heureusement sentir aujourd'hui encore, puisque le

savant égyptologue, bien que nommé en 1923 professeur au Collège de France, veille toujours, comme directeur honoraire, sur les destinées du musée. Et l'égyptologie est si peu oubliée dans la maison que, grâce aux efforts d'un spécialiste de l'art copte, M. R. Pfister, les collections d'Antinoë sont en train de revivre d'une vie nouvelle.

Pour tout le reste, les efforts du Musée presque aussitôt après sa fondation s'orientèrent de plus en plus vers les religions et les arts religieux de l'Inde et de l'Extrême-Asie. Cette orientation, désirée par M. Guimet, allait s'affirmer plus nettement du jour de l'entrée de M. Hackin dans la maison. Sanscritiste et tibétisant émérite, élève, dans ces disciplines, de MM. Sylvain Lévi et A. Foucher, M. J. Hackin joignait à la connaissance des langues orientales et au sûr maniement des méthodes actuelles de l'histoire des religions, la familiarité de l'iconographie indienne et chinoise. Ses publications sur la peinture chinoise, sur l'iconographie tibétaine, sur les textes tibétains de la mission Pelliot, sur les collections bouddhiques du Musée Guimet l'avaient désigné pour le poste de conservateur, lorsque, passant à l'archéologie militante, il inaugura en 1924-1925 ses nouvelles fonctions par une mission scientifique en Afghanistan, aux côtés de M. Foucher. Mission particulièrement difficile, qui exigea de rares qualités d'endurance morale et sportive, car elle coïncida avec une révolte de tribus et fut poussée jusqu'aux terres malsaines de l'Oxus. Le délégué de la Commission d'Afghanistan put ainsi, — tâche pénible, mais nécessaire, — dissiper le « mirage bactrien », et reporter sur les régions de l'ancien Kâpiça, « sur l'Afghanistan utile », un effort qui fut récompensé par le succès, comme l'attestent les belles trouvailles rapportées au Musée Guimet ou restées, en plus grand nombre, au Musée de Kâbul. Par cet ensemble de travaux, M. Hackin se trouvait particulièrement qualifié pour faire du Musée Guimet, selon le vœu du fondateur lui-même, *un institut d'archéologie bouddhique* autour duquel s'ordonneraient les autres disciplines.

***

Si, en effet, l'Extrême-Asie et l'Inde, malgré la diversité des races, des langues et des cultures, forment « un faisceau de civilisations », c'est qu'entre leurs différentes parties il existe ou a existé un lien solide : le bouddhisme. Le bouddhisme, pour l'historien, est le trait d'union entre l'Inde et l'Inde Extérieure : Java, Cambodge et Champa; entre l'Inde et le Tibet ou l'Asie Centrale; entre ces trois dernières contrées d'une part, la Chine et le Japon d'autre part. Et quelles merveilleuses rencontres! Avec le bouddhisme, c'est une de nos langues indo-européennes, le sanscrit, qui sera adoptée comme langue sacrée, — latin d'un autre christianisme, — dans les couvents de l'Asie Centrale, de la Chine, du Japon et du Tibet, à Koutcha, à Si-ngan, à Nara, à Lha-sa. Grâce au bouddhisme on verra, hôte inattendu, pénétrer de l'Indus au Gobi, puis dans la Chine du ve siècle et finalement jusqu'au Japon, l'hellénisme. L'art gréco-bouddhique du Gandhâra, étudié sur place, au Penjâb, puis en Afghanistan, par monsieur et madame André Godard, MM. Hackin et Bartoux, M. Pelliot l'a retrouvé dans les stucs de Toumchouq, en Kachgarie, et Chavannes jusque sur les autels chinois de Yun-kang. Le mot décisif sur « l'origine grecque de l'image du Bouddha » sera d'ailleurs prononcé par M. Foucher dès 1912, précisément dans une conférence donnée au Musée Guimet.

Mais le bouddhisme apportait bien autre chose encore. Ce n'était pas seulement l'art hellénistique que ce grand véhicule de civilisation convoyait avec lui vers les oasis, alors indo-européennes, du Gobi et vers les avant-postes chinois du Kan-sou; c'était aussi un peu de l'art iranien. Sir Aurel Stein et M. von Le Coq devaient rapporter du Khotan ou de Koutcha à Londres ou à Berlin, le premier d'extraordinaires « bodhisattvas sassanides », c'est-à-dire des divinités bouddhiques de type et de costume purement perses, le second de curieux chevaliers persans, sortes de « Saint-Georges d'Asie Centrale » ou de précurseurs inconnus des héros du *Shâh-nâmé*. De même, au terme de sa triomphale exploration scientifique à travers le Gobi, M. Pelliot

allait trouver à Touen-houang, sur une série de peintures miraculeusement conservées depuis le xe, et parfois depuis le viiie siècle, des éléments nettement iraniens voisinant avec des copies indiennes ou des œuvres chinoises.

Cependant, ne l'oublions pas, l'apport artistique du bouddhisme indien dans le monde, c'était avant tout l'art indien, — j'entends par là l'art de l'« Inde indienne », l'imitation hellénistique une fois éliminée, ou, comme on a coutume de l'appeler, *l'art gupta*. Mieux encore : ce n'est pas seulement d'un art particulier qu'il faut parler ici, c'est d'une esthétique originale ayant son idéal, son classicisme, son canon qui ne doivent rien au canon, au classicisme, à l'idéal grecs, et qui les égalent cependant. Cette esthétique paraît déjà constituée dans les premières sculptures indiennes parvenues jusqu'à nous, avec les écoles « maurya » des trois premiers siècles avant notre ère. L'art de Sânchi, au ier siècle avant J.-C., tel qu'on pouvait naguère encore se le représenter par le moulage de portique exposé dans la cour du Musée Guimet, est un art qui n'a connu les influences iranienne et peut-être grecque que pour s'en affranchir ou les assimiler. Et cette esthétique indienne, aussi originale, aussi parfaite en soi que l'esthétique grecque ou que l'esthétique chinoise, ira ensuite se développant, s'élevant d'école en école, depuis le délicieux paganisme bouddhique de Sânchî et d'Amarâvatî jusqu'au naturalisme mystique des fresques d'Ajantâ, jusqu'au panthéisme puissant et grandiose des sculptures çivaïtes des viiie-xve siècles.

Or cet art national indien, les récentes explorations archéologiques l'ont retrouvé à travers l'Asie Orientale tout entière. Il persiste, sous une progressive sinisation, dans plusieurs des peintures bouddhiques chinoises rapportées de Touen-houang, sur la frontière sino-turkestane, par M. Pelliot. Il transparaît encore, à côté des influences gandhâriennes, sur la sculpture sino-bouddhique des dynasties Wei et T'ang, étudiée par les missions Chavannes, Ségalen, Lartigue et Sirén. Mais c'est surtout dans l'« Inde Extérieure », en Insulinde et en Indochine, qu'il a inspiré les ateliers locaux. Les merveilleux reliefs de Bôrôbudur, à Java, peuvent être considérés comme les plus parfaites réalisations de cet idéal

indien-gupta. Enfin, dans notre Cambodge, le premier art préangkoréen dérive directement de lui. A Angkor même, si nous sommes en présence d'un art plus profondément individualisé, ce ne sera nullement dénier l'originalité des vieux maîtres khmèrs que de constater les origines indianisantes de leur inspiration.

On voit le rayonnement de l'art bouddhique. On voit aussi la multiplicité des influences, des écoles, des tempéraments ethniques qui ont concouru à son développement. A se spécialiser de plus en plus dans l'étude de cet art, le Musée Guimet trouvait tout avantage : comme source d'inspiration, une littérature immense, tant dans le domaine de l'indianisme que dans celui de la sinologie, riche de pensée philosophique, objet d'une science aux méthodes déjà éprouvées; comme pièces d'étude iconographique, une floraison de chefs-d'œuvre, telle que la Grèce seule en connut de semblable.

***

Au reste les circonstances mêmes imposaient cette orientation. Car la fondation du Musée Guimet arrivait à son heure. Tandis qu'il s'organisait définitivement, une série de missions scientifiques françaises partaient pour l'Asie Centrale ou l'Extrême-Orient et en revenaient chargées d'un butin qui décuplait, et au delà, nos richesses archéologiques. Les missions Chavannes, Segalen et Lartigue en Chine, Pelliot et Grenard au Turkestan, Bacot et Bonin au Tibet, Sylvain Lévi, Foucher, Goloubew et Jouveau-Dubreuil dans l'Inde, Foucher, Godard et Hackin en Afghanistan, les dons de M. Aymonier et du commandant Delaporte, ainsi que les travaux de notre École Française d'Extrême-Orient pour l'Indochine, allaient nous valoir des trésors. Par une sorte d'harmonie préétablie, le Musée Guimet se trouvait à point pour les recevoir. Sous la direction de MM. Moret, Hackin, Claude Maitre et Philippe Stern, un programme méthodique fut établi pour donner aux collections ainsi acquises la meilleure présentation. Ici encore œuvre de longue haleine, les séries ne pouvant être définitivement groupées qu'une fois complètes et des emplacements d'attente restant jusque-là inévitables. Disons tout

de suite qu'en principe, à certaines dérogations près, le rez-de-chaussée fut réservé aux arts de l'Inde Extérieure, tandis que le premier étage était destiné à l'Asie Centrale, du Gandhâra à Touen-houang, et à l'archéologie chinoise qui lui fait suite.

Ce programme fut adopté dans ses grandes lignes et contrôlé dans ses applications successives par le « Comité-Conseil du Musée ». Il s'agissait là d'un organisme nouveau qui fut créé par arrêté du 22 novembre 1919, après la mort de M. Émile Guimet et sur la demande de M. Jean Guimet. Après la disparition prématurée de ce dernier, le Comité devait être présidé, durant huit trop courtes années, avec l'autorité que l'on sait, par M. Senart (1920-1928). La constitution de cette assemblée, où les maîtres de l'Orientalisme étaient représentés par MM. Senart, Bacot, Bonin, Dussaud, Finot, Foucher, Goloubew, Sylvain Lévi, Claude Maître, Pelliot et Vissière, complétait l'armature scientifique du Musée et garantissait la qualité de ses méthodes.

A cette époque, les séries purement documentaires, et à ce titre parfois assez modernes, d'histoire des religions pouvaient être considérées comme achevées. Les anciennes galeries renfermaient sur le panthéon brahmanique, les cultes chinois et les sectes japonaises, — pour ne citer que ces exemples, — un nombre de pièces suffisant pour les nécessités d'enseignement et de vulgarisation d'abord envisagées. Avec les progrès de l'archéologie, il devenait désormais possible de sélectionner, de ne retenir pour illustrer l'histoire des religions que des pièces d'une valeur archéologique et artistique qualifiée. Ce fut le principe qui présida aux nouvelles acquisitions.

***

Parmi les séries archéologiques qui entrèrent au Musée Guimet, il faut d'abord mentionner les collections Pelliot et Bacot (1913-1921), les premières pièces gréco-bouddhiques (1922), suivies par le butin de la Mission d'Afghanistan (1925), et les reproductions de sculptures chinoises des missions Chavannes, Segalen, Lartigue et Sirén (1921-1925).

Si nous voulons suivre l'ordre logique, ce sera par les

antiquités gréco-bouddhiques qu'il faudra commencer. Nous avons évoqué plus haut l'importance iconographique de l'art du Gandhâra. D'après M. Foucher, l'apparition, la floraison et la décadence de cette « Indo-Grèce » se situent, non, comme on aurait pu le croire, sous les rois grecs, successeurs d'Alexandre dans l'Est-Iranien, mais, entre le Ier et le IVe siècles de notre ère, sous des princes barbares, les rois indo-scythes, à la fois destructeurs et continuateurs des dynasties helléniques en ces régions. Il était indispensable que, dans la maison qui avait si souvent retenti des enseignements de M. Foucher, l'art gréco-bouddhique se vît représenté. Il commença à l'être, lorsqu'en 1922 eut été acquise une importante collection de reliefs en schiste bleu du Gandhâra, figurant, dans la pure tradition de l'École, les diverses scènes de la vie du Bouddha, depuis la Naissance, le Sommeil des Femmes et le Grand Départ jusqu'au Partage des Reliques. De la même école, mais d'une valeur artistique plus remarquable, sont cinq autres statues ou bas-reliefs gréco-bouddhiques offerts en 1927 par M. Georges Clemenceau : dans ce nouveau lot, une tête aux cheveux ondés à la grecque nous semble notamment très proche du « premier bouddha », Apollon transmué en sage indien, dont nous parlait naguère M. Foucher. De telles pièces, en effet, ne sont pas éloignées du premier siècle de notre ère, de la belle époque romano-alexandrine. Au contraire, le magnifique « Bouddha au Grand Miracle », découvert par M. Hackin à Pâtâvâ (Afghanistan) en 1925 et rapporté par lui au Musée Guimet, s'apparente, par le tassement des formes, à l'art romain des IIIe et IVe siècles; tant il est vrai que l'art gréco-bouddhique, école provinciale de l'art gréco-romain, a suivi l'évolution générale de cet art depuis l'époque julio-claudienne jusqu'à la Tétrarchie. Autre caractéristique du bouddha de Pâtâvâ : la manière dont le drapé hellénique, dans ce relief, se stylise et adhère au corps pour laisser transparaître les formes; on saisit là l'élimination discrète du canon hellénistique devant une irrésistible « reprise indienne » qui nous conduira du drapé gandhârien au nu « gupta ». — Une seconde trouvaille faite par M. Hackin au cours de sa mission d'Afghanistan, mais provisoirement restée au Musée de Kâbul, n'est pas moins

suggestive. C'est celle d'un relief représentant le bodhisattva Maitreya avec des donateurs barbares vêtus des amples tuniques, des larges pantalons et des lourdes bottes auxquels les vases gréco-scythiques de la Russie méridionale nous avaient habitués. Nous avons là, comme sur le célèbre « reliquaire de Peshawer », le portrait de ces Indo-Scythes, compagnons du « Clovis indien » Kanishka, qui ont, aux premiers siècles de notre ère, exercé une si grande influence sur la diffusion du Bouddhisme en Asie Centrale.

Mais l'art du Gandhâra s'est survécu dans les figurines de stuc fabriquées en série, à l'aide de moules, et dont Sir John Marshall, directeur de l'Archaeological Survey of India, a retrouvé de nombreux spécimens à Taxila, dans le Penjâb, jusqu'au ve siècle de notre ère. Ces mêmes stucs, monsieur et madame André Godard, au cours de leur fructueuse mission, en ont découvert d'autres séries dans la région de Hadda-Jelâlabâd, au Kâbul. Elles ornent aujourd'hui, à côté des pièces déjà décrites, les vitrines de la « Salle d'Afghanistan » de notre musée. Bouddhas ou bodhisattvas aux impeccables draperies, têtes de barbares qui évoquent celles de l'école de Pergame, nous voyons se perpétuer là, malgré l'éloignement progressif dans l'espace et dans le temps, les modèles inchangés des ateliers d'Asie-Mineure.

La même salle d'Afghanistan, telle qu'elle a été organisée par M. Philippe Stern, avec le concours de monsieur et de madame André Godard, nous réserve une rencontre plus inattendue : à côté du gréco-bouddhique, voici du *sassano-bouddhique*, car il faut bien appeler de ce nom les dernières des fresques de Bâmiyân, reproduites — grâce à quel prodige d'énergie! — par madame Godard. Les premières de ces fresques peuvent dater du IIIe siècle et présentent en effet un caractère gréco-bouddhique assez net, encore que manifestant une sérieuse « reprise indienne ». Mais les dernières doivent dater du ve siècle, peut-être même du début du VIe, époque où les rois de Perse de la dynastie sassanide disputaient la Bactriane aux Huns qu'ils devaient finalement éliminer vers 560. Or la Bactriane, depuis des siècles, professait le Bouddhisme. Bouddhiste elle resta en redevenant perse, et, comme, d'autre part, les pistes de caravanes entre la Chine et l'Inde passaient

forcément par son territoire, comme la plupart des pèlerins chinois qui se rendaient dans la terre sainte du Gange, et des missionnaires indiens qui allaient évangéliser la Chine faisaient halte dans les cités de Bactres et de Bâmiyân, il ne faut pas nous étonner de rencontrer à Bâmiyân le plus extraordinaire mélange d'influences. Nous voyons, en effet, voisiner, sur les fresques reproduites par le pinceau fidèle de madame Godard, des types indiens, tant de l'Inde proprement « indienne » d'Ajantâ que de l'Inde hellénisée du nord-ouest, — des détails romano-byzantins, comme une manière de Pallas sur un quadrige ou un nu rappelant Pompéi, — des figures sassanides évoquant directement un Sapor ou un Khosroès, — des personnages central-asiatiques enfin, pareils aux curieux chevaliers de Qizil, dans le Gobi, retrouvés par von Le Coq. Qui douterait de cette multiplicité d'influences n'a qu'à se reporter au beau volume tout dernièrement publié par monsieur et madame Godard et M. Hackin sur les résultats de leur mission d'Afghanistan[1]. Mais il y a plus : la technique picturale des bouddhistes indiens devait se mettre au service de la monarchie perse elle-même, comme l'attestent les fresques de Dukhtar-i Noshirwân, en Afghanistan, repérées et étudiées par M. Hackin. C'est là le premier exemple certain de cette *peinture sassanide* jusqu'ici si énigmatique car on en retrouvait partout la trace en Asie Centrale sans pouvoir la saisir dans l'Iran lui-même. Le jour où les rapprochements nécessaires auront été opérés entre ces peintures indo-sassanides d'Afghanistan, les reliefs proprement sassanides du Taq-i Bostân et le gréco-sassanide attardé que constituent les fresques abbâssides de Sâmarrâ, le vieil Iran sera bien près de nous livrer le secret de son art. Et qui sait si alors, pour l'art animalier notamment, ne pourra pas s'établir d'Ajantâ au Taq-i Bostân une continuité de style qui permettra peut-être de nouvelles synthèses archéologiques?

Les reproductions de Bâmiyân, qui éclairent la salle d'Afghanistan du Musée, constituent en tout cas la meilleure introduction à l'étude des arts de l'Asie Centrale. L'Asie

1. A. et Y. Godard et J. Hackin, *Les Antiquités bouddhiques de Bâmiyân*, Paris 1928, éditions Van Oest.

Centrale, on l'a vu, est magnifiquement représentée au Musée par la salle Pelliot. A la suite de sa mission au Turkestan Chinois (1906-1908), M. Pelliot avait, en plus des précieux manuscrits rapportés par lui à la Bibliothèque Nationale, donné à l'État et déposé au Louvre une collection de stucs provenant de la région de Toumchouq ou de Koutcha, et de peintures ou de statues provenant de Touen-houang. Grâce à l'obligeance de M. G. Migeon, une partie de cette collection fut transférée au Musée Guimet. La salle destinée à recevoir ces pièces fait suite, à travers la salle Bacot, à la salle d'Afghanistan. Qu'au sortir de cette dernière salle, où on aura admiré les « figurines » de Hadda de la Mission Godard, on pénètre dans la salle Pelliot et qu'on s'y arrête devant la vitrine des figurines de Toumchouq : mêmes types, même technique, parfois mêmes pièces. Aucune comparaison ne saurait être plus éloquente. De même qu'il suffit de parcourir la galerie des terres cuites grecques ou celle des vases grecs au Musée du Louvre pour se convaincre de l'unité de l'hellénisme méditerranéen, il n'est que de comparer les vitrines de Hadda et de Toumchouq pour s'assurer de l'immense diffusion de l'art gréco-bouddhique sur les divers rivages de cette Méditerranée de sable qu'est le Gobi. Ce n'est pas sans surprise d'ailleurs que l'on découvre parmi les figurines de Toumchouq telle tête d' « étranger » dont la finesse souriante évoque à nos yeux un Athénien du Céramique, ou encore cette charmante tête féminine, aux traces de polychromie, qui pourrait venir de Tanagra. Or ces œuvres, ici, datent du VIe siècle de notre ère, époque où l'art grec, à Byzance, n'était plus qu'un souvenir. Son éclat attardé et posthume se faisait cependant toujours sentir en Kachgarie. Ainsi la lumière d'une étoile morte depuis des siècles continue encore à nous parvenir à travers l'espace et le temps.

Plus instructives encore sont les peintures votives rapportées de Touen-houang par M. Pelliot et exposées dans la même salle. Œuvres vénérables s'il en fut, conservées depuis les VIIIe-Xe siècles, quelques-unes dans toute leur fraîcheur. A cette époque décisive dans l'histoire de la pensée et de la culture chinoises, dans ce poste avancé de Touen-houang par où passaient toutes les caravanes venues de l'Inde ou de

l'Iran, nous saisissons sur le vif la manière dont la Chine des T'ang a reçu, interprété, adapté les influences étrangères. A côté d'un bodhisattva au torse nu, aux transparentes écharpes indiennes, en voici un autre déjà sinisé de type et de costume. L'intérêt esthétique de ces bannières n'est souvent pas moindre. Quelle débauche d'imagination dans la représentation de « l'Assaut de Mâra » (le Satan bouddhique tentant le Bouddha), avec son armée de démons multicolores, sa fantaisie digne de nos enfers médiévaux, son enluminure d'un préraphaëlisme naïf! Quelle majesté, d'autre part, dans ces grands paradis mahâyânistes où, parmi la vibration des ors passés, des bleus assourdis et des rouges de flamme, au milieu d'un peuple de génies et de saints, le bodhisattva étend sur nous son geste de miséricorde comme il l'étendait sur les orants de l'An Mille! Et l'on se prend à évoquer devant ces œuvres les récits des pèlerins chinois du haut Moyen Age, les pages où le célèbre voyageur Hiuan-tsang nous décrit les processions organisées pour son retour, avec leurs icônes et leur déploiement de bannières. De quelle clarté s'illumine aujourd'hui le vieux texte depuis que ces bannières raniment sur nos murs le flamboiement de leur imagerie, tandis que, dans les salles voisines, les pièces gréco-bouddhiques ou indo-gupta nous font comprendre l'émerveillement du pieux pèlerin devant la statuaire du Penjab et du Bengale. — Ne l'oublions pas d'ailleurs : alors que presque tous les autres rouleaux réputés T'ang peuvent être plus ou moins suspectés, nous avons ici enfin, pour la première fois, comme dans les œuvres analogues de Berlin et du British Museum, de la peinture datée, irréfutablement authentique.

De même quels plus puissants spécimens de la sculpture T'ang que les statues de Lokapâlas en bois peint rapportées de Touen-houang par M. Pelliot? Que l'on ne s'y trompe point en effet : ces statues pieuses constituent, comme les statues japonaises de Shi-tennôs de l'époque Heian, le plus bel exemple d'art laïque. Dans leur formidable armure, avec la menace presque caricaturale de leur brutal visage, ces deux gardiens de temples dressent devant nous l'évocation vivante de l'épopée chinoise en Asie. Rien de plus instructif à cet égard que de les rapprocher d'une figurine funéraire,

représentant sans doute quelque mercenaire tartare au service des T'ang, — un véritable ethnique, — libéralement cédée au Musée en 1928 par M. Charles Vignier.

Un dernier mot avant de clore cette rapide revue de nos collections du Gandhâra et de l'Asie Centrale : maintenant que le Musée Guimet a trouvé sa place dans le groupement des Musées Nationaux, serait-il indiscret de formuler le vœu que la donation Pelliot et la donation Foucher, encore aujourd'hui dispersées l'une et l'autre entre le Musée Guimet et le Louvre, fussent enfin regroupées, pour la plus grande commodité du public et des travailleurs?

A peu près en même temps que la salle Pelliot, le Musée Guimet s'enrichit d'une salle Chavannes, consacrée aux missions archéologiques du regretté maître et de ses élèves dans la Chine septentrionale ou occidentale. Disons-le tout de suite : une telle salle ne pouvait guère contenir de pièces archéologiques originales. Les reliefs funéraires Han du Chan-tong et du Ho-nan, découverts par Chavannes, les sculptures tombales du Sseu-tch'ouan étudiées par Segalen, Lartigue et Gilbert de Voisins, n'étaient pas des pièces qui se transportassent aisément, — sinon à prix d'or; et pas davantage les reliefs des sanctuaires bouddhiques Wei ou T'ang de Yun-kang et de Long-men (mission Chavannes) ou du T'ien-long-chan (missions Lartigue et Sirén). Mais, des estampages rapportés, des agrandissements photographiques exécutés, il se dégageait un enseignement suffisant pour constituer une des salles les plus évocatrices de la maison. C'est ici que se place d'ailleurs la création du service photographique du Musée. Cet organisme, créé sur les suggestions de M. Victor Goloubew par M. Philippe Stern, madame de San Martino, mademoiselle Raymonde Linossier et madame Esther Lévi, et que dirige aujourd'hui avec autant de compétence archéologique que de dévouement mademoiselle Linossier, reçut en dépôt les séries photographiques de l'École française d'Extrême-Orient ou des diverses missions archéologiques, et permit de compléter l'enseignement des pièces du musée par celui des œuvres restées sur place. Grâce à cette disposition, on put, dans la salle Chavannes et dans les travées Lartigue et Sirén qui la

continuent, mettre sous les yeux du public les maîtresses œuvres de l'archéologie chinoise. Contrastant avec la Chine décadente des époques tardives, trop exclusivement connues jusqu'ici, on put rappeler aux visiteurs le grand art chinois du passé, la puissance d'invention, la liberté de ciseau, la fougue inégalée de l'époque Han (Ier-IIe siècles[1]), le réalisme d'épopée de l'époque T'ang (VIIe-IXe siècles) et aussi, dans l'intervalle, l'art sino-bouddhique des Wei (Ve-VIe siècles). « Roman » ou « gothique chinois », a-t-on dit de ces dernières œuvres. De fait, les statues des Wei, telles que Chavannes nous les a révélées, arrivent à donner parfois, par leur hiératisme fervent, sous l'immense auréole en pointe qui semble les envelopper d'une flamme surnaturelle, par l'idéalisme transcendant qui les inspire, l'impression de figures entrevues dans l'ombre de nos églises. Non qu'aucune interpénétration soit ici admissible (la chronologie, à elle seule, s'y opposerait); mais parce que l'art roman et l'art chinois des Wei dérivent tous deux du canon classique débarrassé de ses poncifs, rénové par un grand élan mystique et appelé à traduire, au lieu de la beauté matérielle, des aspirations purement idéales. Il y a, à ce point de vue, de l'art gandhârien à l'art des grottes chinoises étudiées par Chavannes et ses élèves, la même distance que de l'art gréco-romain à l'art de nos cathédrales. Les époques sont rares qui ont atteint au grand art religieux. L'époque Wei est de celles-là.

Une série de statues ou de statuettes sino-bouddhiques données au Musée Guimet par M. Sirén permet d'esquisser l'évolution de cet art depuis l'élégance un peu sèche des œuvres Wei jusqu'à la reprise plastique de l'âge T'ang et à l'amollissement de l'époque Song. Par ailleurs, les photographies du T'ien-long-chan, dues à MM. Lartigue et Sirén, montrent la persistance, sur un point donné de la Chine des T'ang, de la plastique adoucie et comme fondue de l'Inde gupta.

L'art religieux chinois, dès le Xe siècle, tombe en décadence. Si nous voulons retrouver la religiosité chinoise, ce n'est plus à la statuaire bouddhique qu'il faut nous adresser, c'est

1. Cf. Segalen, de Voisins et Lartigue, *Mission archéologique en Chine*, éd. Geuthner.

au paysage. Le paysage, en effet, sera désormais conçu en Chine, selon la formule célèbre, plus vraie ici que partout ailleurs, comme « un état d'âme », — un état d'âme mystique qui met l'artiste en communion avec l'essence de l'univers. Quelques beaux paysages chinois de style Song, Yuan ou Ming, étudiés naguère par M. Hackin, existent au Musée Guimet dans la salle d'art chinois du second étage (Salle Petrucci). Citons notamment une composition attribuée à Ma Lin, et qui représente les génies se réunissant au-dessus de la mer, romantique évocation d'une demeure de rêve surgie au milieu de rochers abrupts, et dont la haute terrasse domine un brumeux paysage d'océan et de récifs traversé par des oiseaux. — L'évolution de la peinture chinoise se poursuit dans la même salle avec des dessins de chevaux à la manière de l'École de Tchao Mong-fou, avec de larges portraits Ming donnés par M. Sirén, avec le curieux portrait de l'empereur K'ien-long par le père jésuite Castiglione (fin du XVIIIe siècle), don du général Frey, et elle se clôt par les gravures européennes des « Conquêtes de l'Empereur de la Chine », offertes par M. Wannieck.

Mais il faut bien se l'avouer, la peinture en Chine tombe elle aussi en décadence à partir du XVIIe siècle. Elle se maintient au contraire, parce que s'est maintenue la piété bouddhique qui l'inspire, au Tibet. Les monastères tibétains, perdus au milieu des solitudes, ont été le refuge où, en même temps que les Écritures de l'Inde, ont été transmis de génération en génération les principes d'enluminure venus jadis du Bengale et du Népal, et destinés à illustrer la vie des saints. A travers les siècles immobiles ces traditions se sont perpétuées, et les œuvres du XVIIIe siècle conservent intactes une ferveur d'inspiration, une naïveté de technique, une richesse de coloris qui nous font respirer à travers elles l'âme du plus lointain passé. C'est ce qui nous rend si précieuse la collection de peintures tibétaines de la salle Bacot. Qu'il s'agisse d'épisodes de la vie du Bouddha, comme la Nativité, la Coupe des Cheveux, la Tentation par les Filles de Mâra, de représentations des saints de l'Église Lamaïque ou de portraits des Grands Sorciers, le public lettré trouvera là, avec l'interprétation scrupuleusement fidèle des Écritures,

des scènes d'une composition charmante dans des paysages délicieux. Car il est temps que ces fonds de paysages tibétains rejoignent dans l'admiration des amateurs les thèmes analogues des miniatures persanes ou de nos miniatures médiévales.

***

Tandis que le premier étage du Musée était ainsi progressivement affecté à l'Asie Centrale et aux régions qu'elle relie, depuis le Gandhâra jusqu'à la Chine bouddhique, les salles du rez-de-chaussée devenaient terre indochinoise.

Le noyau de ce nouvel ensemble avait été constitué par les documents d'art khmèr de la donation Aymonier et par ceux que le Gouvernement général de l'Indochine avait mis à la disposition de MM. Moret et Hackin après l'Exposition Coloniale de Marseille. Ces documents, d'un puissant intérêt artistique, avaient été prélevés sur le Dépôt d'Angkor par MM. Finot et Goloubew. Ils furent complétés par une série d'agrandissements photographiques exécutés au Musée sur les clichés de l'École française d'Extrême-Orient. Ces reproductions permirent au public de suivre, pour ainsi dire au jour le jour, l'œuvre de débroussaillement et de restauration entreprise par l'École depuis les portes d'Angkor et la Chaussée des Géants jusqu'aux temples extérieurs. Ainsi put être aménagée en 1921 par MM. Hackin et Philippe Stern une première galerie khmère, au rez-de-chaussée, sur l'avenue d'Iéna, galerie précédée de la Rotonde Aymonier qui la complète.

Depuis lors, dans le courant des années 1926-1927, le fonds archéologique s'est enrichi d'une collection, peut-être unique en Europe avec celle du British Museum, de pièces indiennes allant du IIe au XVe siècle de notre ère, acquises dans l'Inde par MM. Jouveau-Dubreuil et T. C. Loo et généreusement offertes par eux au Musée. De plus, en 1927, M. Philippe Stern, Conservateur du Musée Indochinois du Trocadéro, a consenti, avec approbation de madame Delaporte, à mettre en dépôt au Musée Guimet, à titre d'exposition permanente, les pièces originales, khmères et chames, provenant du fonds Delaporte. Ainsi a pu être créée par M. Hackin, dans

la grande galerie de gauche du rez-de-chaussée sur la rue Boissière, à la place de la céramique chinoise transférée au second, une salle appelée, du nom de l'illustre explorateur, salle Delaporte. Il n'est que justice d'ajouter que les frais d'aménagement ont été supportés par M. T. C. Loo, le Gouvernement général de l'Indochine, M. David Weill et le colonel Kerrigan. — C'est cette nouvelle galerie que M. Herriot vient d'inaugurer le 14 mars.

En créant cet ensemble indo-khmèr, on a voulu tout d'abord reconnaître la dette contractée envers le Gouvernement général de l'Indochine, envers aussi l'École française d'Extrême-Orient dont le Musée Guimet a l'ambition de devenir comme la filiale métropolitaine. Ayant la bonne fortune de trouver dans notre grande colonie asiatique un terrain archéologique incomparable, l'orientalisme français se devait de donner dans son musée une place d'honneur à la statuaire khmère et chame, à l'art prestigieux d'Angkor et de Tourane. Et puisque, grâce au zèle de M. Jouveau-Dubreuil, notre colonie de Pondichéry, malgré son exiguité, nous valait de splendides spécimens de l'art sud-indien, il devenait possible, par le simple rapprochement des œuvres, d'établir une continuité indo-khmère allant d'Amarâvatî à Angkor-Vat.

L'art indien antique a été, jusqu'à ces derniers temps, représenté dans la cour du Musée par un moulage de la porte orientale du stûpa de Sânchî (1er siècle avant J.-C.). Monument singulièrement instructif qui nous montrait, dans une de ses œuvres les plus parfaites, ce premier art bouddhique, si curieux parce qu'il entend reproduire les scènes de la vie du Bouddha sans jamais représenter le Bouddha lui-même, et qui unit si heureusement la piété la plus fervente à un naturalisme, on serait tenté de dire : à un paganisme délicieux. Comme nos cathédrales sont des encyclopédies de pierre, les portes de Sânchî déroulent en effet le poème merveilleux de la nature indienne, le véritable *Livre de la Jungle*. Qu'il s'agisse du peuple des animaux groupé autour des symboles bouddhiques auxquels il apporte l'hommage de la création, ou de l'admirable épisode de l'éléphant divin dans la forêt, entouré de son troupeau, l'art des animaliers assyriens nous paraîtrait bien conventionnel, les bas-reliefs grecs eux-

mêmes risqueraient de nous sembler froids auprès de ces scènes d'un naturalisme délicat et attendri. Malheureusement tous ces reliefs, avec la fée en ronde-bosse qui s'élançait librement à l'extrémité d'un des linteaux, ne viendront plus, dans la cour du Musée, charmer le regard du visiteur : le moulage, qui menaçait ruine, a dû être déposé en attendant les crédits de réfection nécessaires, et la sculpture de Sânchî n'est plus évoquée que par les photographies qui ornent l'escalier. C'est donc une double bonne fortune que d'avoir pu acquérir, pour représenter au Musée l'ancien art bouddhique, non plus de simples moulages, si beaux soient-ils, mais les splendides marbres de l'École d'Amarâvatî.

Amarâvatî, sur la basse Krishnâ, au Dékhan oriental, fut, à l'époque romaine, la capitale du royaume d'Andhra, bien connu de Pline, et qui, en face des dominations helléniques et scythiques installées dans le Nord, constitua, à bien des égards, une « Inde indienne », refuge du génie national. Les marbres de Nâgârjunikonda, près d'Amarâvatî, acquis par le Musée et qui s'échelonnent du IIe au Ve siècle de notre ère, attestent ce caractère. Tandis qu'au Penjâb et au Gandharâ l'art bouddhique se dénationalisait momentanément sous l'influence grecque, l'École d'Amarâvatî maintenait la pure tradition de Sânchî et de Bharhut, et établissait à cet égard un lien de continuité entre l'ancien art bouddhique et le grand art brahmanique médiéval de Mâvallipuram. De fait, parmi les cinq reliefs de marbre de Nâgârjunikonda qui ornent la nouvelle salle, le plus ancien, celui de « l'Assaut de Mâra » (IIe siècle), nous montre, chez les tentatrices, des nus féminins assez apparentés à ceux des fées de Sânchî, de même que les éléphants de l'armée démoniaque et les divers animaux de la frise inférieure présentent ce réalisme synthétique, vigoureux et souple qui restera l'apanage des animaliers indiens, depuis Sârnâth jusqu'à Mâvallipuram. Sur la pièce suivante, celle de la « Vie de gynécée » et du « Sommeil des femmes » (IVe siècle), nous voyons encore ce même paganisme naïf, cette même joie innocente du nu que les maîtres de Sânchî et de Bharhut nous avaient révélés; peut-être même y a-t-il ici une sensualité plus affinée, une fraîcheur plus délicieuse encore. Par ailleurs, d'un relief à l'autre,

un profond changement s'est produit : le Bouddha, indiqué seulement par des allusions symboliques sur la première pièce, est représenté sur la seconde : c'est que, dans l'intervalle, l'exemple du Gandhâra a pénétré jusqu'au Dékhan. Une autre pièce, plus tardive, du IVe ou même du Ve siècle, nous annonce déjà, dans les figures princières ou féminines, la grâce allongée, presque botticellienne, qui triomphera à Aihole et à Ajantâ. Du reste, les agrandissements photographiques de Mâvallipuram et d'Ajantâ, disposés dans la salle, en regard des pièces originales, achèveront d'établir la liaison des écoles et permettront de suivre dans ses grandes lignes l'évolution de l'art indien.

Les photographies des fresques d'Ajantâ, notamment, empruntées aux magnifiques albums de M. Victor Goloubew[1], seront pour beaucoup d'entre nous une révélation : à tous ceux qui ont la religion de l'art pur, un autre Quattrocento, une autre Florence et une autre Ombrie entr'ouvriront ici leur mystère. Car l'idylle indienne et la jungle fleurie qui, sur ces fresques, forment le fond du décor ne sont que pour mieux faire ressortir les figures de bodhisattvas. Or ces apparitions surnaturelles, à Ajantâ, comptent parmi les images les plus émouvantes qui aient jamais traversé le rêve humain. Rappelons seulement, au fond de la nouvelle salle, la grande image du Bodhisattva vêtu de gaze transparente, coiffé d'une mitre où les fleurs de lotus s'épanouissent dans l'or ciselé, et tenant d'un geste précieux dans la main droite une fleur de nymphéa : figure qu'il faut placer dans l'art universel à côté des plus hautes incarnations de la Sixtine, à côté des dessins les plus chargés d'âme — nous songeons au dessin pour le Christ de la Cène — de Léonard de Vinci.

Avec de telles œuvres, l'art bouddhique a vraiment créé les règles du classicisme indien. Il a supprimé la draperie gandharienne qui étouffait des corps habitués aux mousselines transparentes. La draperie, il ne l'indique plus que par les fluides sinuosités, les ondes d'un vêtement diaphane; du même coup il a rendu au corps indien sa souplesse et sa

1. V. Goloubew, *Ajantâ, les peintures de la première grotte*, Collection Ars Asiatica, éditions Van Oest, 1927.

douceur natives. Les contours des membres se sont apaisés en un fondu d'une inexprimable suavité. On aboutit ainsi à un art synthétique, flexible et harmonieux, où, aucun détail secondaire ne venant interrompre les lignes générales, la beauté terrestre traduit directement la plus haute spiritualité.

A partir du VIIIe siècle, le Bouddhisme disparaît de l'Inde et c'est une religion toute différente, le Çivaïsme, qui l'emporte dans le sud. Au lieu de figures de miséricorde, nous rencontrerons le plus souvent désormais des divinités redoutables, symbolisant la Nature, éternellement créatrice et destructrice. Mais l'art n'en poursuit pas moins sa sereine évolution. Le principal dieu des temps nouveaux, Çiva, est encore une figure « gupta », ayant remplacé l'auréole des bouddhas par la tiare royale et qui, au lieu d'exprimer la pitié et le renoncement, symbolise avec une tumultueuse grandeur la Vie Universelle. Les sentiments sont différents, l'esthétique reste la même. Il n'est pas jusqu'à la multiplicité des bras qui, déconcertante au premier abord, ne s'ordonne à son tour sous l'empire d'une loi interne, — le geste de chaque paire de bras restant, en soi, un modèle d'élégance, — si bien que le Çiva dansant vibrera tout entier, dans sa joie formidable, d'une magnifique harmonie.

Pour représenter cette dernière phase de l'évolution indienne, la nouvelle salle du Musée Guimet s'est enrichie de deux très précieux bronzes çivaïtes du XVe siècle, offerts par M. Jouveau-Dubreuil et acquis grâce à la générosité de M. T.-C. Loo et à l'obligeance de M. Philippe Stern. L'un de ces bronzes représente dans sa souveraine élégance et sa svelte eurythmie le dieu Çiva en protecteur des lettres et des arts, sorte d'Antinoüs indien auquel le hanchement prononcé et la haute coiffure çivaïte ajoutent un charme de plus. Le second bronze figure encore Çiva, non plus toutefois l'éphèbe apollinien que nous admirions tout à l'heure, mais, dans une harmonie plus puissante, — dionysienne, celle-là, — le formidable danseur de la « danse cosmique », symbole d'un lyrisme surhumain par lequel l'Inde a exprimé son adhésion héroïque et en quelque sorte nietzschéenne à la Joie, à la Douleur et à la Force universelles. De même, quand le sculpteur d'Éléphanta nous montrera, sous la forme

synthétique d'un buste tricéphale, les trois faces de Çiva, — douceur, gravité, grandeur terrible, — nous aurons la plus grandiose représentation du dieu panthéiste qui soit sortie de la main des hommes (photographies de M. Victor Goloubew dans la nouvelle salle du Musée).

Dans un autre ordre d'idées nous devons mentionner une tête de Yaksha, de l'École de Mathurâ (IIIe siècle de notre ère, environ), donnée par M. Vignier : pièce très curieuse, car on y voit déjà apparaître les effets de terreur que l'on croyait particuliers au bouddhisme tardif.

***

Après ces premières travées indiennes, la nouvelle salle nous conduit au Cambodge, parmi les originaux du fonds Delaporte. Tout d'abord, quelques œuvres de l'art « préangkoréen », c'est-à-dire de ces États du « Fou-nan » et du « Tchen-la » dont M. Pelliot a naguère restitué l'histoire : États indigènes, précurseurs du Cambodge historique, profondément indianisés comme celui-ci, et qui fleurirent du IIIe siècle à la fin du VIIIe siècle de notre ère, le premier aux abords de notre Cochinchine actuelle, le second jusqu'en plein Laos. Les statues « préangkoréennes » sorties de ce milieu, et qui se situent pour la plupart aux environs des VIe et VIIe siècles, se reconnaissent vite entre les autres œuvres cambodgiennes au traitement du vêtement qui n'est souvent qu'incisé, au hanchement assez prononcé de certaines statues et à la haute coiffure en tiare. La hanchement nous prouve que les influences indiennes sont plus sensibles ici que dans l'art angkoréen postérieur. Pourtant, dès le premier contact avec cette statuaire, on se sentira en présence d'un tempérament particulier qui sollicite l'esthétique indienne vers des formules nouvelles : la construction des volumes suffirait à trahir cette différence. Et que, parmi ces pièces, nous trouvions des chefs-d'œuvre, il n'est besoin pour s'en convaincre que d'évoquer le « Harihara » de Mahâ Rosei qui accueille les visiteurs dans le vestibule d'entrée du Musée (VIIIe siècle ou début du IXe).

Avec la statuaire d'Angkor nous nous éloignons davan-

tage des modèles indiens ou plutôt, tout en restant dans le cercle de l'*esthétique* indienne, nous abordons un *art* vraiment indépendant et original. L'histoire d'Angkor, on le sait, s'étend du début du xe siècle, époque de la fondation de la ville (entre 889 et 910), jusqu'au xive siècle où l'État khmèr, ruiné par les invasions siamoises, dut reporter son siège plus au sud-est. Durant ces quatre siècles, Angkor fut la capitale d'un vaste empire qui dépassait de beaucoup les frontières de l'actuel Cambodge, car les rois khmèrs avaient soumis tout le Laos, une bonne partie du Siam et leurs armées subjugèrent à diverses reprises, dans l'Annam méridional actuel, l'ancien royaume de Champa. Rois conquérants, ces princes étaient aussi de formidables bâtisseurs. Qu'ils fussent hindouistes ou bouddhistes ou qu'ils favorisassent simultanément les deux cultes, ils ont couvert de temples et de fondations pieuses non seulement leur résidence d'Angkor mais toutes les provinces de leurs États.

Devant la floraison de cette architecture et de cette sculpture, aussi denses que la forêt qui nous les dispute aujourd'hui, les archéologues se sentaient naguère quelque peu déconcertés. Le fil conducteur manquait pour en suivre l'évolution. Il semble bien découvert aujourd'hui, depuis que M. Philippe Stern, dans une thèse aussi novatrice que documentée sur le *Bayon d'Angkor*, vient de proposer pour la statuaire khmère et plus généralement pour l'art khmèr une classification logique et chronologique qui résout une à une toutes les difficultés. L'auteur pose tout d'abord un premier style angkoréen allant de la fondation d'Angkor à la construction du temple du Baphuon (xe siècle), style caractérisé dans la statuaire par des têtes à l'arcade sourcilière droite, tracée d'une seule arête, par une bordure en double trait autour de la bouche et des yeux, etc.; — puis un second style angkoréen qui va du temple du Bayon et d'Angkor Vat à la chute de la ville (xie, xiie et xiiie siècles), avec comme indices principaux en sculpture, l'arcade sourcilière courbe, l'apparition des yeux clos et du sourire khmèr.

La plupart des pièces du premier style exposées au Musée Guimet proviennent du fonds Delaporte. Nous indiquerons comme particulièrement caractéristique le grand Brahmâ

assis, à quatre têtes, qui est une des dernières statues de la nouvelle salle, du côté gauche. Quant au second style, il marque l'apogée de l'art khmèr. A cet égard la nouvelle galerie et aussi l'ancienne salle khmère renferment sans doute quelques-unes des plus belles pièces apportées en Europe. Sur la plupart de ces visages flotte ce qu'on a appelé « le sourire d'Angkor ». Ce sourire aux yeux mi-clos, expression la plus haute de la béatitude bouddhique, peu d'artistes nous semblent l'avoir rendu avec autant de mysticité que ceux d'Angkor. Dans l'Inde gupta, à Ajantâ même, il restait encore trop tendrement humain. Ici il est vraiment allégé de toute contingence. C'est le sourire immobile, insaisissable, reflet mystérieux de la lumière intérieure du Nirvâna. Dans la nouvelle galerie comme dans l'ancienne, le visiteur trouvera plusieurs têtes khmères en qui s'incarne cette expression de suprême sagesse; mieux que tout enseignement verbal, de telles œuvres nous font pénétrer l'âme de la grande religion orientale : qui les aura comprises aura compris tout le Bouddhisme. Au reste, que l'on ne croie pas que, pour se répéter, ce thème du Bouddha souriant tombe dans la monotonie. Tout au contraire : unique en son inspiration, il revêt une traduction différente suivant les types qu'il anime. Tantôt, quand il vient illuminer quelque mince visage indianisant, il reste purement immatériel, aérien, au point d'être à lui seul tout le visage; tantôt il prend une signification plus pénétrante encore, lorsque sa grande paix descend sur quelque masque indigène aux pommettes accusées, aux lèvres épaisses, pétri en pleine humanité. Ce contraste d'un « ethnique » et d'un rayon surnaturel, ce reflet du Divin animant la lourde matière est peut-être ce que nous connaissons de plus émouvant dans nos collections.

Autour du Divin, ici comme à Sânchî, comme à Mâvallipuram, comme à Bôrôbudur, comme partout dans le monde indien, s'ordonne et se presse la création tout entière, depuis le monde des fées et des génies jusqu'au peuple des animaux. Les deux salles indochinoises du Musée renferment notamment, tant en bas-relief qu'en reproductions photographiques, plusieurs de ces danseuses divines, de ces « apsaras » descendues de la Légende hindoue sur les monuments d'Angkor et de

Tourane. La place nous manque ici pour dire tout le charme de ces apparitions dansantes où le génie khmèr et le génie cham ont ajouté leur exotisme et leur mystère à la souplesse voluptueuse des thèmes analogues hindous. Contentons-nous de renvoyer à l'étude récemment consacrée aux danses cambodgiennes par mademoiselle Sappho Marchal, fille de l'éminent conservateur du groupe d'Angkor. — Quant à la sculpture animale khmère, nous ne pouvons mieux faire que d'inviter le lecteur à aller admirer dans la nouvelle galerie le « nâga » ou serpent divin aux sept têtes éployées en éventail, œuvre d'une étonnante valeur décorative qui a été transportée des avenues d'Angkor dans nos collections.

Cependant l'Indochine médiévale a vu se développer un autre peuple indigène et de culture indianisante, les Chams. Ces frères-ennemis du peuple khmèr fondèrent à la fin de l'Antiquité un royaume vivace qui occupait tout le sud de l'Annam actuel et qui ne fut détruit qu'au XIVe siècle par la descente annamite. Indianisés comme les Khmèrs, ayant adopté aussi le sanscrit comme langue de cour, le brahmanisme et le bouddhisme comme religions nationales, les Chams donnèrent naissance à un art, d'inspiration indienne comme l'art khmèr, profondément original comme lui, et dont la valeur n'est pas inférieure à celle du grand art d'Angkor. Peut-être même, si les pièces de sculpture chame nous présentent des masques plus tourmentés, moins élégamment corrects que les œuvres d'Angkor, l'emportent-elles sur celles-ci en force et en spontanéité. Un nombre très restreint en a passé l'Océan. Dans la nouvelle galerie du Musée Guimet, on trouvera du moins, accompagnés de précieuses photographies, quelques bas-reliefs et une statue. Et l'importance de cette statue, jadis donnée au Trocadéro par M. Navelle, ne saurait être exagérée. Comme on s'en convaincra, c'est non seulement l'un des plus heureux spécimens de l'art du vieux Champa, mais l'une des merveilles de l'art indochinois en général. C'est elle qui figure à la place d'honneur, dans le fond de la nouvelle galerie du Musée Guimet.

Pour compléter cet ensemble et acquérir une notion suffisante de l'art de l'Inde Extérieure, il faudrait aller ensuite, au premier étage du Musée, étudier les bronzes javanais

de l'époque de Prambanan, legs de M. J. J. Meyer. Du reste, dans la nouvelle salle indo-khmère, M. Hackin a pris soin d'évoquer l'art de Bôrôbudur, — ce classicisme indo-javanais si harmonieux, si serein et si pur qu'il rappelle parfois celui d'Athènes ou de Florence, — par une série de photographies de M. Victor Goloubew. Mentionnons tout particulièrement, dans la légende du « prince Sudhana à la fontaine », le cortège de porteuses d'amphores, d'une eurythmie digne de vierges grecques, et la scène du Bain du Bodhisattva, avec le nu lisse, chaste et doux du personnage principal, avec le dessin caressant des flots, le réalisme floral du sous-bois, le groupe charmant de la brebis et de l'agneau...

Mais il est impossible à nos musées d'acquérir toutes les pièces nécessaires à notre éducation artistique. Devant la pénurie de nos ressources, il serait indispensable d'organiser des expositions qui permissent de faire connaître au public lettré les principales collections particulières, ou même, par un échange temporaire, les pièces des musées étrangers. Le prochain effort du Musée Guimet sera consacré à la création d'une salle d'exposition ainsi conçue. La somme nécessaire est relativement modique. Il fait un pressant appel au concours de ses amis et des amis de l'art oriental...

Telle est l'étape parcourue depuis la fondation du Musée jusqu'à l'achèvement de la nouvelle salle. Une seule tristesse aura assombri la cérémonie du 14 mars. C'est que M. Émile Senart, qui fut si longtemps notre guide et qui restera toujours notre modèle, nous ait quittés à la veille de ce jour, avant la consécration de cette œuvre qui était, à tant de titres, la sienne.

RENÉ GROUSSET

FAILLITE[1]

Ce fut ce jour-là que Jean Poussain, surveillant le ruban de papier qui sortait de la boîte fixée au mur, annonça à Brugnon les premiers mouvements des cours qui devaient aller jusqu'à de si grandes hauteurs; ce fut ce même jour que l'on apprit la faillite d'Alberti, le concurrent le plus direct de Brugnon; ce fut ce même jour que l'on mit en pleine marche la nouvelle usine de Montélimar. Par de petits faits presque semblables aux autres, dont on ne distingue pas d'abord la matière réelle, les plus grands événements se préparent. Puis d'autres petits faits viennent encore, comme les éclaireurs d'une armée; l'événement chemine au loin, on le sent chaque jour plus proche, on entend maintenant son pas. Il ne faut pas aller à sa rencontre, mais être là et l'attendre. Brugnon, pendant plusieurs mois, attendit. En même temps qu'il se formait au loin, l'événement se formait en Brugnon, dans sa pensée et dans tous les gestes qu'il était prêt à faire. Chaque matin à huit heures il était là; le soir il rentrait tard chez lui, et un jour qu'il avait fallu attendre un télégramme et adresser une lettre-circulaire à tous les correspondants de la maison, il était resté au bureau jusqu'à trois heures du matin; lui-même était allé jeter les lettres à la poste, puis il était allé avec Jean Poussain et M. Quellemaleur manger une omelette dans un restaurant des Halles en buvant du vin blanc. A peine Brugnon avait-il le temps de voir Simone, et celle-ci, qui avait compris, ne lui en voulait pas.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars.

M. Quellemaleur était sur les dents; plusieurs fois il avait eu l'occasion de se servir du porte-plume qu'il portait sur l'oreille : « C'est dans des périodes d'agitation, comme celle-ci, disait-il, que l'on reconnaît les hommes prévoyants. » M. Narbonne, tout-à-coup, s'était découvert une douleur au ventre, du côté gauche, et se félicitait de fournir quand même une telle somme de travail, malgré ses inquiétudes; car c'était « exactement à la même hauteur que l'appendice », et, bien que ce fût à gauche... Le mot : appendicite l'encourageait un peu à s'admirer davantage. M. Comte courait par la ville, de banque en banque et de notaire en avoué. M. Colleton téléphonait vingt fois par heure; tous les autres, du premier au dernier, devinant que quelque chose se préparait dans la maison dont ils étaient les esclaves, travaillaient de leur mieux, essayant par la tension de leur bonne volonté de doubler la puissance de leurs registres ou de leur copie-lettres; et il n'était pas jusqu'au petit groom lui-même qui n'introduisît les visiteurs avec une solennité nouvelle, comme si chacun eût été porteur de l'événement qu'on attendait.

L'événement vint enfin, mais sournoisement, sans éclat; il n'y eut pas à tous ces efforts de plusieurs mois un résultat unique et entier, apporté tout neuf sur la table de Brugnon pour être partagé entre tous. Il y eut simplement une série d'événements, sous la forme de lettres, d'entrevues, de chèques et de rapports, qui, l'un après l'autre et peu à peu, transformèrent la maison, et l'existence de chacun. Brugnon acquit une puissance plus grande, devint plus riche. Quelques mois plus tard, malgré les conseils répétés de M. Narbonne, et peut-être pour le seul plaisir de développer sa force, il louait un étage de plus dans l'immeuble où il avait ses bureaux. Il acheta une bague pour Simone.

Le journal bleu pâle de M. Louleau annonça vers cette époque que la prospérité de la maison Brugnon *reposait sur du vent*, que, *sans rappeler la situation morale douteuse de son Directeur, il suffisait d'examiner les chiffres pour comprendre que l'affaire de la raffinerie de Montélimar était destinée à tâcher de parer au déficit imminent des anciennes usines, sur la situation desquelles circulaient certains bruits dont les lecteurs ne manqueraient pas d'être tenus au courant.* Et comme Louleau

avait écrit à Brugnon qu'il serait heureux de le voir, et lui proposerait sans doute une affaire intéressante, Brugnon, qui se sentait prêt à répondre à qui l'on voudrait, lui fixa un rendez-vous.

Le jour où vint M. Louleau, Brugnon avait promis qu'on assisterait à un beau spectacle. Tous étaient prêts à entrer dans le bureau de Brugnon, quand il les appellerait. En attendant l'entrevue, Brugnon avait ouvert sur sa table plusieurs numéros du *Franc-Joueur*.

M. Louleau arriva, accompagné d'un homme de haute taille, barbu et noir. M. Louleau, lui, était petit et vêtu d'une manière malpropre; les poches de son pardessus étaient si pleines de journaux qu'elles semblaient l'empêcher de marcher; de son faux-col brillant et grisâtre sortait un cou rouge et maigre, et son visage aussi était rouge, fendillé, barré d'une moustache jaunie par le tabac. Ses yeux, d'un bleu lavé, nageaient dans une buée trouble, et l'on ne distinguait pas bien d'abord s'il louchait, s'il était presque aveugle, ou s'il était ivre.

Ainsi fait, M. Louleau se présenta devant le jeune groom. De son bureau Brugnon entendit des éclats de voix, où il discernait des mots orduriers. C'était M. Louleau qui proclamait que le Directeur était là, devait être là; qu'au reste il l'attendrait le temps nécessaire, ce feignant qui arrivait après tout le monde. Il n'eut pas à attendre, Brugnon le reçut aussitôt.

M. Louleau entra avec son compagnon.

— Monsieur Brugnon, — dit Louleau en s'avançant la main tendue, — charmé de faire votre connaissance; je vous présente monsieur Djobbé, mon associé.

Brugnon essaya pendant un long moment de ne pas voir la main tendue de Louleau. Mais à quelqu'un qui a juré de vous serrer la main, il est difficile de ne pas obéir; Brugnon essaya du moins de le faire avec le moins de contact possible; mais Louleau saisit la main dans tous ses doigts et la secoua. Quand ce fut fini, la même scène se renouvela avec Jean Poussain. M. Djobbé se contenta de s'incliner très bas en grognant.

— Monsieur Djobbé parle peu le français, — dit Louleau; — mais il le comprend.

Il s'installa dans un fauteuil.

— Je vois, Monsieur, — dit-il, — que vous suivez ce petit journal auquel je m'intéresse. Il est certainement, malgré son humble format, l'organe le mieux documenté de toute la presse sucrière, et, tout spécialement...

Dès qu'il se mettait à parler, ce petit homme sordide et repoussant s'animait, s'élevait à une espèce de grandeur oratoire un peu bouffonne, mais qui n'était pas sans beauté. Il avait une voix sonore, assez belle malgré des cassures brusques dues à la peur ou à l'alcool. Son regard fuyant se fixait; ses mains rugueuses et velues répandaient des gestes dans la pièce, sortaient d'une poche un journal, une lettre d'un portefeuille, jouaient avec un crayon; il passait de la colère à la cordialité, disant tantôt : Monsieur le Directeur, tantôt : mon cher ami. Les poches de son pardessus pendant de chaque côté de ses genoux comme deux corbeilles à papiers, il expliquait les mérites du *Franc-Joueur*.

— Et si bien renseigné, si bien documenté aux meilleures sources, que pas une maison de la place n'a hésité à s'intéresser à lui. La Maison Alberti, la première, avant ses difficultés des mois passés, étaient venue nous consulter, et si malheureusement nous n'avons rien pu empêcher, nous pouvons du moins nous vanter d'avoir reculé la panique de plusieurs semaines. Dans la Drôme, précisément, où vous avez, je crois, des intérêts, je me suis occupé tout dernièrement de la question des sucres...

Il baissa légèrement la voix en regardant vers la porte et rapprocha son fauteuil de celui de Brugnon. Celui-ci, immobile, jouait avec un exemplaire du journal bleu pâle. Tout à coup il avança la main vers le téléphone d'intérieur et sonna plusieurs fois. Un instant plus tard M. Narbonne appelait Jean Poussain dans son bureau.

— Bon, — dit M. Louleau. — C'est préférable. On m'a donc parlé là-bas, mais sans me citer aucun nom, d'une raffinerie nouvellement installée pour le traitement des betteraves régionales. L'idée était intéressante. Malheureusement, d'après les analyses du laboratoire municipal de Valence, la teneur en saccharine de ces betteraves, venues dans un terrain non encore préparé à une telle culture, serait inférieure à huit pour cent. De telle sorte que le sucre raffiné là-bas et

vendu au consommateur soi-disant comme sucre blanc...

Il parla longtemps encore, sur un ton confidentiel; Brugnon s'était levé et marchait dans le bureau.

Il y eut alors un silence que Brugnon ne brisa pas.

— Attendez! — dit Louleau, en fouillant dans son portefeuille, — voici, je pense, le plus curieux de l'affaire. Le raffineur en question a obtenu, il y a quatre mois, l'adjudication pour les approvisionnements du quinzième corps d'armée. Livraison faite. A la suite de plusieurs cas de dysenterie constatés à Marseille et à Istres, il y a eu analyse par le laboratoire de toxicologie d'Aix. J'ai justement sur moi une copie du rapport adressé à ce sujet à l'Intendance générale. Il est formel, et ses conclusions sont graves. Je ne sais quelles suites aura l'affaire, qui n'en est encore qu'à son début. Le rapport date de dix jours; je l'ai depuis cinq. Vous le voyez, le moment était bien choisi pour que nous fassions connaissance.

Brugnon s'était arrêté. Il regarda un moment M. Louleau, puis tendit la main. M. Louleau replia le rapport et le mit dans son portefeuille. Brugnon se rassit devant son bureau, envahi d'une colère énorme qu'il retenait de toutes ses forces. Il se demandait en lui-même comment il pouvait, si longtemps, se retenir d'étrangler Louleau. Enfin, il ouvrit la bouche.

— Pourriez-vous me montrer ce rapport que vous teniez tout à l'heure?

Louleau, de loin, fit voir le papier, mais le replia et le remit dans son portefeuille dès que Brugnon eut fait le geste d'approcher. Il sortit même son portefeuille et le tendit à M. Djobbé, qui n'avait rien dit et semblait de bois; M. Dojbbé prit le portefeuille et l'enfouit dans sa poche.

A quelques mètres de là, M. Narbonne, M. Colleton, M. Comte et M. Quellemaleur attendaient que Brugnon les appelât. Ils s'étaient promis d'assister à une bonne scène, et ils en riaient d'avance, déjà pleins d'admiration pour le patron.

Quand Jean Poussain les eut rejoints, ils s'étonnèrent un peu que Brugnon eût voulu rester seul avec Louleau et ils attendirent encore. Ils s'étaient tous rassemblés dans le bureau de M. Comte, et ils trompaient leur attente en bavar-

dant. L'affaire ne se présentait pas du tout comme ils l'avaient prévu, et ils étaient un peu plus anxieux qu'ils ne croyaient.

— Comment est-il, cet individu? — demanda M. Narbonne.

Jean Poussain décrivit M. Louleau.

— Je le connais! — dit M. Colleton... — Borgne, n'est-ce pas?

— Non, pas tout à fait; mais il a quelque chose dans les yeux certainement.

— C'est le même; le nom me revient, maintenant. J'ai eu affaire à lui, il y a dix ans, au moins. Il était courtier en diamants; c'est un ancien chiffonnier, à ce qu'on dit.

— De quoi parlaient-ils quand vous êtes parti?

— De rien, — dit Jean Poussain.

Ils causaient encore tous les cinq, dans le bureau de M. Comte, quand ils entendirent, à l'étage supérieur, dans l'aquarium, de grands éclats de voix, et un bruit de pas rapides. Au bout d'un instant on entendit claquer plusieurs portes, et soudain Brugnon entra dans le bureau comme un train. Il était pâle et dans une colère terrible.

— Monsieur Narbonne, — cria-t-il, — je viens de chez vous, personne; personne non plus chez monsieur Colleton. Vous croyez peut-être que je vous paie pour faire salon en fumant des cigarettes? Foutez-nous la paix cinq minutes, vous! — cria-t-il à Jean Poussain qui ne disait rien. — Oh! mais il faudra que ça change! Monsieur Narbonne je vous conseille de monter un étage; vous verrez comment se fait le travail quand on s'en désintéresse comme vous faites. D'abord, qu'est-ce que c'est que ce panier-là? Ça n'a pas été vidé depuis quinze jours. Voulez-vous noter, je vous prie, qu'on renvoie immédiatement le garçon de bureau. C'est à vous, ça, monsieur Comte? (Il éparpilla dans la pièce tous les papiers qui chargeaient la table). Si vous aimez la pagaïe, je vous en donnerai moi. Poussain, filez chez moi; c'est votre place. Monsieur Colleton, je vous sonnerai tout à l'heure, j'ai deux mots à vous dire.

Il coupait ses phrases par des jurements et des cris, ne se possédant plus, pâlissant à chaque mot. Enfin, il tomba assis dans un fauteuil, et, frappant du poing sur la table,

recommença à crier. Il était effrayant. Chacun avait regagné sa place, et M. Comte restait seul, recevant les derniers coups, baissant le nez sur sa table, sans oser seulement ramasser ses papiers. Pourtant il en apercevait deux, tombés l'un sur l'autre et qui avaient rapport à des affaires tout à fait distinctes; ce spectacle lui était pénible. Enfin Brugnon se leva et regagna son bureau. En passant dans l'antichambre il vit le groom qui lisait un journal bleu. Il le lui arracha des mains et donna une gifle à l'enfant. Sa main tremblait.

Brugnon entra dans son bureau. Il rejeta la porte derrière lui avec une grande violence, mais au moment où elle allait claquer, la rattrapa soudain, et la ferma doucement.

— Il est inutile de démolir les portes sous prétexte qu'on est en colère, — dit-il froidement à Jean Poussain.

Puis il redevint calme, c'est-à-dire qu'il ne cria plus; mais il était très pâle, et il quitta le bureau un peu avant midi, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé.

Le lendemain, il partait pour Marseille en compagnie de M. Narbonne. Nul ne connaissait le but de ce voyage soudain, mais chacun croyait que les autres étaient mieux renseignés, et chacun, dans l'espoir d'apprendre quelque chose, faisait semblant de savoir ou de deviner; mais comme ils jouaient tous le même jeu, aucun d'eux ne savait percer celui des autres et ils restaient face à face sans oser rien dire, cherchant ensemble, hésitant, comme deux gendarmes dont chacun prend l'autre pour un voleur déguisé. C'était surtout Jean Poussain qu'on soupçonnait d'être averti, puisqu'il avait assisté en partie à la conversation de Brugnon avec Louleau; mais Jean Poussain ne savait rien.

M. Louleau, lui non plus, ne semblait rien savoir, quand il revint chez Brugnon au lendemain du départ de celui-ci. Il était toujours aussi sordide; les paquets de journaux qui chargeaient ses poches semblaient avoir grossi, et il portait cette fois sous le bras une serviette de faux cuir marquée de lézardes blanches. M. Djobbé l'accompagnait encore, gigantesque et muet. Il refusa de voir personne autre que le patron lui-même, et resta assis dans l'antichambre quand on lui eut appris que Brugnon était absent. Sans bien comprendre pourquoi, mais poussé par un instinct très vif,

aucun n'avait voulu dire que Brugnon avait quitté Paris.

— Bon, — avait répondu Louleau; — je l'attendrai.

Il était resté jusqu'à midi passé; puis, revenu à deux heures, il avait attendu le départ du dernier employé, M. Quellemaleur, jusqu'à près de huit heures du soir. Alors, il avait dit doucement : « Monsieur Brugnon n'est toujours pas arrivé? » avec un sourire si aimable que M. Quellemaleur en avait été tout surpris.

— Et vous ne pensez pas qu'il vienne aujourd'hui?

— Je ne le pense pas.

— Il y a bien un train qui arrive à 19 heures 13, — dit M. Louleau...

— Oh! — dit M. Quellemaleur, — monsieur Brugnon voyage toujours de nuit.

— Je vous remercie.

M. Quellemaleur s'aperçut qu'il avait trop parlé, et si forts étaient en lui les scrupules de conscience que ce soir-là il ne put dîner, se coucha vite et ne dormit pas de la nuit. Il était de ces hommes maladroits dont la plus grande vertu est dans la rigueur avec laquelle ils condamnent leurs fautes. Il semble qu'ils aient besoin de les commettre d'abord pour les regretter par la suite.

Le lendemain, Louleau ne revint pas, mais vers midi M. Comte l'aperçut dans un café d'où l'on pouvait surveiller la porte des bureaux, qui buvait des apéritifs en compagnie de M. Djobbé. Au bureau on continuait à ne rien comprendre. Jean Poussain repassait dans sa mémoire ce qu'il avait entendu de la conversation avec Louleau. « Il m'a fait sortir, calculait-il, quand l'autre lui a parlé de la raffinerie de Montélimar; je n'en sais pas davantage. Et c'est pour Marseille qu'est parti Brugnon. C'est peu comme renseignement. Il est inadmissible qu'il n'ait averti personne du but véritable de son voyage; Quellemaleur doit savoir quelque chose. » Et Jean Poussain allait trouver M. Quellemaleur, qui se réjouissait de le voir entrer, espérant qu'enfin il allait être renseigné.

On reçut le soir un télégramme de M. Narbonne, concernant différentes affaires que son absence laissait en suspens. Ce télégramme était daté de Toulon. On n'en savait pas davantage, et l'on n'en sut pas davantage, quatre jours plus

tard, quand Brugnon et M. Narbonne revinrent, encore charbonneux, arrivant au bureau avant tout le monde, en sortant de la gare de Lyon. Rien dans leur attitude ne laissait croire que quelque chose de grave se fût passé; il ne fut pas même question de leur voyage. M. Narbonne ne révéla rien; on crut que c'était discrétion, mais la raison était beaucoup plus simple : c'était que M. Narbonne n'en savait pas plus long que les autres, sinon qu'il avait accompagné Brugnon à Marseille, à Avignon, à Aix, à Toulon et à Montélimar. Mais il n'avait rien fait, pendant ces trois jours, que se trouver ponctuellement aux rendez-vous que lui fixait le patron, et où celui-ci arrivait en retard, après avoir traité ses affaires. Brugnon avait peut-être emmené M. Narbonne pour ne pas voyager seul; peut-être pour enlever du mystère à ce départ; on ne sait.

Quand on n'espéra plus comprendre ce qui s'était passé, on renonça à chercher, et on oublia ce voyage inquiétant. Jean Poussain, lui-même, n'en apprit rien par Brugnon. Il remarqua seulement dans le courrier une lettre de Marseille, sous enveloppe militaire. Il ne vit pas, cependant, deux lettres que Brugnon reçut chez lui, l'une à l'en-tête de la Chambre des Députés, l'autre à l'en-tête du Conseil d'État. Ce qu'il put voir encore, ce fut M. Louleau, qui rendit une nouvelle visite à Brugnon, et qui s'avança souriant en disant : « Bonjour, mon cher ». Brugnon, cette fois, ne montra aucune répugnance à prendre la main que lui tendait le sieur Louleau.

Cette visite fut la dernière. On put désormais lire d'un bout à l'autre *Le Franc-Joueur* sans y trouver aucune allusion à Brugnon, à sa maison ni à ses affaires, sauf une fois un court article faisant partie d'une série intitulée : *Les Grands Sucriers*, où Brugnon était présenté comme un des rois de la Bourse du Commerce.

A quelque temps de là, Brugnon fit agrandir son usine de Mézières, et y fit transporter toutes les machines de l'usine de Montélimar, qu'il abandonnait, et qu'il vendit à un marchand de vins.

III

Les incidents qui viennent d'être rapportés s'étaient déroulés sur une durée de quelques mois. Brugnon et ses affaires, si étroitement unis ensemble, avaient traversé ce temps, et maintenant on voyait assez nettement les signes d'un trouble nouveau. Si Brugnon paraissait vieilli, c'était sans doute qu'on n'avait jamais jusqu'alors cherché à savoir s'il était vieux. Jean Poussain, qui ne se souciait pas du visage de ceux qui vivaient près de lui, et qui ne croyait pas qu'on fût fatigué avant qu'on fût moribond, avait dit un matin à Brugnon : « Vous avez mauvaise mine ». Il l'avait aussitôt regretté, d'ailleurs, Brugnon en ayant paru étrangement frappé.

— Vraiment? — avait-il demandé; — j'ai mauvaise mine?

— Mon Dieu! — dit Jean Poussain, — n'exagérons rien. Vous avez mal dormi, sans doute.

— Non, — dit Brugnon. — J'ai fort bien dormi.

— Alors, vous avez trop dormi.

— Vous croyez peut-être, vous aussi, que je devrais prendre des vacances?

— Moi aussi?

— Oui; voilà trois semaines que Simone me le répète, chaque fois qu'elle me voit.

— Elle n'a peut-être pas tort.

— Vous croyez?... Eh bien, mon petit, vous n'y comprenez rien. Des vacances? Et pourquoi faire? J'en prends tous les deux ans, des vacances, et voulez-vous savoir comment elles se passent? J'arrive dans une ville où il pleut (ce n'est pas ma faute, mais il pleut toujours); je loge dans un hôtel qui ne ressemble à rien, construit tout entier en portes vitrées; je me réveille à six heures du matin, je m'habille, et, une fois prêt, je commence par m'apercevoir que je ne peux même pas aller au bureau. Je lis les mêmes journaux qu'ici; à midi et le soir monsieur Narbonne me télégraphie; je passe ma journée à imaginer ce que je ferais si j'étais à Paris; je déjeune vite, pour ne pas arriver en retard, où? nulle part; je n'ose même pas faire une promenade, pour ne pas trop m'éloigner du bureau de poste, et je téléphone à Paris tous les deux jours

pour n'en pas perdre l'habitude. Ce régime-là dure trois semaines, parce que je suis consciencieux; trois semaines pendant lesquelles je m'ennuie à mort, je suis incapable de lire un livre, j'engueule les maîtres d'hôtel, et je perds de l'argent au baccara; et finalement, quand je reviens à Paris, fourbu et soi-disant reposé, prêt à reprendre mon travail, à reprendre ma maison, quand je me dis : maintenant, c'est fini, je reviens, tout va recommencer à marcher... Eh bien! oui; va te faire fiche! La première chose que je constate c'est que pendant mon absence tout a marché comme sur des roulettes, sans un pli, exactement comme si j'avais été là... et qu'on n'avait en somme aucun besoin de moi... Vous êtes trop jeune pour comprendre ça, mon petit, mais vous imaginez tout de même un peu ce que c'est pour un homme qui est au centre d'une affaire, qui l'a créée et qui la dirige, de s'apercevoir tout à coup qu'elle n'a pas besoin de lui, et qu'elle marche aussi bien quand il n'y touche pas? Le bon Dieu prenant des vacances, et trouvant à son retour que tout va comme avant. Ma parole, il serait capable de se tuer. Non; voyez-vous; des vacances, non; pas pour moi. Trouvez autre chose. Vous croyez vraiment que j'ai mauvaise mine?...

— Oui; non; vos yeux sont un peu noircis. Mais c'est que vous travaillez trop tard.

— Je ne travaille pas tard.

— Ça, par exemple! permettez.... Je vous ai vu quitter cette pièce à neuf et dix heures du soir.

— Évidemment; mais il faut vous mettre dans la tête une bonne fois, mon vieux, que travailler tard, c'est travailler plus qu'il n'est nécessaire. Au-dessous, c'est la moyenne. D'ailleurs, vous-même, vous restez ici aussi tard que moi.

— Oh! pour moi, — dit Jean Poussain, — c'est différent; le problème de la santé ne se pose pas. J'ai en effet très mauvaise mine. Vous ne vous en apercevez pas parce que cela vous est égal; et puis vous n'avez pas le temps de regarder mes yeux ni mon teint, et vous avez bien raison. Mais je sais très bien que je suis fatigué; très fatigué. J'ai eu une angine, ces jours derniers... (oh! je suis venu quand même; cela ne s'est pas vu) et par-dessus le marché, je crois bien que c'est cette manie stupide de me coucher trop tard qui me donne

des bourdonnements d'oreilles; je ne parle pas du tabac, qui m'est formellement défendu, à cause de mon cœur, lequel est un peu trop gros pour la place à laquelle il a droit, mais j'ai aussi des rhumatismes, si vous voulez le savoir, et encore (il fit craquer ses doigts, ses épaules et ses chevilles) pas mal arthritique, comme vous pouvez voir. J'ai même, depuis quelque temps, mis définitivement sous clef mon thermomètre, lassé de voir qu'il s'obstinait à monter trop haut chaque soir. Ne vous effrayez pas; je suis à tous les points de vue assez peu sensible; je ne sens pas la douleur, et la maladie n'a aucun effet sur moi. Dans ma famille on n'est jamais malade, et on meurt jeune, les hommes du moins; pour les femmes, au contraire, elles traînent, leur vie durant, toutes les maladies du Larousse, et elles enterrent tout le monde; ce ne sont pas les mieux partagées. Je vous raconte tout cela parce que je sais que vous n'êtes pas homme à vous apitoyer. En somme, je me porte bien, provisoirement.

Il alluma une cigarette. Brugnon le regardait, un peu étonné; mais Jean Poussain avait parlé sur un ton si naturel qu'on ne savait au juste s'il se moquait ou s'il était sincère. Et puis, il comptait ses maladies si simplement, comme un autre eût compté ses membres, qu'on aurait plutôt voulu le féliciter d'en avoir tant. Tout de même, Brugnon montrait un peu d'étonnement.

— Vous ne me croyez pas, je parie? — dit Jean Poussain; — ma foi, vous avez raison, n'en parlons plus. Mais faites attention, vous n'avez pas très bonne mine. Reposez-vous ou travaillez davantage, je ne sais pas ce qui vous convient le mieux; cela dépend des natures. Je vous ai fait le rapport sur les agences de provinces. Le Sud-Est ne rend toujours pas, depuis la vente de Montélimar.

Jean Poussain avait raison; Brugnon travaillait trop ou trop peu, mais non pas certes selon ce qui lui eût convenu; et il en souffrait. Simone, qui plusieurs fois l'avait prié de se reposer, avait été mal reçue; Brugnon ne voulait pas se reposer. Plus il en sentait le besoin plus il refusait. Il ne voulait pas, après avoir si longtemps vécu selon une certaine règle de vie, en changer sans autre raison que la lassitude de ses membres. Il sentait en lui autre chose que ce corps

incertain qui ne connaît pas ses ennemis ni ses propres faiblesses, moins prévoyant que le corps des chevaux, qui sentent, dit-on, le danger, moins habile que le corps des chiens, qui se jettent, dit-on, sur les herbes bonnes. « Ainsi sommes-nous faits, disait Brugnon, que c'est d'autre chose que du corps que nous tenons notre pouvoir. Que nous ayons un pouvoir très réel et très grand, nous autres, les hommes, il est imbécile de poser la question. Et de même il faut qu'il y ait, parmi nous, des hommes qui surpassent les autres presque d'autant que ceux-ci surpassent les animaux; or je veux être de ceux-là. Ce seul reproche qu'on puisse m'adresser, je l'accepte; mais qu'on me permette alors de jouer mon jeu; je l'annonce. Je ne veux pas être malade; faible, je ne le veux pas; lâche, pas davantage. Je ne veux pas être animal. Je suis un homme, messieurs. C'est mon plaisir. »

On lui répondait :

— Oui; mais à mépriser votre corps, vous risquez qu'il se venge sournoisement, comme font les domestiques mal traités. Et belle victoire, si vous mourez dix ans trop tôt!

— Et belle victoire, — répondait Brugnon, — si je meurs dix ans plus tard, au prix d'une vie paresseuse! Que ceux à qui le sort n'a pas donné d'autre pouvoir que de vivre longtemps soient ainsi satisfaits; c'est bon. Mais pour moi qui ai deux routes à mon choix, laissez-moi prendre la plus belle.

Il prenait en effet la route de son choix, et travaillait, sans vouloir écouter personne. Simone avait renoncé à lui parler de vacances, et elle s'efforçait seulement d'apporter à Brugnon tout le repos et la joie qu'elle pouvait lui donner.

Pourtant, moins que jamais elle consentait à lui appartenir. C'était bien fini. Brugnon se rappelait la dernière nuit qu'ils avaient passée ensemble, avec son ciel, son odeur et ses gestes; mais comme il était sincère, il devait avouer que cette nuit avait été sans grandeur et sans rare beauté; il ne voulait pourtant pas perdre ce souvenir, car il aimait Simone et rien de ce qu'il avait trouvé par ailleurs ne lui avait jamais apporté une joie égale à celles qu'il avait éprouvées, même médiocres, auprès de son amie. Entre eux, il n'était plus jamais question de ces choses.

Un soir, Simone, Brugnon et Jean étaient attablés dans cette même salle ronde du *Crabe* où ils allaient souvent ensemble. Sur le parquet plusieurs couples dansaient, et parfois l'obscurité se faisait dans la salle tandis que des projecteurs allumés au ras du sol donnaient seuls leur nappe lumineuse. On ne voyait que des pieds qui glissaient, et, à plusieurs tables, on entendait les chuchotements de ceux qui n'avaient jamais vu cela et qui admiraient. A d'autres moments, descendait du plafond une grosse araignée de verre dont le corps taillé en facettes réfléchissait la lumière en mille raies changeantes, comme les fils d'une toile argentée. Cependant, derrière son comptoir d'acajou, Eugène, le barman, préparait ces boissons qui prouvent que, pour les liqueurs aussi, l'union fait la force. Une petite femme qui n'avait pas eu le courage de se hisser sur un tabouret, pleurait accoudée au bois. Un gérant s'approcha d'elle et lui dit quelques mots, alors elle cessa de pleurer, et dit entre ses dents quelques grosses injures qui la consolèrent aussitôt; puis elle demanda du whisky, et Eugène lui tendit un verre d'eau minérale, qu'elle but sans rien dire.

— Plus je viens ici, — dit Brugnon, — plus je m'y plais, et plus je regrette de m'y plaire.

— Et moi, — dit Simone, — plus j'y viens, plus je m'y plais.

— Moi, — dit Jean Poussain, — plus j'y viens, plus je regrette de n'y pas venir plus souvent.

Ils avaient bu un peu plus que de coutume, ce soir-là, et Brugnon, contre son habitude, parlait de ses affaires.

— Tes dactylographes? — demandait Simone; — toujours amoureuses de toi?

— Toujours. J'ai dû en renvoyer une, l'autre jour.

— Pourquoi?

— Les autres l'ont exigé; elles forment une petite république qui se dirige assez bien toute seule, et en général je fais ce qu'elles me demandent. Cette fois, elles ont laissé entendre à monsieur Quellemaleur qu'elles ne voulaient plus de mademoiselle Valentine. Je ne sais pas ce qu'elle leur avait fait.

— Vous ne le savez pas? — dit Jean Poussain. — C'est

bien simple. Elle faisait des copies chez elle, le soir, et dernièrement elle a tapé un roman. L'auteur lui a envoyé son livre, quand il a paru, avec une dédicace où il parlait de sa grâce. Pendant huit jours elle s'en est vantée, promenant le livre partout, et faisant des manières à cause de l'autographe, comme elle disait; ces demoiselles n'ont pas beaucoup goûté cela; il y a eu des querelles, et finalement mademoiselle Valentine a été expulsée doucement. Elle n'a pas protesté, elle connaissait la règle de la maison; elle-même en avait déjà fait renvoyer d'autres.

Simone se mit à rire.

— Tu vois, — dit Brugnon, — que la police intérieure est bien faite. Ces petites sont admirables. Je les adore. Jean Poussain aussi.

— Le mot, — dit Jean, — est excessif.

— Et qui a remplacé la victime? — demanda Simone.

— Une petite très bien, que j'ai à peine vue, d'ailleurs, et qui s'appelle Florence.

— Joli nom...

— N'est-ce pas? Il me semble que je tomberais amoureux facilement d'une femme qui s'appellerait Florence.

— Ne te gêne pas.

— Bon! — dit Brugnon en riant. — Je commence.

Il prit son calepin, et y traça une arabesque.

— Ça veut dire, en sténographie : « Commencer à être amoureux de mademoiselle Florence ».

Simone prit le calepin.

— Sténographie? — dit-elle. — Quelle méthode?

— Méthode Brugnon.

Il remit le calepin dans sa poche.

Depuis un moment la bouteille de champagne qui nageait dans le seau était vide. Une autre était déjà prête, que le maître d'hôtel avait placée là avant même que la première fût à demi vidée. Il avait posé le seau sur la table, d'un air distrait, comme si, tout à coup appelé ailleurs, il avait dû se débarrasser d'un fardeau. Et voici qu'au premier petit signe presque imperceptible, surgi on ne savait d'où, il était déjà en train de déboucher la bouteille verte à tête blanche, avec ces gestes traditionnels qu'on aurait bien tort d'admirer.

Simone lançait de petites boules rouges et jaunes avec des gestes maladroits; aussi les boulettes tombaient-elles un peu partout, sans aucun bruit. Jean Poussain, pour sauver l'honneur de la table, lançait aussi de temps en temps, avec force et adroitement. Quand il eut atteint plusieurs fois sur l'œil ou sur l'oreille une jeune femme qui buvait avec un homme barbu, il se leva et alla danser avec elle. L'homme barbu, pour montrer qu'il ne s'offensait pas, leur jetait à son tour des boules légères quand ils passaient en dansant près de sa table, et ils essayaient de les attraper au vol. Simone riait. Elle proposa à Brugnon de danser avec lui, sachant bien qu'il refuserait. Ils imitèrent seulement sur la nappe avec leurs doigts dressés l'un contre l'autre, des pas qui suivaient la musique. Jean Poussain, au passage, leur faisait des signes admiratifs. Ils rirent. Brugnon n'avait jamais tant parlé. Il expliquait à Simone les dernières opérations qu'il avait faites, les bénéfices qu'il en retirerait; il lui avouait quelles pertes il avait subies à la dernière récolte, mais comment il les réparerait l'hiver suivant. Comme Simone lui demandait alors pourquoi il était allé dernièrement dans le Midi, il répondit que c'était à cause de Montélimar et que tout s'était très bien terminé. Simone comprit qu'il mentait, mais comme elle était gaie et comme l'état de légèreté heureuse où elle se trouvait lui permettait de sentir admirablement sa puissance, elle vit dans ce mensonge de Brugnon un gage de sa propre force, et ne dit rien. Seulement, elle pensa très vite : il ment. Brugnon parlait déjà d'autre chose. Il expliquait que la production mondiale du sucre n'atteindrait probablement pas pour la campagne prochaine vingt-trois millions de tonnes, et qu'il fallait s'attendre à voir monter les cours, d'autant plus que Cuba avait de grosses pertes à réparer, et ne pourrait sans doute pas établir ses prix à moins de quatre *cents* par livre. On disait, d'autre part, que les betteraves tchécoslovaques pourrissaient dans les silos. Simone s'en montrait surprise et fâchée; elle n'aurait jamais cru que le sucre pût l'intéresser si fort. Elle demanda même ce que c'est qu'un silo. Brugnon répondit que les silos sont des espèces de trous, comme qui dirait par exemple des espèces de tranchées, où l'on enfouit les betteraves.

— Ah! oui, — dit Simone qui, en effet, l'avait peut-être déjà su.

Puis elle demanda à Brugnon si l'on fabrique du sucre en Espagne.

— Ma foi non... J'ai été en rapports avec un jeune ingénieur de Barcelone, qui voulait essayer. Il n'y a rien eu à faire. J'ai étudié aussi (oh! il y a longtemps, c'était pour mon père), une affaire en Italie, avec un propriétaire de Florence, mais on aurait plutôt fait pousser des betteraves sur cette nappe.

— A propos de Florence, — dit Simone, — comment est-elle?

— Qui?

— Florence, ta nouvelle dactylographe.

— Je ne sais pas, — dit Brugnon. — Je l'ai à peine vue. Pourquoi cette question?

— Pour rien. Pour savoir si tu saurais décrire une femme que tu as à peine vue.

— Ma foi, non.

— Essaie.

Brugnon mit ses mains sur ses yeux, et fit semblant de chercher longuement...

— J'ai de la chance, — dit-il. — Pour cette fois, c'est curieux je me rappelle assez bien. Elle est petite; oui, plutôt petite. Mais elle est assez bien faite, elle a surtout un cou très souple, et très bien attaché... (C'est extraordinaire, comme je me rappelle bien.) Elle a un teint un peu jaune, ocre; assez foncé; et des cheveux noirs assez plats. Coupés? Oui, ils sont coupés, je crois, avec une raie de côté. (Tu sais, j'invente...)

— Va toujous, — dit Simone.

— Son visage?... Pour moi, tous les visages sont ovales; deux yeux, un nez, une bouche. Grande, la bouche, oui; grande, et des lèvres assez grosses; quant au nez, je le verrais volontiers droit, et pourtant une ligne un peu busquée ne lui conviendrait pas mal. Pour lesyeux, que préfères-tu? Bleus? Avec des cheveux noirs ce serait original; malheureusement je les crois plutôt noirs, ou bruns, ou gris, peut-être... Sombres et assortis au cheveux. Voilà. Elle n'est pas mal, hein? ma Florence? Sapristi! (et il fit semblant de fouiller ses poches) sapristi!... les dents que j'oubliais... trente-deux perles;

la taille, semblable à une liane flexible; le cou, tel le col d'un cygne; et les pieds, les plus jolis qu'on eût su voir. Simone, à la tienne!

Il leva son verre et but en regardant Simone, les yeux souriants. Sur son élan il avala trois gorgées, mais s'arrêta et reposa son verre doucement, sans sourire. Simone le regardait, immobile, le menton dans sa main droite. Son regard était si fixe qu'on aurait pu croire qu'elle ne voyait pas Brugnon. Pourtant, c'était bien lui qu'elle regardait, droit, sans aucune expression au fond de ses yeux. C'était comme deux petits animaux gris.

— Hé! là-bas... — dit Brugnon en prenant la main que Simone avait placée sur la table. Il voulait faire croire que Simone était distraite, et la rappeler à la conversation. Elle ne répondit pas, et continua de regarder Brugnon. Celui-ci vit dans ses yeux une lumière qu'il n'y avait jamais remarquée, comme une couleur supplémentaire, qui n'était peut-être qu'un peu d'ivresse. A moins (mais il ne pouvait pas le croire), à moins que ce ne fût ce brillant si semblable à du feu qu'il n'avait plus vu dans ce regard depuis des mois, et qui, jadis, ne le trompait jamais. A cette idée il sentit son cœur battre dans sa poitrine vide, et il voulait presque se lever, emmener aussitôt Simone avec lui. Mais il eut peur.

— Qu'y a-t-il?

Simone replia son regard derrière ses paupières baissées. Quand elle les rouvrit, elle avait changé d'yeux derrière ce rideau.

— Rien, — dit-elle d'un ton froid.

— Tu n'es pas bien?

— Très bien.

Sa voix était sèche et tendue, faite encore pour le regard de tout à l'heure. Puis Simone but, et quand elle reposa son verre, elle avait aussi changé de voix.

— Je te demande pardon, — dit-elle; — je ne t'écoutais pas très bien à la fin. (Il ne voit même pas que je mens, pensait-elle. Il n'a rien compris. Tu disais donc? — ajouta-t-elle avec un sourire faux, et en avançant vers Brugnon son menton posé sur le dos de ses doigts noués, — tu disais donc que cette Florence est une vraie petite merveille?...

— Moi? — dit Brugnon. — Je n'ai rien dit. Je ne la connais pas.... C'est pour cela que tu avais l'air fâchée?

Simone haussa les épaules.

Jean Poussain revint. Il avait dansé plusieurs fois et s'était arrêté un moment au bar.

— Alors? — dit-il en reprenant sa place et après avoir vidé son verre, que Brugnon avait rempli en son absence, — alors, ça va?

— Vous avez dansé? — demanda Simone.

— Oui, avec cette petite en vert, là, qui tourne avec l'Espagnol. Elle ressemble un peu à mademoiselle Florence, vous savez, dont nous parlions tout à l'heure.

— Je ne trouve pas, — dit Simone brusquement.

— Ah?...

Jean Poussain vit bien qu'il eût mieux fait de se taire. Simone faisait tourner dans son verre un petit fouet de bois, entre ses paumes, vivement. Brugnon ne disait rien. Un bloc de silence était tombé sur leur table, et l'on n'imaginait pas qu'il pourrait jamais se briser. Au bout d'un instant, Brugnon fit signe au maître d'hôtel; Simone le regarda sans rien dire, car Brugnon n'avait pas l'habitude de donner lui-même le signal du départ.

Sur le trottoir, devant la voiture de Brugnon, Simone tendit brusquement la main à Jean Poussain.

— J'espère, — dit-elle, — que vous trouverez facilement un taxi.

— Taxi, Monsieur? — répondit l'écho, sous les espèces d'un chasseur qui écoutait tout.

— Non, merci, — dit Jean Poussain. — Je vais faire quelques pas à pied, — expliqua-t-il à Brugnon et à Simone.

C'était la première fois que Brugnon ne le reconduisait pas chez lui. Il ne comprenait pas pourquoi Simone l'avait ainsi renvoyé, et Brugnon, pour sa part, en était gêné; il n'osait pas regarder Jean Poussain en lui disant adieu. « Pauvre garçon! pensait-il; sous prétexte que Simone est de mauvaise humeur!... Florence!... je vous demande un peu!... »

Il s'assit au volant, sans dire un mot à Simone, qui se serrait pourtant contre lui. « Et maintenant, pensait-il encore,

je vais la reconduire à sa porte, elle m'embrassera, et puis bonsoir!.... Personne n'y croirait! Ma foi, tant pis! quand elle sera chez elle, je remonterai au *Crabe*; c'est bien elle qui l'aura voulu... »

A un tournant de rue, Simone, toujours serrée contre Brugnon, lui demanda d'une voix basse et qui semblait venir de très loin;

— Où vas-tu?

— Chez toi, parbleu.

— Pourquoi?

Brugnon s'aperçut alors que Simone était serrée contre lui. Il sentit de nouveau son cœur battre dans sa poitrine vide et tout son corps se contracta.

— C'est vrai? — dit-il, subitement à moitié fou.

Et il arrêta brusquement sa voiture, pour prendre Simone dans ses bras et l'embrasser, l'embrasser, l'embrasser, comme il ne l'avait pas fait depuis tant de mois qu'en vérité il avait presque perdu le souvenir de l'avoir jamais fait. Simone se laissait aller, ne sachant pas encore très bien pourquoi elle avait parlé, et pleine de crainte. Puis Brugnon remit sa voiture en marche, et ce fut chez lui qu'il ramena Simone.

Le lendemain, il la conduisit jusqu'à la porte de sa librairie. Ils ne disaient pas un mot, et chacun semblait plongé dans un rêve triste. La bouche de Simone était un peu tordue, et son regard était dur, Brugnon conduisait rapidement. Ils évitaient de se serrer l'un contre l'autre. Quand Simone descendit, elle tendit seulement la main à Brugnon.

— A bientôt, — dit-elle froidement.

— A bientôt.

Brugnon roula vers son bureau. Ses pensées tapaient derrière son front, et il les examinait l'une après l'autre, rapidement et par saccades, comme on examine un par un les objets d'un tiroir où l'on est déjà sûr de ne pas trouver ce qu'on cherche.

« C'est la faute de Simone, pensait-il; mais c'est aussi la mienne. Elle ne peut changer sa nature, c'est vrai, mais pourquoi le ciel l'a-t-il faite ainsi qu'elle ne puisse me satisfaire? Elle le voulait, cependant, et peut-être est-ce moi qui ne suis pas fait pour elle? Et je l'aime; je l'aime tant

qu'aucun échec, aucun mur ne pourra jamais m'éloigner. Voici que je m'attache à elle à mesure qu'elle est moins capable de me répondre.

» Elle m'aime pourtant. Jamais, sans doute, je ne mesurerai quelle force il lui fallut, hier soir, pour se serrer contre moi, pour vouloir encore revenir. Cette colère qu'elle eut, plus tard, c'était une trompeuse colère, et j'y ai bien senti du désespoir, quoique j'y aie sans pitié répondu par de la colère. Nous étions là, l'un devant l'autre, incapables de nous saisir, arrêtés sans espoir; nous avions l'un pour l'autre, au fond du cœur, de la pitié et de l'amour, mais nous n'osions pas le dire, ni le savoir. Oui, maintenant je me rappelle les arrêts de cette nuit horrible, où nous comprenions en silence, et nous n'osions pas l'avouer. Simone, pauvre Simone!.... Mais je t'aime, et je ne dis plus rien. »

IV

Au bureau, Brugnon trouva Jean Poussain occupé à ouvrir le courrier; Jean portait depuis quelque temps des lunettes d'écaille, ses yeux étant fatigués.

— C'est une conséquence de mon état général, — disait-il, — l'oculiste n'est pas alarmant jusqu'à nouvel ordre.

En revoyant son secrétaire, Brugnon se rappela tout à coup la scène de la veille, quand Simone à la sortie du *Crabe* avait renvoyé si brusquement Jean Poussain.

— Mon pauvre vieux! — dit Brugnon, qui n'osait pas s'excuser mais voulait pourtant être aimable; — avez-vous trouvé un taxi?

— Oh! oui, — dit Jean Poussain; — et même plusieurs.

— Tant mieux.

— Malheureusement, je n'ai pas pu les prendre, parce que je n'avais plus un sou.

— Non? Mon pauvre petit! Il fallait me le dire... Et comment allez-vous faire jusqu'à la fin du mois?

— Nous y sommes bientôt, — dit Jean Poussain, — et j'ai plusieurs invitations. Il ne m'en manque qu'une pour être au complet. Demain, à déjeuner.

— Alors, je m'inscris.

— Je vous remercie, — dit Jean.

— Voulez-vous une avance?

— Pour rien au monde.

Quand il eut travaillé jusqu'à dix heures, Brugnon se leva et traversa les bureaux, comme il faisait chaque matin. Après avoir échangé quelques mots avec M. Narbonne, M. Comte et M. Quellemaleur, il avait rejeté tous ses soucis. Il monta à l'aquarium. Les dactylographes travaillaient, faisant un bruit de Bourse, où ne manquait que la chaleur de la voix humaine. Brugnon rompit ce charme mécanique.

— Bonjour mes enfants, — dit-il.

Les dactylographes s'arrêtèrent et répondirent. Brugnon traversa la salle et regarda, au delà de la grande baie, l'étendue des toits, grise comme le ciel.

— Vous n'avez pas envie de regarder le paysage? — demanda-t-il à la dactylographe la plus proche de lui.

C'était justement Florence.

— Ah! mademoiselle Florence... Vous permettez que je regarde la couleur de vos yeux?

Il y eut dans l'aquarium un murmure qu'on n'entendit pas.

— C'est une espèce de gris avec du bleu, — dit Brugnon. — Gris bleu, c'est cela; je vous remercie. Alors, — dit-il, — vous êtes contente, ici? Vous travaillez bien?

— Oui, — dit Florence.

— C'est extraordinaire, — dit Brugnon, en regardant sur la table. — La sténographie m'a toujours étonné. Comment pouvez-vous vous y reconnaître dans tous ces petits signes? C'est la seule chose que je n'aie jamais voulu apprendre. Qu'est-ce que ça veut dire ce signe-là?

— Rapidement, — dit Florence.

— Et mon nom, comment s'écrit-il?

Les huit compagnes de Florence la regardaient avec un peu de jalousie, mais ce n'était pas la première fois que Brugnon s'arrêtait un moment et causait avec l'une ou l'autre.

Comme Florence était nouvelle venue on pensa que Brugnon voulait la mettre en confiance, et l'on ne s'étonna pas trop. D'ailleurs Brugnon redescendit bientôt, après avoir recommandé à Florence de toujours bien travailler si elle voulait qu'il l'aimât bien.

Pendant le conseil qui se tint quelques instants plus tard, Brugnon dit à M. Narbonne qui lui parlait d'une lettre reçue :

— Nous avons déjà parlé de cette affaire.

— Oui, — dit M. Narbonne.

— Quand?

— Il y a quelques semaines.

— C'est la date exacte que je demande, — dit Brugnon. — C'est insupportable; ces réunions ne servent à rien si l'on ne se rappelle même pas ce qui s'y dit.

— Si vous me le permettez, — dit M. Comte, je rappellerai ici une suggestion que j'ai déjà faite à plusieurs reprises. Une dactylographe pourrait assister à nos réunions, y prendre des notes et rédiger chaque jour un compte rendu. Nous aurions ainsi un résumé très fidèle de l'activité de la maison.

— Monsieur Comte est un grand bonhomme, — dit Brugnon. — Dès demain vous prierez une des petites de descendre. Nous prendrons mademoiselle Florence, pour qu'elle soit plus vite au courant.

Et ce fut ainsi que Brugnon passa chaque matin à côté de Florence une demi-heure pendant laquelle il pouvait à loisir vérifier si la première description qu'il avait donnée à Simone était exacte. Or elle l'était, très suffisamment. Florence était assez petite et fort gracieuse. Elle n'ignorait pas que l'attache de son cou était belle, et choisissait des robes qui le laissaient voir. Son visage n'était pas des plus beaux, mais il était agréable et d'une expression incertaine, car si la bouche était assez grasse et souriante, les yeux plus gris que bleus étaient très fermes et regardaient sans douceur. Il était difficile de deviner les pensées de Florence. Brugnon disait parfois, quand la conversation devenait trop rapide ou trop embrouillée :

— Mademoiselle Florence n'y comprend plus rien...

— Si, monsieur, — répondait-elle nettement, un peu piquée.

Et en effet, elle comprenait très bien; si bien même que Brugnon l'avait bientôt choisie pour lui dicter son courrier personnel. Les jours où cette assurance un peu hautaine qu'elle avait lui paraissait irritante Brugnon eût voulu prendre Florence en faute, mais comme il n'y parvenait

jamais; il en avait bientôt pris son parti, et se contentait, pour passer sa mauvaise humeur, de lui dicter les lettres les plus longues et les plus délicates, lui laissant même le soin, parfois, de les rédiger elle-même, d'après ses indications. Comme elle y réussissait bien, il en était à la fois satisfait et un peu irrité.

— Alors, — lui disait-il en riant, — je ne sers plus à rien, ici?

Elle riait aussi, discrètement, sans protester, et Brugnon se demandait parfois s'il n'y avait pas dans ce rire un peu de moquerie.

« Oh! oh! pensait-il; il ne faudrait tout de même pas... »

Heureusement, Florence ne savait pas l'anglais; Brugnon ne manquait pas une occasion de lui tendre le courrier de Londres, et de lui dicter avec la prononciation la plus correcte, les adresses les plus hermétiques. Florence, alors, s'arrêtait d'écrire et regardait Brugnon tout tranquillement. Il s'énervait.

— C'est vrai; vous ne savez pas l'anglais... Ah, que c'est ennuyeux; sapristi! que c'est donc ennuyeux.

Mais Florence ne répondait rien, et Brugnon était obligé d'épeler.

— Je perds un temps fou, — disait-il d'un air accablé.

Mais Florence laissait bien voir qu'elle n'en croyait rien; Brugnon alors se fâchait pour de bon, et la renvoyait à l'aquarium.

— Cette gamine est insupportable, — disait-il.

Un jour que Simone lui avait en riant demandé des nouvelles de Florence il lui avait répondu :

— Elle ne travaille pas mal, mais, bon Dieu! qu'elle est prétentieuse!...

PIERRE BOST

(*A suivre.*)

VERS LA PAIX SOCIALE

I

LA QUESTION OUVRIÈRE ET SES ORIGINES

Cavour disait : « Les questions non résolues sont sans pitié pour le repos des peuples. »

La France avait par dessus tout besoin, dans l'après-guerre, de renforcer l'union nationale et la concorde civique. Or, nous l'avons vue de nouveau armée contre elle-même, à la veille d'être déchirée par les factions comme aux pires jours de son histoire. C'est ainsi que, douée de toutes les capacités et de toutes les ressources, qui lui eussent permis de surmonter ses embarras financiers, il n'a tenu à rien qu'elle se laissât accabler par eux.

Dès l'année 1916, nous posions ce principe[1] : « La France au sortir de sa victoire militaire ne remplira ses destinées qu'au prix d'une autre victoire remportée sur la question religieuse et la question sociale qui l'abêtissent et la paralysent. »

Notre propos n'est pas de parler aujourd'hui de la pacification religieuse. Celle-ci, selon nous, a fait, en ces derniers temps, des progrès très sensibles. Nous pensons même que la France possède virtuellement la paix religieuse. Seulement on ne le sait pas. C'est pourquoi les vieilles querelles paraissent subsister, alors que, sans trop nous en rendre

1. *L'Impérialisme français*, par le Comte de Fels, 1 vol., Berger-Levrault et Cie, éditeurs.

compte, nous nous acheminons vers la solution expérimentale du problème d'où sont venues tant de divisions néfastes et pernicieuses.

En est-il de même de la paix sociale? On le dit. On nous assure qu'un esprit nouveau a passé sur les syndicats ouvriers, dépris des doctrines collectivistes. Quatre cent trente-six ans après Colomb, certains chefs du mouvement ouvrier viennent de découvrir l'Amérique. Au spectacle que leur offre le Nouveau Monde, ils auraient compris que l'accord social et la conscience professionnelle se trouvent à la base du mieux être et du progrès.

Si faible et si incertaine encore que puisse être cette tendance, il la faut encourager et servir. C'est à cette fin que nous entreprenons cette étude qui pourrait aussi bien s'intituler : Voyage à la recherche de la paix sociale.

Nous nous demanderons tout d'abord s'il existe vraiment une *question sociale* en France, au sens précis et honnête du mot.

Nous serions fort tenté de répondre par la négative.

Il semble bien, tout au moins, que cette question a perdu, chez nous, de son caractère aigu.

C'est, en effet, que nulle société n'est plus perméable que la société issue de 89. Nulle part ailleurs qu'en France l'individu n'est moins parqué dans sa classe. En vain chercherait-on chez nous quelque chose qui ressemblât à une caste. Quiconque, si bas qu'il soit placé dans la hiérarchie sociale, ambitionne de monter au degré supérieur, n'en sera empêché que par le défaut d'énergie, d'intelligence et d'aptitude, c'est-à-dire par des obstacles dont la nature, et non la société, est responsable. Confondre la question sociale et la question ouvrière, c'est faire le jeu de nos démagogues marxistes dont toute la dogmatique s'écroulerait par la base, en même temps que péricliterait leur industrie, s'ils reconnaissaient l'inexistence des classes rigides et fermées.

En revanche, la *question ouvrière*, loin d'être niée, doit être mise au nombre des questions non résolues et impitoyables dont parlait Cavour. Elle date de la fameuse séance du 14 juin 1791 où Le Chapelier persuada la Constituante de voter la loi dont voici les trois dispositions essentielles :

« Défense de rétablir, sous quelque prétexte que ce fût, comme contraires à la Constitution, toutes espèces de corporations de même état ou profession — Défense aux citoyens de même état ou profession, lorsqu'ils se trouveront ensemble, de nommer un bureau, tenir des registres, prendre des arrêts, faire des règlements sur leurs prétendus intérêts communs — Défense aux corps administratifs ou municipaux de tolérer toutes pétitions ou délibérations émanant des membres d'une même profession.

» Le tout sous peine d'amende, de prison, de dégradation civile. »

On se méprend communément sur le sens et la portée de la loi Le Chapelier. Elle n'a pas supprimé, ainsi qu'on l'imprime couramment, les corporations d'ancien régime. C'est Turgot qui leur avait porté un coup décisif, en mars 1776. Quand Le Chapelier monta à la tribune, il y avait déjà deux mois que la suppression définitive était prononcée. A tort ou à raison? Le débat ne sera jamais clos parce qu'il est surtout d'ordre sentimental. Mais, à supposer que la Constituante, reprenant le motif de Turgot, eût commis une erreur en achevant de briser la vieille organisation ouvrière le 17 mars 1791, ce n'aurait été que péché véniel. On est fondé à penser que les corporations, inadéquates aux temps nouveaux, fussent mortes toutes seules. Ce dont la Constituante est vraiment coupable devant la postérité, c'est d'avoir empêché par la violence légale la renaissance des corporations sous des formes mieux appropriées au progrès. Ce jour-là, le préjugé jacobin, si défavorable aux corps intermédiaires placés entre l'État et l'individu pour amortir les prises du premier sur le second, a entraîné la Constituante dans une faute lourde dont nous subissons encore les conséquences. Jamais le législateur ne s'est mis aussi ouvertement en travers de l'évolution naturelle et ne l'a condamnée avec moins de compréhension à se jeter dans les chemins de traverse. Y-a-t-il quelque exagération à écrire que la loi Le Chapelier était grosse du socialisme révolutionnaire? A la vérité, le nouveau régime n'a pas mieux traité les employeurs ou patrons que leurs ouvriers, puisque les articles 414 et 415 du code pénal primitif prévoient et répriment, aussi bien

contre les uns que contre les autres, le délit de coalition. C'est l'individualisme obligatoire dans le moment même où les applications de la vapeur et de l'électricité s'apprêtent à transformer le monde matériel et à remplacer par de grandes usines l'atelier familial d'autrefois.

Dès lors, inclinés l'un et l'autre sous l'inexorable loi de la concurrence, impuissants à s'en défendre par la mise en commun de leurs ressources respectives, tenus séparés l'un de l'autre par la volonté du législateur, ni le patronat ni le prolétariat n'avaient les moyens pratiques de se constituer à l'état d'union ou de régler leurs rapports mutuels sur le pied de la justice et de la sympathie. L'on s'explique ainsi que tant de réformateurs et d'utopistes aient cherché à résoudre artificiellement cette question ouvrière qu'il eût peut-être suffi dans le principe d'abandonner à sa propre gravitation.

La Révolution, si hostile aux associations patronales et ouvrières, s'est montrée, en revanche, très favorable aux associations libérales. Successivement, les corporations d'avoués, d'huissiers, notaires, médecins et pharmaciens recevaient l'autorisation de renaître. Ce qui s'explique par le recrutement des assemblées révolutionnaires où prédominaient les légistes et les représentants des carrières libérales.

Sous le premier Empire il n'y a pas de place pour la question ouvrière dans la trame serrée des événements. Napoléon ne s'est occupé que des bouchers et des boulangers pour réglementer l'exercice de leur profession, et le plaidoyer qu'un jour Regnault de Saint-Jean-d'Angély prononça au Corps législatif, sans succès d'ailleurs, n'a été sauvé de l'oubli que par les érudits.

Sous la Restauration et sous la Monarchie de Juillet, la question ouvrière a été surtout parlée. C'est la belle époque des assemblées délibérantes. Les corporations du bon vieux temps sont évoquées avec attendrissement, non sans que leur souvenir ait subi de poétiques déformations. Mais, entre 1818 et 1848, l'école étatiste est trop fortement ancrée sur ses positions pour s'en laisser déloger, malgré les généreux efforts des Sismondi, des Buchez, des Villeneuve-Barge-

mont, des Buret, des La Facelle. C'est à cette époque-là que le mot de corporation achève de se discréditer, de s'associer irrésistiblement à une pensée de rétrogradation. En fait de tentatives pour rompre le cercle d'investissement tracé par la loi autour des gens de métier on ne voit guère que la requête, d'ailleurs inexaucée, présentée en 1829 par les entrepreneurs parisiens à seule fin d'établir entre eux une entente professionnelle.

C'est en 1848 que se noue fortement ce grand drame de la question ouvrière, dont le dénouement, ou propice ou funeste, ne saurait être désormais éludé et qu'il est encore au pouvoir des Français de 1928 de préparer et de diriger.

Au milieu du XIXe siècle a achevé de se préciser cette question ouvrière que l'individualisme révolutionnaire a jetée loin des voies amiables et conciliatrices. On n'a pas su ou voulu remplacer ce qu'on avait détruit. De par les décrets de l'Assemblée Constituante, les ouvriers, en dépit de l'égalité civile, ont été réduits à la condition de classe inférieure. La conquête de l'égalité politique ne les a pas tirés de cette infériorité. Le droit de participer au gouvernement du pays sous la direction des politiciens légistes ou lettrés ne saurait compenser pour les ouvriers la perte ou la négation du droit de se gouverner eux-mêmes. D'autres part, les immenses transformations économiques causées par le machinisme ont commencé et ne s'arrêteront plus. Les villes et les centres industriels puisent sans compter dans le réservoir humain des campagnes. C'est l'ère des grandes migrations intérieures qui s'ouvre. Il en résulte un prolétariat, dont les effectifs ne cessent de s'accroître, et qui n'est que campé dans les milieux urbains. Le problème sera donc de l'y incorporer. Or, ce problème, nous venons de le voir, la Révolution l'a rendu insoluble. L'ouvrier et le patron sont désunis. Un législateur aveugle a pris soin qu'ils ne puissent s'unir alors que de leur union seule dépend et la sécurité de l'ouvrier et la stabilité de l'ordre social.

Ce qui s'en est suivi était fatal et par conséquent aurait pu être prédit longtemps à l'avance. Le fameux *manifeste du parti communiste*, lancé par Karl Marx et Friedrich Engels, en février 1848, promulgue le dogme de la lutte des classes;

il nous est présenté, à bon droit, par les écrivains socialistes comme le point de départ d'une ère nouvelle. C'est à bon droit encore que les mêmes écrivains, rappelant les idées-forces qui sont à l'origine du *Manifeste*, voient mieux qu'une coïncidence dans sa publication et dans l'immédiate éclosion d'un mouvement révolutionnaire éclatant de Paris à Vienne et de Palerme à Berlin. La Révolution de 1848 a été essentiellement socialiste.

Tocqueville, témoin oculaire et observateur pénétrant des événements, a donné, dans ses *Souvenirs*, l'insurrection de Juin comme la plus grande et la plus singulière qu'il y eût eu dans notre histoire. Il ne sera peut-être pas sans profit pour nos contemporains d'en prendre note. La plus grande, car, pendant quatre jours, plus de 100 000 hommes y furent engagés; la plus singulière, car les insurgés y combattaient sans un cri de guerre, sans chefs, sans drapeau et cependant avec une expérience militaire qui étonna les plus vieux officiers.

Ce qui la distingua de tout autre mouvement émeutier, c'est qu'elle ne fut pas une lutte politique dans le sens qu'on accordait communément à ce mot, mais un combat de classes, une guerre sociale. Elle sortit naturellement des idées socialistes, et il faut y voir un effort brutal et aveugle, mais puissant, des ouvriers pour échapper aux fatalités de leur condition. Les femmes y prirent autant de part que les hommes et, quand il fallut se rendre, elles furent les dernières à s'y résoudre.

Tocqueville a souligné aussi, d'un trait précis et saisissant, l'état d'esprit du prolétariat parisien vers le milieu du XIXe siècle. On prétend que, dans les derniers temps de la Monarchie de juillet, un homme d'État se serait exclamé à une soirée des Tuileries : « Nous dansons sur un volcan. » Sans doute l'auteur de ce mot ne réalisait-il pas la violence prochaine de l'éruption. En tout état de cause, le régime censitaire ne croyait pas à la question ouvrière. Ses économistes s'obstinaient à ne voir dans les symptômes de la poussée corporative qu'une force perturbatrice qui venait déranger bien mal à propos l'équilibre universel résultant de la libre concurrence. Le réveil a été dur.

Une remarque topique sur cette phase si intéressante et si mouvementée de notre histoire émane de M. Étienne Martin-Saint-Léon, le sagace historien des corporations de métiers et de l'évolution de l'idée corporative jusqu'à nos jours. Il semblerait, suivant toute logique, que la seconde République eût dû se caractériser par la conquête de la liberté d'association utilisée à des fins organiques. Il n'en a rien été : « L'idée corporative » entendue dans son sens propre, c'est-à-dire en tant qu'association de tous les travailleurs d'un même corps d'état n'a tiré un profit direct ni de l'orientation nouvelle de l'opinion, ni de l'intérêt qu'éveilla chez les hommes de cette génération le sort des classes laborieuses. »

En construisant imprudemment une digue devant l'évolution naturelle, l'Assemblée Constituante avait condamné celle-ci à se comporter de même façon qu'un fleuve barré, dans son cours. De lui-même, il aurait coulé paisiblement. Il devient torrent et déverse au hasard ses eaux fangeuses jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son lit et sa pente originelle. Quarante-huit a vu éclore en nombre prodigieux les projets de réformes sociales, s'élaborer une infinité de systèmes destinés à assurer le bonheur de l'humanité. Or, tous les projets et systèmes proposés par les réformateurs de l'époque, Louis Blanc, Victor Considérant, Cabet, Proudhon — celui-ci a un degré moindre — ne sont au fond, malgré leurs dissemblances, que les variantes de la même utopie. Tous ont pour fin l'absorption des énergies individuelles et des forces corporatives dans l'État. Tous admettent à titre de postulat la possibilité de régler la question ouvrière par l'opération de quelques décrets bien conçus. Tous invitent le prolétariat à s'emparer de l'État, de manière à assumer, par l'entremise de celui-ci, le gouvernement de la production et la répartition des richesses. C'est ainsi que les extrêmes se sont rejoints une fois de plus dans l'histoire. L'excès d'individualisme a engendré le communisme. Par cela qu'il a formulé le système communiste le plus cohérent, le mieux lié, désormais le marxisme va pénétrer petit à petit dans la conscience du prolétariat français. Mais la dictature bonapartiste née de la Révolution de 48 assure à la Société fran-

çaise un répit de vingt ans, durant lequel l'évolution naturelle et l'évolution artificielle, opérant chacune de leur côté, ne laisseront pas de poursuivre sourdement dans les profondeurs de la nation leur travail modificateur.

Pour dire les choses en gros, conformément au propos synthétique qui est avant tout le nôtre :

1° Quarante-huit pose la question ouvrière méconnue, éludée, niée même pendant près de soixante ans. Il démontre violemment le porte à faux d'un ordre social où ni les employeurs, ni les ouvriers n'ont le droit de s'associer et se trouvent ainsi voués à la désunion et au conflit.

2° Quarante-huit fait évoluer artificiellement la question ouvrière dans le mauvais sens. Il l'aiguille vers la solution allemande, c'est-à-dire vers le communisme, en passant par toutes les formes atténuées, graduées de celui-ci, rassemblées sous l'étiquette générique de socialisme d'État.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que nous sommes fort éloigné de condamner au nom de l'évolution naturelle ce qu'on a justement appelé le Code du Travail. Faut-il répéter ce que nous avons eu plus d'une occasion d'écrire? Nous nous faisons une idée très haute de la mission de l'État et nous professons qu'il n'est jamais trop fort, ni trop obéi, dans tout ce qui est de son ressort et de sa compétence. L'école libérale allait, avec Dunoyer, jusqu'à condamner toute intervention de l'État, relativement aux établissements insalubres ou à la protection des enfants travaillant dans les manufactures. Personne ne songe plus à faire grief à la seconde République d'avoir inauguré le Code du Travail par la loi du 9 septembre 1848 qui limitait à douze heures la durée du labeur dans les usines. Il est nécessaire que l'État pose et fasse respecter certains principes généraux, tels que celui du risque professionnel, qui a présidé à la rédaction de la loi sur les Accidents du Travail, par exemple. L'existence d'un Code civil, d'un Code de commerce, etc..., implique irrésistiblement l'existence corrélative d'un Code de travail. Il ne faut pas que cela prête à équivoque ou à malentendu.

***

Tandis que la solution allemande de la question ouvrière se répandait sur le continent et achevait de pénétrer en France, une solution anglaise de la question ouvrière, une solution insulaire et originale, peut-on dire, s'élaborait de son côté. Abandonnant aussi bien le côté social que le côté politique de la question, les ouvriers anglais organisaient, au prix d'efforts aussi persévérants que vigoureux, leurs syndicats plus connus sous le nom de *Trades Unions*. C'est au comte de Paris que revient incontestablement l'honneur et le mérite d'avoir, vers la fin du second Empire, porté à la connaissance du public français, qui n'en savait que le roman, l'histoire vraie des associations ouvrières anglaises. Revenu en Angleterre après avoir pris part à la guerre de Sécession américaine, en qualité de combattant dans l'armée du Nord, le comte de Paris avait pu suivre de près les travaux de la grande commission royale d'enquête, sur les résultats engendrés par le droit de coalition dont l'exercice remontait à 1824. Son petit livre[1] fait date. Il a eu une influence considérable sur la marche des idées et des doctrines. Il contient dans son bref avant-propos cette phrase bien significative : « L'application nouvelle du principe fécond de l'association non seulement assurera à la société un profit matériel et un accroissement de la richesse publique, mais lui rendra dans l'ordre moral des services plus importants encore. Elle contribuera à montrer tout ce qu'il y a de spécieux et de funeste dans la prétendue opposition d'intérêts entre le capital et le travail. Nous ferons voir ces deux éléments de la prospérité publique, en tout pays, tantôt engagés dans une lutte contre la nature, tantôt, au contraire, retrouvant toute leur puissance par une heureuse alliance. »

S'agissant de définir le but idéal de toute action corporative, on ne saurait mieux dire. Pour qu'il y ait corporation au sens rigoureusement étymologique et scientifique du

1. *Les Associations ouvrières en Angleterre (Trades-Unions)*, Paris, 1869, Germer-Baillière, éditeur.

mot, il faut qu'il y ait plus encore peut-être qu'alliance heureuse, c'est-à-dire union intime du capital et du travail, de l'employeur et de l'ouvrier. Mais on peut se demander aujourd'hui, si les *Trades Unions*, c'est-à-dire l'action syndicale directe a pleinement justifié les prévisions optimistes du comte de Paris. Certes les *Trades Unions* ont obtenu des résultats merveilleux et ont amélioré dans d'énormes proportions le sort de leurs adhérents. On ne saurait prétendre qu'elles ont résolu d'une façon valable et définitive la question ouvrière en constituant d'une part une aristocratie ouvrière et d'autre part en étendant à tel point leur autorité et leur puissance que les chefs d'industrie anglais n'apparaîtraient plus, en quelque sorte, que comme les entrepreneurs de leurs ouvriers. Les graves événements sociaux qui se sont déroulés depuis trois ans, en Grande-Bretagne, tentative de grève générale, longue grève des charbonnages, semblent montrer qu'en usurpant ainsi le gouvernement de la production les *Trades Unions* n'ont peut-être pas imprimé à l'économie anglaise la meilleure direction. Nous verrons ultérieurement ce que cette idée anglaise de l'action syndicale est devenue en passant par des cerveaux français.

Est-il permis de parler aujourd'hui, en toute impartialité objective, du gouvernement impérial et de son chef? Napoléon III aimait à répéter, en manière de boutade, qu'il était le seul républicain de sa Cour. La boutade avait un grand fonds de vérité. Il faut même voir dans le neveu du grand Empereur, plus qu'un républicain : un socialiste qui, au cours de sa vie errante, s'était imbu de toutes les doctrines et de toutes les chimères du temps. Est-ce un paradoxe d'écrire que Napoléon III n'avait été dictateur que par position et par nécessité? Dès qu'il en trouva l'occasion, il s'empressa de restaurer le régime parlementaire. La question sociale le hantait. Et il faut rendre cette justice au gouvernement impérial, qu'en abolissant, le 25 mai 1864, la loi sur les coalitions dont les sanctions oscillaient de deux à cinq ans de prison, qu'en reconnaissant tant aux patrons qu'aux ouvriers le libre exercice du droit de coalition, sauf seulement à en répondre dans le cas de violence ou de mesures

frauduleuses, qu'en accordant trois ans plus tard aux sociétés anonymes leur charte, il avait accompli l'essentiel.

Les conséquences dont ces deux actes législatifs sont gros pourront se développer et se dérouler, mais le barrage est désormais abaissé, que le préjugé jacobin et révolutionnaire avait élevé devant l'évolution naturelle. La carrière est large ouverte devant l'idée corporative. Il ne tiendra désormais qu'à l'intelligence et à l'énergie de la réaliser. Le droit de fédération est octroyé au capital et le droit de coalition est imparti au travail. Les deux moitiés de la corporation ont retrouvé l'existence légale. Vont-elles se réunir ou s'opposer? Encore une fois, c'est le nœud de la question. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé sans qu'il soit encore ou dénoué ou tranché.

II

SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

La troisième République ayant trouvé, dans la succession du second Empire, la société anonyme et le droit de coalition, n'a mis aucune hâte à faire fructifier cet héritage. Logiquement, la première liberté dont la nouvelle école dirigeante républicaine eût dû doter la France semblait être la liberté d'association, proclamée par le comte de Paris « la liberté nécessaire. » Tel était d'ailleurs le sentiment des libéraux-radicaux dont Jules Simon nous apparaît comme le prototype. A leur avis, c'est par le moyen de la liberté d'association accordée sans restriction que devaient se résoudre les grands problèmes de l'époque : les rapports du capital avec le travail, ceux des églises avec l'État républicain et laïque. Mais la nouvelle école, où la tradition autoritaire et jacobine ne tardait pas à reprendre le dessus, ne recula pas devant une inconséquence, explicable d'ailleurs, sinon excusable, par les résistances que rencontrait l'établissement politique de 1875. La lutte pour l'existence absorbait le plus clair de ses forces et de ses préoccupations; il était fatal qu'elle ne voulût pas se dessaisir de ses armes contre l'oppo-

sition, ni majorer les chances de celle-ci par l'octroi de libertés jugées dangereuses et prématurées.

Il est même arrivé cette chose apparemment paradoxale mais peu surprenante au fond, que les deux lois organiques qui ont institué chez nous la liberté d'association ont été avant tout des actes politiques s'inspirant de considérations électorales et déterminées par la volonté de réduire l'opposition en état d'infériorité. Waldeck-Rousseau a été, dix-sept ans de distance, le père de la loi de 1884 sur les syndicats et celui de la loi de 1901 sur les associations. Il y a donc identité de méthode et unité de pensée à l'origine de ces deux textes dont on a fait à leur commun auteur un grand honneur, sur lequel il y a peut-être à rabattre après inventaire.

Il n'a pas échappé, en effet, au coup d'œil sagace et pénétrant de Georges Sorel que la loi de 1884, survenant à la veille d'un renouvellement législatif qui s'annonçait menaçant pour le parti au pouvoir, poursuivait des fins plus électorales que corporatives. Il s'agissait de mobiliser contre l'union conservatrice reprenant vie et santé à la faveur du mécontentement général une force ouvrière capable de faire peur, mais dont le gouvernement eût gardé subrepticement le contrôle en apostant des hommes à lui à la direction de ces groupements. Le fait est que, sur l'instant, les socialistes irréconciliables ne se crurent pas tenus à la reconnaissance envers Waldeck-Rousseau et l'accusèrent nettement de s'être proposé moins l'émancipation des ouvriers que leur embrigadement et d'avoir comprimé sciemment le développement des unions ou fédérations de syndicats en leur défendant de posséder librement.

Quant à la loi des associations, elle a pris, dès l'arrivée de Waldeck-Rousseau au pouvoir, au début du siècle, et en conséquence du fameux discours de Toulouse sur les deux France, figure d'une loi de combat. Le principe de la liberté d'association n'a été posé que pour faire passer l'exception faite au détriment des ordres religieux et la loi n'a été votée que comme un moyen plus commode de parvenir à leur destruction. Le caractère d'âpreté revêtu par les débats dont cette loi a été l'objet ne permet pas de douter de ce que nous avançons. Ce n'est donc que plus de trente ans après

le 4 septembre que le fait de s'associer devait cesser d'être un délit pour les Français autres que les ouvriers manuels déjà bénéficiaires du droit syndical, pourvu qu'ils ne fussent pas congréganistes. Née sous d'aussi fâcheux auspices, la liberté d'association devait fatalement se ressentir des conditions de son origine et devenir trop souvent un instrument de guerre sociale. Joint à cela que les nécessités de la campagne contre les ordres religieux obligeaient ceux qui la menaient à viser, pour se donner les apparences de l'impartialité et pour se couvrir d'un prétexte d'utilité générale, le danger des accumulations de biens de main-morte. Or, qu'est-ce que la main-morte si ce n'est le plein droit de propriété reconnu à la personne morale et perpétuelle des associations? De ce chef on se condamnait à ne pas résoudre le problème de l'association dans son ensemble et à retarder de vingt ans encore le moment d'abroger le dernier vestige du préjugé révolutionnaire, c'est-à-dire d'accorder la pleine capacité civile aux syndicats professionnels, à seule fin qu'ils en vinssent à mettre le besoin d'acquisivité positive au-dessus des agitations malsaines et utopiques.

Les syndicats ouvriers ont trompé l'attente de leur créateur Waldeck-Rousseau. Ils n'ont été, à aucun moment jusqu'à nos jours, dans la main du pouvoir, une organisation politico-administrative rattachée au ministère de l'Intérieur. Le nouveau rouage ne s'est pas inséré dans la grande machine de la centralisation. Il a fonctionné aussitôt d'une façon indépendante. Dès ses premiers débuts, sauf à l'intérieur de deux ou trois professions plus enclines au réformisme, le syndicalisme a adopté une attitude de combat et s'est posé en antagoniste du patronat. Il a tendu vers une centralisation qui lui fût propre et qui ne pouvait de fondation que poursuivre des buts de guerre sociale plutôt que des buts d'amélioration pratique atteints à l'amiable. L'idée de la Confédération Générale du Travail, c'est-à-dire de la constitution, envers et contre la loi écrite, d'une sorte d'état syndicaliste dans l'État, a pris corps pour la première fois à Limoges en 1895. Elle ne s'est pleinement réalisée qu'en 1902 par la conjonction de la Fédération des syndicats qui jusque là avait évolué séparément.

L'année 1906 aura été la grande climatérique du mouvement socialiste et ouvrier en France.

Avant cette date, l'histoire du parti socialiste n'avait été que celle de ses divisions et de ses schismes. Le grand fédérateur socialiste français n'aura été autre que le parti allemand cohérent, discipliné, détenteur d'une sorte de souverain pontificat exercé par les successeurs de Karl Marx. Le congrès d'Amsterdam en 1904 condamna la tactique réformiste et la participation des socialistes au gouvernement bourgeois. Les Allemands avaient exigé cette condamnation. Ils l'obtinrent. Et les Français furent placés dans l'alternative de la soumission ou de la démission. Jaurès, Guesde, Vaillant, Allemane et Gustave Hervé revinrent du concile d'Amsterdam unifiés dans l'orthodoxie marxiste. Mais cette réconciliation, tout en ne laissant pas d'accroître la puissance de la section française de l'internationale ouvrière, ne lui conférait aucun surcroît d'autorité et d'influence sur les syndicats. La célèbre brochure de Georges Sorel sur *l'Avenir socialiste des syndicats* donne l'explication de ce phénomène qui parut si déconcertant à tant de gens, lorsque, en 1906, au congrès d'Amiens, les militants syndicalistes affirmèrent avec tant d'éclat leur persistante volonté d'autonomie et d'indépendance à l'égard des politiciens et des parlementaires socialistes traités sans la moindre cérémonie. Ah! si l'école dirigeante avait caressé vraiment l'espoir de créer des organisations ouvrières susceptibles de se laisser conduire par la police de sûreté générale, ce dut leur être alors une pénible déception! Mais une consolation dut venir à nos dirigeants du fait de l'échec aussi cuisant et aussi complet éprouvé par les gens bien intentionnés, mais candides, qui, vers la même époque, avaient essayé de donner un grand essor au mouvement jaune. Les promoteurs des syndicats jaunes se livraient à une prédication assurément fort édifiante. Ils répandaient chez les ouvriers les doctrines les plus raisonnables, les plus sages qui fussent. Ils remontraient à leur auditoire l'absurdité du marxisme et de la lutte des classes, son dogme fondamental. Ils étaient éloquents, zélés, sincères et désintéressés, mais leur action ne s'exerça jamais en profondeur dans les endroits où ils purent prendre pied.

Au bout de quelques mois, le syndicalisme jaune s'éteignit de lui-même dans l'indifférence et dans l'oubli. Il s'était heurté à des préventions insurmontables. Il ne parvint jamais à détruire, dans l'âme ouvrière, ce soupçon, qu'il n'était qu'une tentative de diversion provoquée, encouragée et subsidiée par le haut patronat. La politique expérimentale ne peut que prendre acte de cet échec absolu. Il semble que, malgré la pureté et la droiture incontestable de ses intentions, le syndicalisme jaune ait causé plus de mal que de bien à la paix sociale et qu'il ait encore creusé le fossé de malentendus et de préjugés par quoi le prolétariat est séparé de ses employeurs. C'est une expérience concluante qui ne doit mettre personne en goût de récidive. On ne fera jamais rien d'utile dans cette direction, c'est-à-dire en essayant de dresser syndicalisme contre syndicalisme. Devant une telle évidence il n'y a qu'à s'incliner.

« Tout l'avenir du socialisme réside dans le développement autonome du syndicat, c'est-à-dire l'émancipation de toute direction qui ne soit pas interne.

» Le principe du gouvernement par les groupes professionnels sélectionnés est le nouveau principe politique du syndicat. »

Ces deux aphorismes émanent de Georges Sorel. Ils sont fondamentaux. Les déplorer, les critiquer, à quoi bon? C'est d'ailleurs ce qui ne saurait convenir à la politique expérimentale, qui étudie les choses comme elles sont et non comme elles pourraient être en vertu d'un idéal abstrait. L'homme qui a ainsi donné la formule du syndicalisme français, tel qu'une sorte de génération spontanée l'a fait surgir il y a vingt ans, était un observateur singulièrement attentif et clairvoyant qui, après une longue vie d'étude et de méditation, avait fait entièrement litière des opinions reçues et préconçues. Ce n'est pas lui, certes, qui a imprimé au mouvement syndical français cette direction. Mais ses travaux et notamment ses célèbres *Réflexions sur la violence* qui ont été, dit-on, le livre de chevet de Mussolini après l'avoir été également de Lénine, ont contribué, en révélant le syndicalisme à lui-même, à l'enfoncer davantage dans la voie qu'il s'était inconsciemment choisie.

Nul ne peut servir deux maîtres à la foi. C'est parole d'écriture. Elle n'est pas d'application au prolétariat industriel français pris dans son immense majorité. Il s'accommode fort bien de ce dualisme : le parti d'une part et le syndicat de l'autre, quelque contradiction qu'on relève dans les directives que l'un et l'autre donnent à leurs adhérents.

A la vérité, le parti et le syndicat poursuivent apparemment la même fin, qui est la subversion de l'ordre social et cela suffit à tranquilliser les consciences simples. Il n'y a pas de tempêtes sous le crâne des ouvriers qui sont inscrits au parti et qui cotisent dans le même temps au syndicat. Il n'en reste pas moins que l'esprit du syndicalisme diffère notablement de celui qui règne au parti collectiviste et que celui-ci, n'était l'aiguillon de celui-là, en userait sans doute d'autre façon. On peut considérer que, dans l'hypothèse où le syndicalisme n'eût pas adopté la position qu'il a prise il y a vingt ans, le parti socialiste se fût gardé d'obéir strictement aux décisions du concile d'Amsterdam et se fût, petit à petit, perdant son originalité et sa vigueur première, intégré dans les cadres de la démocratie parlementaire. La participation au pouvoir eût produit ses effets ordinaires qui sont d'amollir les intransigeances et d'émasculer les caractères. Notre école dirigeante a toujours caressé le projet de s'annexer les syndicats ouvriers convertis en *Trades Unions* inoffensives et d'apprivoiser simultanément le parti socialiste en l'introduisant dans la Capoue gouvernementale. Déjoué une première fois en 1881, comme nous l'avons vu plus haut, ce plan a échoué une seconde fois en 1906 du fait du syndicalisme révolutionnaire anti-polititicien dont Fernand Pelloutier a été l'initiateur[1].

Ce nom restera inscrit dans les annales sociales de la France. Pelloutier a été enlevé à la fleur de l'âge. Il a peu écrit, mais il appartient à la catégorie d'hommes qui ont trouvé le moyen de faire tenir une longue carrière dans l'espace de quelques mois. Nous croyons que Georges Sorel sera justifié d'avoir prédit qu'à l'heure de la justice historique, hommage sera rendu aux entreprises si importantes

1. Cf. *la Vie ouvrière en France*, par Fernand et Maurice Pelloutier, 1 vol., Scheicher frères, éditeurs, Paris.

que Pelloutier avaient commencées « et que ce grand socialiste sera illustre, alors qu'on aura depuis longtemps oublié ceux qui tiennent le premier rang dans nos parlements et qui représentent le socialisme aux yeux des bourgeois émerveillés. »

Georges Sorel, en somme, n'a fait que reprendre avec plus de culture et repenser avec plus d'érudition les idées que Pelloutier formulait et propageait aux environs de 1900.

Il convient de noter, pour l'exacte compréhension du mouvement par lui déterminé, que le jeune agitateur sortait des rangs des libertaires. Ceux-ci, jusqu'à Pelloutier, formaient bande à part et se complaisaient dans leur farouche isolement. Mais, à la voix de leur nouveau chef, il pénétraient dans les Bourses du travail et ne tardaient pas à s'y emparer des premières places. Plus instruits, plus tenaces, plus audacieux que les militants socialistes, ils n'éprouvèrent aucune peine à imposer leur personne et à faire prévaloir leurs principes; ils firent, au sein des syndicats, une guerre impitoyable au démocratisme et affirmèrent avec une hardiesse couronnée d'un succès imprévu, la précellence des minorités agissantes et conscientes sur le vulgaire troupeau des majorités amorphes et inorganiques.

De cette doctrine le syndicalisme français, qui est en somme le produit du marxisme et du libertisme, celui-ci ayant servi de ferment à celui-là, demeure tout imprégné.

Les Pelloutier et les Georges Sorel ont rénové, épuré le marxisme qui, transplanté en France, y subissait une lente dégénérescence, due surtout à l'obscurité de son évangile et à la transcendance de ses dogmes. Ils l'ont clarifié et rendu accessible aux masses. Ç'a été une véritable renaissance. Ils ont marqué une ligne de démarcation très nette entre le trade-unionisme allié du gouvernement et protégé par lui et le syndicalisme révolutionnaire ayant en lui-même sa fin et ses moyens. Ils ont inoculé aux ouvriers une mentalité nouvelle fondée sur la séparation des classes et sur l'abandon de toute espérance tournée vers une rénovation politique. Et surtout ils ont précisé le genre de catastrophe auquel Karl Marx avait vaguement annoncé que succomberait l'ordre capitaliste. A présent, l'étoile était allumée et le

mythe créé, dont il s'agissait de faire une réalité. C'est la grève générale qui viendrait à bout de l'ordre social. Il n'était plus que de la préparer et de l'organiser. Le marxisme sortait de l'ornière idéologique. La fameuse conception matérialiste de l'histoire était dépouillée de toutes ses brumes.

Les politiciens collectivistes se fussent aisément contentés de prendre les positions occupées par les bourgeois et de s'affubler de leurs dépouilles. C'est ainsi qu'ils entendaient la lutte pour la conquête des pouvoirs publics. Le syndicalisme ne l'entend pas ainsi. Ce qu'il institue, « c'est une lutte pour vider l'organisme politique bourgeois de toute vie et faire passer tout ce qu'il contient d'utile dans un organisme politique prolétarien créé au fur et à mesure du développement du prolétariat. »

On se condamne à une méconnaissance complète du mouvement syndicaliste sous la troisième République si l'on n'a pas extrait de cette formule tout son contenu positif. Le parti collectiviste et le syndicalisme peuvent avoir l'air de se diriger conjointement vers un même but. Leurs moyens respectifs d'y arriver diffèrent radicalement. Le parti collectiviste cherche à s'insinuer dans l'État, à obtenir la majorité au Parlement et à s'emparer finalement, par le moyen de lois fiscales appropriées, des dépouilles de la classe vaincue. Le syndicalisme, lui, travaille à construire un second État à côté de l'autre, souvent avec des matériaux provenant de la démolition de celui-ci.

Un des publicistes qui ont le mieux approfondi la question, M. Gustave Fagniez, s'exprimait ainsi, il y a vingt ans, dans la conclusion d'un ouvrage très apprécié sur les *Corporations et les Syndicats* :

« Si l'on jette un coup d'œil sur le passé et sur l'état actuel du mouvement syndical (1906), ce coup d'œil conduit non à des prévisions plausibles et rassurantes, mais à une incertitude qui n'est pas exempte d'anxiété. »

C'était lire clairement dans l'avenir. Aujourd'hui, il n'y a plus d'incertitude quant à l'orientation de ce mouvement. L'incertitude? Mais, ainsi que nous croyons l'avoir démontré dans nos précédents travaux : *Aurons-nous une Révolution* et *La Révolution en marche*, elle ne se rapporte plus qu'à la

vitesse du phènomène qui s'accomplit sous nos yeux. Tôt ou tard, si une contre-force n'intervient pas, le syndicalisme « aura » notre ordre social[1].

Notre école dirigeante, en effet, qui se flattait de capter le mouvement à sa guise, s'est montrée impuissante à prévenir deux ordres de résultats.

En premier lieu, elle avait, avec raison suivant nous, refusé de légaliser la centralisation et la fédération générale des syndicats s'effectuant sur tout le territoire au-dessus de tous les métiers. Qu'une telle centralisation fût sans objet professionnel et corporatif, c'était l'évidence même. Qu'elle dût s'appliquer uniquement à l'organisation de la révolution appelée à s'accomplir par la voie de grève générale, il ne fallait pas, pour le deviner, une prescience au-dessus du commun.

Néanmoins la Confédération Générale du Travail a pu se constituer et se développer tout à son aise, au mépris même de la légalité. Elle a pu, au mois de mai 1920, essayer de mettre à profit l'ébranlement de l'ordre social consécutif à la guerre pour révolutionner le pays. Cette tentative s'est brisée, moins contre la résistance d'un gouvernement hésitant que contre la solidité naturelle et cotée trop bas de notre vieille société française. La C.G.T. a été déférée aux tribunaux à fin de dissolution et son état-major poursuivi en correctionnelle. La dissolution a été prononcée et des peines, d'ailleurs légères et théoriques, infligées aux chefs de la révolution. Le jugement a été frappé d'appel. Il l'est encore après six ans écoulés. *Un ordre souverain du garde des sceaux, dans ce pays où les pouvoirs sont censés séparés, empêche les magistrats d'appel de mettre l'affaire au rôle.* N'est-ce pas là le signe sensible de la victoire remportée par le syndicalisme marxiste sur l'État?

Cette victoire n'est pas la seule. Le syndicalisme en a obtenu une autre, bien plus décisive et significative que la première, en provoquant avec succès les fonctionnaires et les fonctionnarisés de tous ordres à se syndiquer envers et

1. Nous prions nos lecteurs de consulter l'article que nous avons publié dans la *Revue de Paris* du 15 janvier 1928. Ils y verront dans quelles conditions notre École dirigeante a cru parer au danger du communisme syndicaliste par une entente avec la C. G. T.

contre les lois existantes, à imposer aux deux Chambres et au pouvoir exécutif le respect de cette illégalité. Le gouvernement de la République, depuis deux ans, a achevé de livrer l'État, qui est la chose de tous, à la Confédération Générale du Travail, avec laquelle, n'osant pas la combattre, il compose, négocie et collabore au besoin. Ce transfert de l'autorité régulière et constitutionnelle au syndicalisme n'est-il pas le gage de sa victoire définitive sur l'ordre social?

Les autels de la peur, pour reprendre le beau mot d'André Chénier, sont, d'ailleurs, les plus encensés et les plus fréquentés depuis la guerre.

Au syndicalisme, dans l'espoir de le désarmer, l'école dirigeante fait toutes les concessions. La loi de huit heures a été ainsi votée, en quelques heures, à un moment de panique parlementaire.

Mais, tout en multipliant ses prévenances et ses capitulations à l'égard de la centralisation syndicale, sa rivale et remplaçante éventuelle, l'école dirigeante n'abandonne pas le projet de faire rentrer les syndicats dans la voie de la légalité et de la paix sociale.

C'est ainsi qu'elle leur a octroyé le somptueux cadeau du 14 mars 1920, sur l'extension de la capacité civile des syndicats.

Loi formidable par ses virtualités et ses possibilités, peut-on dire sans la moindre exagération de langage, car elle renverse tous les principes de notre droit public et heurte de front tous les préjugés jacobins. Chose étrange, ce texte a été adopté presque sans débat, au milieu de l'indifférence et de l'inattention générales. On n'a pas pris garde qu'en accordant ainsi, sans limitation, aux syndicats professionnels, quels qu'ils fussent, la plénitude de la personnalité civile et de la propriété perpétuelle, on venait de restaurer, purement et simplement, cette main-morte, que, vingt ans auparavant, on vouait à l'exécration comme l'institution la plus exorbitante du progrès moderne.

De telles inconséquences témoignent du trouble intellectuel et moral d'une époque.

Dressons maintenant le bilan.

Quand s'ouvre l'âge de la troisième République, le droit de

coalition est reconnu, la société anonyme est constituée. C'est le point de départ.

Que voyons-nous au point d'arrivée?

Sauf l'exception maintenue contre les congrégations religieuses, la liberté d'association étendue jusqu'à ses dernières limites. La main-morte est restaurée. Disposition législative extraordinaire, qui contient en puissance le renouvellement de l'ordre social, mais dont rien jusqu'ici n'est encore sorti. Les syndicats ouvriers, pas plus que les groupements bourgeois, ne se soucient d'utiliser la loi de 1920 en accumulant à des fins sociales de grandes quantités de biens de main-morte. Il est clair que les uns et les autres ont de la méfiance. L'État a fait si souvent main basse sur la main-morte, quand elle a atteint un certain développement, que les intéressés redoutent instinctivement de lui offrir une proie nouvelle et facile.

Quant à la société anonyme, nous la voyons parvenue à son suprême degré de prospérité et d'épanouissement. La force des choses y poussait, mais l'instinct de conservation n'y poussait pas moins. Nos lois et nos taxes successorales menaçaient gravement les grandes entreprises industrielles et commerciales dans leur permanence et leur continuité. La fiscalité inquisitoriale et personnelle portait invinciblement les individus à s'effacer. C'est la société anonyme qui, par un choc en retour inattendu, a bénéficié de la menace collectiviste dirigée contre les capitalistes et producteurs. Ils y ont cherché à la fois un refuge contre le fisc et une assurance contre la discontinuité.

Ce refuge, à l'usage, devient de moins en moins assuré. Les dividendes ont été frappés d'impôts si massifs que le fisc, en de certains cas, en est venu à absorber le montant total du coupon. Si les pouvoirs publics persévèrent dans cette voie, de graves répercussions sociales ne manqueront pas de s'ensuivre. En attendant, la guerre, grande ouvrière de Cartels et de Consortia inévitables, a arraché le haut patronat français à son individualisme foncier. On peut considérer que tous les industriels et commerçants français se sont constitués en état d'union étroite au sein d'associations puissantes. La loi de la concurrence à cessé d'exister. Elle

a cédé à une solidarité de fait, née des entrailles mêmes de la situation.

Que voyons-nous en présence après cinquante-huit ans de république parlementaire traversés par la commotion de 1914-18?

Le patronat associé, le prolétariat syndiqué et l'État traditionnel dissocié. C'est entre ces trois puissances que va se débattre la paix sociale. Il existe une quatrième puissance, c'est la profession agricole qu'il serait tout à fait imprudent de traiter en quantité négligeable, mais qui n'est point partie à ce débat, tel du moins que nous le délimitons.

Essaierons-nous de comparer et de classer les trois puissances? Ce serait un jeu puéril. L'une d'elles ne saurait avoir la prétention de dominer entièrement les deux autres. Si les syndicats de fonctionnaires, en se faisant reconnaître *de facto* et en s'affiliant à la C. G. T., ont porté un grand coup à la force et au prestige de l'État politique, une grande cause d'affaiblissement pour la C. G. T. c'est la dissidence des moscoutaires qui l'incline à plus de modération et de prudence.

Et voici qu'une lueur est apparue soudain dans la nuit.

Au moment où tout faisait présager un redoublement d'antagonisme entre les grandes puissances politiques, économiques et sociales dans lesquelles la nation une et indivisible s'était comme décomposée, on a vu naître des tentatives de réconciliation. Le besoin que le patronat a de sécurité, celui que la C. G. T. a de se protéger contre l'invasion des éléments extrémistes, et le désir, toujours aussi vif qu'autrefois, dont notre école dirigeante reste mordue malgré ses deux échecs précédents, de s'allier avec le syndicalisme qu'elle n'ose affronter, semblent avoir modifié la situation, dans une mesure qu'il est difficile d'évaluer, mais appréciable. Nous en avons pour indice le pacte qui vient d'intervenir à la veille des élections entre la C. G. T. et les partis bourgeois, cependant que les relations de celle-ci avec les deux obédiences collectivistes deviennent de plus en plus tendues. L'idée de collaboration, substituée à celle de lutte irréconciliable, est dans l'air.

Est-ce un nouveau chapitre de notre histoire sociale qui

s'ouvre? La question ouvrière en France entre-t-elle dans une phase décisive? Allons-nous assister à une réaction spontanée du vieil esprit français contre l'esprit allemand de Marx? Qui se risquerait à des prophéties de cet ordre?

Mais, si précaire que soit encore l'espoir de soutirer du syndicalisme l'esprit révolutionnaire dont son programme ostensible nous le montre encore infecté, il suffit à motiver un redoublement d'efforts dans le sens de la paix sociale. Comment faire jaillir l'étincelle de synthèse entre les forces antagoniques en présence? C'est ce que nous nous proposons de rechercher dans la suite de cette étude.

FELS

(A suivre.)

NOUVEAUTÉS

En retournant à quelques jours d'intervalle au théâtre de l'Opéra qui nous offrait en janvier 1928 l'*Oiseau de feu* de M. Strawinsky (grâce à une visite passagère des ballets russes), puis la *Tour de feu* de M. Sylvio Lazzari, dont c'était la première représentation, l'auditeur le moins sensible ne risquait pas de confondre entre eux cet oiseau et cette tour, car les feux de M. Strawinsky et de M. Lazzari n'ont pas le même rayonnement ni la même intensité.

Loin de nous la tentation d'opposer l'une à l'autre deux renommées aussi manifestement inégales. Si la gloire de M. Strawinsky s'est répandue jusqu'aux extrêmes confins du monde civilisé, M. Lazzari a pour lui, depuis trente ans, l'estime et la sympathie de ses confrères musiciens. Ici même, à propos de sa *Lépreuse*[1], nous signalions l'harmonie saisissante que le compositeur avait su établir entre son orchestre et les sombres tableaux de ce drame, si bien que la collaboration de M. Lazzari avec Henry Bataille nous a valu, à défaut d'un chef-d'œuvre, en tout cas un des spectacles les plus émouvants du théâtre contemporain.

Les vœux que nous formions à cette occasion pour son opéra futur se sont-ils réalisés? Assurément, la *Tour de feu*[2] a connu le succès, du moins au sens que les théâtres et les journaux attribuent à ce mot. Les puristes n'ont pas condamné trop sévèrement la part qu'y a prise une nouveauté étrangère à la musique : nous voulons dire ces projections cinématogra-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier 1927.
2. Éditions Choudens, Paris.

phiques qui renforcent le pouvoir d'illusion du décor. Au troisième acte, la scène, débarrassée de ses toiles peintes, représente le déchaînement de l'Océan autour de la pointe du Raz par un film de tempête si merveilleusement réussi que les flocons d'écume semblent se résoudre en pluie sur les pupitres de l'orchestre.

Car c'est la Bretagne, avec son désert grandiose de landes et de falaises, avec ses chansons et ses danses où revivent par delà les siècles tant de générations d'ancêtres aventureux et rêveurs, qui s'est imposée, cette fois encore, à M. Sylvio Lazzari. Certains artistes choisissent ainsi de bonne heure un paysage, un site, où ils reviennent sans cesse comme à leur patrie d'élection. Cette atmosphère bretonne qu'on respirait dans la *Lépreuse*, la revoici, presque identique, dans les trois actes de la *Tour de feu*.

Pourquoi donc, au lieu de l'angoisse et de la pitié qui nous étreignaient jadis le cœur, règne-t-il ici une sorte de malaise? C'est d'abord que le poème reste la plupart du temps fort au-dessous de la *Lépreuse*. M. Lazzari ayant voulu écrire son livret lui-même, selon des exemples illustres mais redoutables, ce bon symphoniste n'avait point à rivaliser d'habileté scénique avec son défunt compagnon Henry Bataille. L'accent de la sincérité, les grâces du naturel, auraient pu lui suffire. Mais au contraire il nous prodigue les hors-d'œuvre insipides, les stratagèmes percés à jour, les recettes fastidieuses et tristement inutiles dont la mode s'était enfin perdue avec les derniers imitateurs de Scribe. Quel ennui! Par la fatalité de ces artifices, la *Tour de feu* risque d'aller rejoindre les déchets de l'ancien « grand opéra ». Ses personnages ont beau gesticuler sur un arrière-plan majestueux de symboles : ceux-ci mêmes sont tellement discrédités, tellement usés que notre esprit s'en détourne avec froideur. Peu nous chaut qu'un navigateur étranger apporte soudain l'exhortation de l'amour et de la mer à une jeune fille émue, romanesque habitante des rivages. Cela nous rappelle simplement le *Vaisseau fantôme* de Wagner, la *Dame de la mer* d'Ibsen, l'*Etranger* de M. Vincent d'Indy, et l'évocation de ces ombres fameuses n'a point de quoi rajeunir une nouveauté trop peu récente.

Ce texte médiocre est-il du moins vivifié par la musique? On hésite à répondre. Par son vocabulaire, par sa syntaxe, par son style, M. Lazzari s'apparente étroitement à cette famille de compositeurs qui a subi jusqu'à la fascination le double ascendant de Wagner et de Franck. Telle page de la *Tour de feu* révèle jusqu'à l'évidence un contemporain d'Ernest Chausson et de M. Guy Ropartz. Elle porte la marque d'un artiste loyal, scrupuleux, profondément instruit des ressources que l'armature musicale emprunte au contrepoint. Mais par ailleurs le goût spontané du chant pur, de la mélodie à l'état brut, est si vif chez M. Lazzari qu'il le détermine à exploiter, outre ses airs bretonnants, le *folklore* de pays fort éloignés de la Bretagne. Avant d'épouser le gardien du phare de la pointe du Raz, son héroïne, la jolie et capricieuse Naïc, chante une ballade dont le thème figure dans un recueil de chansons lettones. A la vérité, cette fiancée étrange, bien qu'elle habite un îlot du littoral breton, vient de plus loin. Toute petite, des pêcheurs l'ont recueillie à marée basse dans leurs filets, au lendemain d'un naufrage où s'était brisé un navire inconnu, et les commères, voyant que l'eau n'a fait aucun mal à la mignonne créature, se chuchotent à l'oreille que Naïc peut bien être l'enfant d'une ondine. Le mystère de ses origines autorise donc, jusqu'à un certain point, ce recours à une mélodie septentrionale. Mais à côté de ces influences parfaitement licites, on surprend chez M. Lazzari des concessions aux modes musicales de l'après-guerre qui ne répondent peut-être pas à un besoin impérieux. Il se hasarde, lui aussi, aux consonances cacophoniques dont nous ont gratifiés quelques plaisantins qui étaient loin d'avoir son talent ni ses fortes disciplines. Par exemple, quand le Portugais don Jacintho (« homme splendide, habillé richement », selon les indications de l'auteur) s'approche de Naïc qu'il convoite et prétend enlever, M. Lazzari accompagne ce mouvement d'harmonies grimaçantes. Ce n'est point que celles-ci soient fort agressives, mais elles choquent parce qu'elles contrastent avec sa manière habituelle. On ne s'y attendait pas après ces chansons de Lettonie ou de Bretagne, après ces polyphonies raisonneuses dont les disciples de Franck ont transmis le précepte aux élèves de la Schola. Des allusions au jargon

d'avant-hier sont ici hors de leur place. Elles aggravent un enchevêtrement au travers duquel on a peine à discerner ce qui peut appartenir en propre à M. Sylvio Lazzari.

Le défaut capital de sa partition est d'ailleurs d'être compacte. Elle est coulée dans une matière inerte et épaisse, impénétrable aux rayons du jour. Une prodigieuse surabondance de tissus adipeux, plusieurs couches superposées de musique inutile, laissent rarement apercevoir les contours du chant. On chercherait en vain à écouter les acteurs. Tous, néanmoins, le gardien du phare, sa fiancée, le voyageur portugais, le pilote Yann qui joue ici les traîtres, font de leur mieux, les uns et les autres, pour dominer l'exubérance du commentaire symphonique. Peine perdue! Comme si la complexité des parties intermédiaires ne suffisait pas à nous étourdir, M. Lazzari renforce encore son orchestre en densité. La voix humaine, quand les instruments ne l'écrasent pas sous leur masse, ils la rongent de leurs timbres. Quel en est le résultat? Une couleur généralement terne, peu de fluidité, encore moins de souplesse. Les coupes rythmiques sont d'une monotonie à faire pitié. Et le retour fréquent de mélodies sans caractère, de « rosalies » aux parallélismes excessifs, produit une impression d'accablement contre laquelle l'auditeur lutte en vain lorsqu'il veut rendre hommage aux mérites de M. Sylvio Lazzari.

En réalité, le premier acte, égayé de chœurs et de danses, contient des morceaux fort agréables. Le second, entre le prélude et la chanson éloignée des pêcheurs, dessine un paysage marin et pastoral où la voix de M. Thill (Yves, le gardien du phare) s'élève comme une flûte douée de la parole. Le troisième, formidable par ses déflagrations sonores, vise apparemment au sublime. Par malheur, faute d'une gradation intelligible, il semble dénué de sens : ce fracas violente l'oreille sans satisfaire l'esprit. Que ne donnerait-on pour retrouver ici les magnificences de la tempête sur laquelle s'achevait l'*Étranger* de M. Vincent d'Indy, ou l'âpreté incisive du *Dialogue du vent et de la mer* que Debussy assignait pour conclusion à ses trois esquisses symphoniques, la *Mer*!

Les intentions de M. Lazzari sont pures. Son idéal est géné-

reux. Mais comment les aspirations les plus nobles pourraient-elles compenser à la longue le défaut d'inspiration?

***

Des amateurs incapables de saisir les relations voilées des choses s'imagineront peut-être que la nouvelle pièce de l'Opéra-Comique n'a point d'attaches avec celle de l'Opéra. *Angelo, tyran de Padoue*[1] de M. Alfred Bruneau, composé sur le drame de Victor Hugo d'après une adaptation lyrique de M. Charles Méré, leur semblera baigner dans une atmosphère toute différente.

Les plus mornes tâtonnements de la *Tour de feu* recèlent en effet une contention opiniâtre, des velléités d'élans, des tentatives d'essors, qui commandent jusqu'au bout le respect. Rien de tel chez M. Alfred Bruneau. L'effort n'est jamais sensible dans sa musique. Celle-ci coule d'abondance. C'est comme une libre improvisation au piano durant une lecture à haute voix. Le récitatif, alerte, énergique, enluminé de touches vives, s'accorde parfaitement avec les airs chantés et les interludes symphoniques. De place en place, aux bons endroits, crépitent des arpèges de guitare, fantasques et allègres comme des cigales en été. Sur la scène, un petit orchestre guilleret donne joyeusement la réplique aux instruments du groupe principal. Et, sans cesse, résonnent alentour les aubades, les sérénades, les pavanes, les langoureuses barcarolles de l'Italie ancienne ou moderne, ou bien quelque danse andalouse dont le refrain est repris par les assistants en chœur. Il y a même un vieux thème liturgique de l'office des morts, extrêmement farouche, quand le podestat Angelo ordonne au prieur de Saint-Antoine de tendre de noir son église pour les obsèques de l'infortunée Catarina. M. Alfred Bruneau a le talent d'écrire pour les voix avec une netteté impeccable. Grand avantage sur M. Sylvio Lazzari. Pas une syllabe ne se perd. Toutes les intentions du texte ressortent en pleine lumière. Et le public des galeries supérieures, ingénu et vibrant, a la très grande joie de pouvoir suivre mot à mot, d'un bout à l'autre, la scène terrible du second

1. Au Ménestrel, Heugel, Paris.

acte qui oppose mademoiselle Geneviève Vix à mademoiselle Emma Luart, autrement dit la Tisbé à Catarina : « la maîtresse du podestat tenant dans ses mains la femme du podestat ».

Or, précisément parce que rien ne lui échappe, l'auditeur ne tarde pas à s'apercevoir qu'*Angelo* se passerait fort bien d'une transposition musicale. Le théâtre de Victor Hugo a sans doute suscité plusieurs opéras célèbres. Après Bellini, Verdi lui a emprunté son *Ernani*, et notamment son *Rigoletto*. Donizetti lui devait une *Lucrezia Borgia*. Mais *Angelo* n'avait réussi ni à Mercadante, ni plus tard à César Cui. Cette pièce n'a pas de ces amples épanchements qui favorisent le lyrisme. Les scènes d'amour y sont rares et écourtées. En revanche, les coups de théâtre foisonnent, et leur multiplicité, leur soudaineté foudroyante ne supporte aucun accompagnement musical. Comme les violences et les horreurs s'accumulent à mesure que le dénouement se rapproche, on ne peut guère concevoir de musique appropriée à ces embûches, à ces constantes allées et venues d'espions, à ces menaces de mort, à ces estocades, à ces empoisonnements réels ou simulés. L'opéra n'y trouve point son compte. Pour subtiles que soient les retouches de M. Charles Méré, tout son art ne saurait masquer le vice inhérent au sujet. Parmi tant d'atrocités fastueuses, la musique fait trop souvent figure de parente pauvre. C'était inévitable. Ne la forçons pas de servir, au lieu d'un drame, un mélodrame.

Le premier acte, grâce à sa verve et à son gentil papillotage, dissimule assez bien cette incompatibilité foncière. Mais bientôt une oreille tant soit peu exercée s'avise que la musique ne suit le livret qu'avec peine. Le spectateur change d'attitude. De témoin il devient juge. Tandis que les péripéties s'emmêlent ou se déroulent à ses yeux, il observe, réfléchit, compare, et, du fond de son fauteuil, affranchi de tout mirage, il critique. Tant pis alors pour Rodolfo et Catarina s'ils se mettent justement à roucouler un malencontreux duo à l'ancienne mode, suave jusqu'à l'écœurement, englué d'un épais sirop. L'auditeur, pour le coup, se rebiffe. Sous leur apparence chaleureuse, ces mélodies d'*Angelo* seraient-elles donc triviales? Il n'écoute plus qu'avec défiance. D'autres défauts ajoutent encore à ses déplaisirs. Par exemple, l'intempérance toute foraine des

cuivres; puis la façon rudimentaire dont M. Alfred Bruneau use et abuse du *leitmotiv*. En somme, l'esprit n'a jamais accepté le retour fréquent des thèmes conducteurs qu'à la condition de les reconnaître à chaque fois sous une forme imprévue. Or, *Angelo* nous offre rarement de ces métamorphoses. En réapparaissant presque toujours tels quels, les motifs principaux finissent par nous impatienter, comme lorsqu'un écrivain cite volontiers ses propres expressions et nous renvoie indicrètement à ses ouvrages antérieurs.

A la vérité, c'est bien sous cette forme naïve et un peu fruste que l'on employait le procédé wagnérien en France, dans les deux derniers lustres du XIXe siècle. Et sans doute est-il beau qu'un musicien, fidèle à son tempérament, dédaigneux de la vogue, continue à produire, comme par le passé, « ainsi qu'un pommier ses pommes ». Mais enfin nous ne sommes plus au temps du *Rêve* ni de l'*Attaque du moulin*. Chacun peut épurer son goût sans cesser d'être soi-même. Gluck ne s'est point renié en passant de ses opéras italiens à *Iphigénie en Tauride*, non plus que Wagner en franchissant l'énorme distance qui sépare *Rienzi* de *Parsifal*. Si M. Alfred Bruneau aime mieux être exactement en 1928 ce qu'il était en 1890, libre à lui. Seulement, alors, *Angelo, tyran de Padoue*, n'est plus guère une nouveauté. Et voilà comment cette pièce, à tout prendre, n'est pas si différente de la *Tour de feu*.

***

Ces frissons nouveaux, ces voluptés nouvelles qu'on chercherait en vain chez M. Sylvio Lazzari et M. Alfred Bruneau, les demanderons-nous au *Pauvre matelot*, complainte en trois actes, paroles de M. Jean Cocteau, musique de M. Darius Milhaud[1]? Comme ces deux auteurs passent pour ne point aimer les chemins battus, les privilégiés qui se pressaient à l'Opéra-Comique, le 16 décembre 1927, attendaient avec curiosité le résultat de leur collaboration.

M. Jean Cocteau a parfaitement justifié leurs espérances. Nous sommes d'autant plus heureux de le reconnaître que nous avions goûté médiocrement l'*Œdipus rex* dont il avait

1. Au Ménestrel, Heugel, Paris,

gratifié, la saison dernière, M. Strawinsky. Mais si M. Jean Cocteau nous irrite quand il s'acharne à ligoter les géants Sophocle et Shakespeare sur son petit lit de Procuste, tous ses dons apparaissent à leur avantage dès qu'il veut bien traiter un sujet à sa mesure. Il a su choisir cette fois un canevas qui lui convient à merveille...

Comment a-t-on pu croire que cette belle légende, le *Pauvre matelot*, ne remontait pas au delà du XVIe siècle? Elle appartient en réalité au patrimoine immémorial des pêcheurs et des marins de la Méditerranée qui se la sont transmise de père en fils depuis quelque deux mille ans. Peut-être même est-elle née dans une de ces villes phéniciennes où les navigateurs commerçants revenaient entreposer leurs richesses, à la fin des périples qui les conduisaient du littoral asiatique aux anses de Thulé la brumeuse.

Les personnages de M. Jean Cocteau habitent de nos jours un port de mer français. Au-dessus d'une petite rue en pente, obscure et bistournée, plafonne un azur où jamais ne passe un nuage. De part et d'autre, un débit de vins et un bar se font face : deux masures sordides. Le bar appartient à la femme d'un matelot que l'on croit perdu en mer. Sans nouvelles de son mari depuis quinze ans, elle persiste à l'attendre. Les voisins finissent par se moquer d'elle, et son père la trouve ridicule. Le tenancier du débit de vins, brave garçon qui était autrefois l'ami du disparu, lui propose le mariage. Peut-être ne faudrait-il plus le repousser, car la caisse est vide et le bar périclite.

Bientôt la nuit s'épaissit et la ruelle n'est plus éclairée que par la lune, lorsqu'une chanson joyeuse résonne subitement au dehors. C'est le matelot qui revient. La plupart des gens sont déjà couchés à cette heure. Mais qu'importe! Il frappe bruyamment chez son vieil ami, le tenancier du débit. Celui-ci, le prenant pour un ivrogne, le rabroue et veut le chasser. Amusé de ces bourrades, puis de la stupeur sans bornes que témoigne son copain, le matelot se promet de ménager la même surprise à sa femme.

Le lendemain soir, — c'est le second acte, — il pénètre en effet dans le bar. Nul ne le reconnaît. Pourtant, dès qu'il annonce le retour de l'absent dont il prétend avoir été là-bas

le compagnon d'aventures, sa femme et son beau-père s'empressent de le faire asseoir, ils lui offrent à boire. Très excité, le matelot improvise alors un récit de prouesses imaginaires pour expliquer comment leur fils va rentrer nu et misérable, tandis que lui, plus subtil, a su plaire à une reine de sauvages. Pour éblouir ses hôtes, il leur montre des perles qui valent, dit-il, une fortune. Mais dans ce port où il ne connaît personne il ne se sentirait en sûreté que sous leur toit, à cause de son trésor. Ses nouveaux amis ne refusent pas de l'héberger pour la nuit. Ils lui donnent des oreillers, un édredon, le tapis de table en guise de couverture, et le voilà allongé par terre. Puis, avant de se retirer, sa femme se retourne un moment et lui dit :

— C'est drôle. Ainsi, dans l'ombre, vous ressemblez à mon époux...

Mais vers le milieu de la nuit, tandis qu'il dort, elle revient à pas de loup, armée d'un marteau. Elle s'approche du marin, lève le bras et le frappe à la tête. Le malheureux a tout juste la force de se dresser debout, puis s'effondre. La femme, penchée sur le cadavre, fouille dans les poches et prend les perles. Comme son père survient là-dessus, épouvanté, elle lui raconte que, dans sa chambre, ne pouvant dormir, elle avait cru voir son mari sur la route, seul, sans argent. Aussitôt elle a décidé la chose. Quoi qu'il en soit, les voilà riches désormais, et son mari aura de quoi payer ses dettes.

A eux deux, ils soulèvent le corps, lui par les pieds, elle par le cou, afin de le jeter à la citerne. Personne n'en saura rien. Et, tout en le portant, ils avisent un anneau que le marin portait à son doigt. La femme dit alors d'une voix tranquille :

— C'est une alliance. Il était marié...

M. Darius Milhaud a fort bien senti que cette histoire réclamait une musique simple, sans éclats, d'un tragique familier et sommaire. Il a pensé aux refrains ingénus et déchirants qu'on entendait naguère, du temps des orgues de Barbarie; à cette Muse des faubourgs, humble et besogneuse, dont les soupirs étouffés ne sont pas sans éloquence. C'est ainsi qu'il a cru avoir le plus de chances d'interpréter dignement le texte de M. Jean Cocteau.

Avec la discordante brutalité des pianos mécaniques, l'orchestre attaque soudain un mouvement de « java », *fortissimo*, qui donne tout de suite l'impression voulue de vulgarité et de misère crapuleuse. Le motif de ce petit prélude instrumental reviendra d'ailleurs sans trêve dans le courant de la pièce : il n'est vraiment pas mal choisi. Mais la conversation à peine engagée entre la femme, le beau-père et le voisin, on s'aperçoit avec chagrin que leurs propos ne correspondent guère aux flonflons de l'orchestre. Les mots et les sons cheminent à distance, par une sorte de marche parallèle, sans chercher à se rejoindre. Deux ou trois fois seulement, un accord momentané s'établit entre eux, comme à l'endroit où le matelot, heureux d'être enfin reconnu par son ami, l'embrasse affectueusement et lui dit :

— Calme-toi, ce n'est pas ta faute. Les pays nègres vous sculptent au couteau comme de l'écorce. Je suis noyé, je suis brûlé, je suis mangé... A ce régime, on change...

Rencontres tout exceptionnelles. Le plus souvent, les rengaines populaires se succèdent à la queue-leu-leu, et, tout en sauvegardant le caractère de la pièce, son aspect d'image d'Épinal, elles restent absolument extérieures aux paroles. Avant d'en conclure que le sens dramatique fait défaut à M. Darius Milhaud, on tâche de se persuader que c'est un parti pris. Certains ponts-neufs n'ont-ils pas précisément cette incohérence lamentable et cocasse? On cherche à prendre patience. Mais le troisième acte nous détrompe. Pendant l'affreuse pantomine où la meurtrière s'approche sans bruit de sa victime, la musique voudrait faire peur à force de machinisme et d'insensibilité, mais elle ne réussit qu'à être insignifiante.

Et par surcroît, elle nous gêne... L'instrumentation du *Pauvre matelot* est, à sa manière, aussi encombrante que celle de la *Tour de feu*. Les moyens ont beau différer, le résultat est le même. M. Darius Milhaud n'a point compris, chose étonnante, tout ce qu'il perdait à étouffer les chanteurs. En ôtant cette ressource à son public, il s'est privé de son atout le plus précieux. Certes son échec tient d'abord au divorce saugrenu des idées musicales et du texte. Mais il y a, en outre, beaucoup de bruit pour rien. Et, par-dessus le marché, malgré l'affecta-

tion d'un style volontairement dépouillé, M. Darius Milhaud agence de temps à autre des contrepoints sans agrément : deux ou trois thèmes, posés de guingois les uns sur les autres, simulent alors un édifice instable dont l'ombre baroque se projette fâcheusement sur la partie de chant.

Peut-être aussi, en travaillant au *Pauvre matelot*, M. Darius Milhaud s'est-il ressouvenu un peu trop souvent des brillants paradoxes qui avaient cours en 1919. Peut-être le théoricien a-t-il nui au musicien. La fée noire des fausses notes l'avait touché de sa baguette. De peur de se contredire, il s'est astreint aux bizarreries, aux agrégats téméraires dont lui-même et ses camarades se délectaient, voilà dix ans... Dix ans!... Les modes vont vite... C'est dommage, car la complainte de M. Jean Cocteau méritait mieux. Si M. Darius Milhaud avait eu la sagesse d'abandonner ces menues curiosités d'acoustique aux ateliers de Montparnasse, de Montmartre et à quelques salons « avancés » que leurs derniers fidèles ne nomment qu'en souriant, sa partition, aidée par un des meilleurs scénarios qu'on ait vus depuis vingt ans, aurait pu être accueillie comme une nouveauté significative. On pense malgré soi au parti que M. Maurice Ravel eût tiré d'une donnée aussi âprement émouvante.

***

La jeunesse qui fait défaut à ces primeurs tardives, nous l'avons retrouvée intacte, florissante et radieuse, en une pièce dont la création remonte au 10 mai 1907. La direction de l'Opéra-Comique, voulant rendre quelque lustre à une saison qui nous eût laissé un souvenir assez terne, a repris en effet le conte en trois actes de MM. Maurice Maeterlinck et Paul Dukas, *Ariane et Barbe-Bleue*[1].

Beaucoup de dilettantes s'obstinent à comparer (ou à opposer) cette partition à *Pelléas et Mélisande*. Certes il est bien vrai que Debussy et M. Dukas, contemporains et amis, ont écrit l'un et l'autre des musiques admirables pour des livrets de M. Maurice Maeterlinck. Mais l'analogie s'arrête là. Leurs chefs-d'œuvre ont suivi des destinées fort dissemblables.

1. Éditions A. Durand et fils, Paris.

Ariane et Barbe-Bleue, représenté cinq ans après *Pelléas et Mélisande*, n'a point suscité à l'origine le même étonnement ni le même scandale. Le triomphe définitif de *Pelléas* lui avait aplani les voies. Mais d'autre part, faute d'un obstacle où rebondir, la joie et la ferveur des musiciens, pourtant enthousiastes dès la répétition générale, ne se manifestèrent pas de façon aussi retentissante. Comme *Pelléas*, sans rencontrer toutefois de résistance sérieuse, *Ariane et Barbe-Bleue* avait pris place tout de suite parmi les merveilles de l'école française. Mais, alors qu'on célébrait dès 1913 la centième de *Pelléas*, *Ariane et Barbe-Bleue* vient à peine d'atteindre sa soixante-dixième représentation. Sans doute, il y a eu la guerre dans l'intervalle. Mais quelque déconcertante que soit cette épithète à propos d'œuvres aussi exceptionnelles, il faut bien constater qu'*Ariane* n'est point devenue populaire au même sens que *Pelléas*.

Son livret, tout d'abord, tient une place particulière dans le théâtre de M. Maeterlinck... Conte, spécifie le titre, et non point drame... Donc, après un premier acte excellent, pathétique à souhait, l'auteur ne se fait point scrupule de négliger l'action. Il prend avec elle des libertés extraordinaires. Les sentences que la destinée inspire à la sagesse, des allégories tour à tour profondes, ironiques ou gracieuses, quelques apostrophes d'un lyrisme attendri, voilà ce qui l'occupe. On ne s'en étonne plus aujourd'hui, tellement M. Paul Dukas a su élever le texte au niveau de sa musique, et l'esprit se complaît désormais dans cette harmonie parfaite. Entraînées par le torrent de la symphonie, certaines phrases ont perdu leur aspect arbitraire et rhapsodique. Malgré tout, le public ordinaire ne suit pas sans quelque inquiétude les deux derniers actes d'*Ariane et Barbe-Bleue* où il ne retrouve pas les éléments qui le passionnent dans *Pelléas*. De même qu'on ne peut rendre pleinement justice à M. Paul Dukas sans considérer les obstacles qu'il a dû surmonter, il ne faut pas non plus méconnaître la perplexité avec laquelle l'auditeur moyen se trouve aux prises, dès que le rideau se lève sur les ténèbres du second acte.

Mais Ariane, qui tient le fil du labyrinthe, nous rassure et nous guide. Au moment de s'engager dans le noir souterrain

où gémissent les cinq épouses prisonnières, elle n'oublie pas de réconforter la nourrice qui la suit en tremblant :

— En avant! en avant! ne crains rien...

Et l'auditeur aussi, dans cette obscurité sinistre, s'attache à la voix d'Ariane ainsi qu'à une lumière. Mais pour cela, encore faut-il qu'Ariane puisse nous conduire.

Madame Georgette Leblanc, créatrice du rôle en 1907, avait les plus nobles attitudes. Ingénieuse et touchante, elle savait renvoyer avec un art incomparable les villageois accourus pour la défendre. Il émanait d'elle une supériorité inviolable et tranquille dont personne ne perdra le souvenir. Mais sa voix éloquente n'avait pas la force de soutenir jusqu'au bout la fatigue de trois actes pendant lesquels l'héroïne reste continuellement en scène. Elle n'était point l'interprète capable d'incarner le personnage et de le fixer à tout jamais dans l'imagination des foules, comme Mélisande le fut naguère par mademoiselle Mary Garden.

Mademoiselle Mérentié, venue ensuite, possédait bien les ressources vocales qui manquaient à madame Georgette Leblanc, mais non ses qualités d'actrice. De là une impression de froideur. En somme, le contact effectif n'a fini par s'établir entre le grand public et cette partition déjà célèbre qu'après la guerre, avec l'apparition de madame Balguerie. La récente reprise a valu de nouveaux applaudissements à cette artiste si remarquable. Sa voix étendue et très sûre se prête aux tâches les plus difficiles. Son talent approche de la maîtrise à mesure qu'elle acquiert l'expérience de la scène, l'autorité et le prestige plastique dont elle avait besoin à ses débuts. Une musicienne d'avenir, mademoiselle Bunlet, chaleureusement acclamée l'an dernier à la Société des Concerts, après une belle exécution du premier acte d'*Ariane*, l'a remplacée une ou deux fois. Avec de tels interprètes, les reprises d'*Ariane et Barbe-Bleue* ne coûteront plus beaucoup de peine à la direction de l'Opéra-Comique. Souhaitons qu'elles soient nombreuses.

Il suffit que les exécutions de *Pelléas* puissent rendre les plaisirs et les émotions de jadis. Nous ne leur demandons rien de plus, et c'est assez. A force de réentendre *Pelléas*, aucun détail n'en est resté dans l'ombre et le trouble ou la satisfaction que nous vaut cette œuvre magique ne comporte

plus aucune surprise. Il n'en va pas de même pour *Ariane et Barbe-Bleue*. Cette musique, dont on n'a pas abusé, conserve un peu du mystère qu'elle avait en 1907. Derrière les portes interdites ou permises, bien des richesses restent encore à découvrir. Si nous voulions sortir de la banalité courante, goûter des jouissances nouvelles, nous ne penserions pas à la *Tour de feu* ni à *Angelo* ni au *Pauvre matelot*; mais nous chercherions sur la liste des spectacles si l'on joue *Ariane et Barbe-Bleue*. Depuis le premier jour, les musiciens n'ont cessé de l'étudier comme un chef-d'œuvre, même parmi les nations les moins soucieuses d'honorer le génie de la France. Et comme la lecture des partitions ne parle pas également à tous les esprits, il est utile que des reprises impatiemment attendues, soigneusement préparées, viennent parfois au secours des profanes. Elles leur apprendront où se trouve la nouveauté impérissable.

Et peut-être les choses sont-elles pour le mieux ainsi. Une sorte d'aristocratie spirituelle ayant toujours éloigné du compositeur d'*Ariane et Barbe-Bleue* les adorations bruyantes, ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher savent bien qu'il n'eût point supporté l'engouement frivole, le culte idolatrique dont nos grandes « vedettes » acceptent l'encens trop grossier. L'austère et fervent travail qui conduit au chef-d'œuvre, il avait su l'accomplir dans la solitude. Un si haut esprit ne songerait pas à s'en plaindre. M. Paul Dukas connaît bien sa part : c'est notre admiration tout entière.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

PARMI LES LIVRES

« Quoi qu'on en pense, tout ce qui s'agite aux confins de notre être est plus passionnant et plus fécond que ce qui se trouve en ses bas-fonds ou dans son juste milieu; et ce n'est pas perdre son temps que de s'y intéresser et d'en étudier les remous aujourd'hui plus violents que jamais[1]. »

Cette phrase de son dernier livre éclaire le chemin et nous guide parmi les travaux de M. Maeterlinck. Il a toute sa vie exploré les frontières de l'être. L'*Oiseau bleu*, qui paraît une féerie, est un voyage au pays que l'âme habitait avant de naître, et un pèlerinage à son dernier séjour. Les études sur les abeilles et sur les termites sont le tableau de civilisations différentes de la nôtre; mais ces maximes des insectes nous font réfléchir sur les nôtres. Dans la *Vie de l'Espace*, M. Maeterlinck médite sur un sujet plus difficile encore. Les mathématiques ont apporté à ceux que tourmente la grande énigme une sorte de lumière orageuse et chargée d'éclairs. A ces lueurs on entrevoit des abîmes. Dans un langage d'une calme grandeur, M. Maeterlinck décrit ces paysages vertigineux.

Essayons de le suivre dans ces âpres solitudes. Aussi bien la théorie de la relativité, puisqu'il s'agit d'elle, a déjà filtré, sans qu'ils le sachent, dans beaucoup d'esprits qui n'en savent pas le premier mot. Ainsi agissent les doctrines : non point en pénétrant dans les consciences en tant que connaissances claires, mais par diffusion et par osmose, et sans même se faire connaître. On verra un jour une humanité complète-

1. Maurice Maeterlinck, *la Vie de l'Espace* (Fasquelle), p. 131-132.

ment modifiée par l'influence d'Einstein, et qui ne saura peut-être pas qui il est. Il me semble qu'une notion einsteinienne a déjà, sans se nommer et à notre insu, pénétré dans nos consciences. C'est qu'il n'y a pas, dans l'univers, de figures géométriques immobiles. C'est par une pure fiction, par une abstraction étrangère au réel, que nous considérons la figure d'un solide qui est tenu pour permanent et que nous la rapportons à trois axes considérés eux-mêmes comme fixes. Ces axes, Einstein les voit se tordre comme des flammes; et à notre tour nous ne nous étonnons plus de devoir tout ramener à des coordonnées en mouvement. — Ah! dites-vous, quel langage est-ce là? Il est bien vrai qu'on nous a déjà dit quelque chose de pareil. Mais nous ne songeons jamais à ces choses. — Non, sans doute; mais le sentiment de l'instabilité universelle est pourtant entré en vous. Le jour où l'on vous a dit : « Il est contraire à la vérité de considérer l'espace sans introduire la variable temps », la face du monde a été à jamais changée. Ce paysage immobile a commencé à se mouvoir. Il est entré dans une transformation éternelle, qui le fausse à tout moment. Aucun triangle ne ferme plus, aucun rayon ne revient à son point de départ. L'abstraction, l'illusion, le mensonge, étant de construction humaine, sont simples et arrêtés. Mais la vérité est une fantasmagorie éblouissante, décevante et changeante. Qui croira que de telles idées, une fois dans le cerveau, n'y fermentent pas?

Nous arrivons ainsi à la notion, aujourd'hui familière, de l'Espace-Temps, c'est-à-dire de l'espace à quatre dimensions. Sans doute il n'est pas permis à notre esprit de nous le représenter. Mais le calcul nous montre son existence. On dirait que les mathématiques précèdent les hommes et leur montrent le chemin.

Ce qui est particulièrement troublant, c'est que nous connaissons des êtres qui vivent dans l'espace à deux dimensions et n'en peuvent concevoir une troisième. Ne pouvant l'imaginer, ils la transposent, eux aussi, dans le temps. C'est ce qui arrive à un chien ou à un chat, incapables de comprendre cette abstraction qu'on appelle le volume, si on les place devant un cube. « Quand l'animal, dit M. Maeterlinck, entreprend de faire le tour du cube, dès qu'il aura dépassé le pre-

mier angle, il verra naître un nouveau carré qui se développera à mesure qu'il avance, tandis que le premier carré disparaîtra et entrera dans le passé; et ainsi de suite à chacun des quatre angles, les surfaces qui se succèdent se transformant en trois temps, futur, présent et passé ».

La ressemblance entre ce qui arrive au chien et ce qui nous arrive à nous-mêmes est saisissante. Le chien ne perçoit que deux dimensions, et, ne pouvant comprendre la troisième, qui est hors de la portée de son intelligence, la remplace par le temps. L'homme ne perçoit que trois dimensions, et, ne pouvant comprendre la quatrième, la remplace pareillement par le facteur temps. De même que les faces du cube, qui paraissent au chien des phénomènes successifs, existent pourtant simultanément, de même les événements qui se succèdent aux yeux de l'homme, coexistent sans doute à la fois, dans l'espace à quatre dimensions. Là règne un immuable présent. La quatrième dimension, c'est proprement l'éternité. Ainsi s'expliqueraient aisément les songes prémonitoires, si étranges dans l'univers où nous croyons vivre. Il se peut que le tiers de notre vie, appartenant au rêve, se passe dans l'hyperespace. Là, les phénomènes sont délivrés de cette apparence de succession que nous croyons reconnaître entre eux. Une anticipation devient naturelle.

Pour le chien, le cube est infini. Il peut tourner jusqu'à la mort sans épuiser la suite de ses faces toujours nouvelles. Pour l'homme aussi l'espace est infini, et pour une raison analogue, qui est la courbure de l'univers. Cette courbure ne peut être conçue. Mais elle est attestée par les formules mathématiques.

Le temps ne serait donc qu'un artifice de notre esprit, un *Ersatz* qui nous dispense de concevoir ce qui nous est inconcevable. En fait il est bien difficile de lui concéder une réalité objective. M. Maeterlinck nous propose, comme un exemple frappant de cette difficulté, le cas suivant. Plaçons-nous sur l'étoile Mira, de la Baleine, dont le diamètre a deux cent millions de kilomètres, tandis que sa lumière nous parvient en soixante-douze ans. « Sur cette gigantesque étoile, dit-il, supposons qu'un astronome possède un télescope assez puissant pour apercevoir distinctement ce qui va se passer sur

notre planète, et afin de lui donner l'occasion de rencontrer dans l'espace un spectacle grandiose et mémorable, supposons, en outre, qu'il y a deux ans, il ait braqué sur Paris l'objectif de son immense lunette. Il y aura vu les événements qui se déroulèrent en cette ville en 1853, c'est-à-dire, dans leurs plus éclatants détails, les magnifiques fêtes qui célébrèrent le mariage de Napoléon III avec Eugénie de Montijo de Guzman ». — Le même événement, passé pour nous, est néanmoins présent. « Les foules qui sous ses yeux défilent et dansent dans les rues ne sont pas sorties de leurs tombes, elles n'y sont pas encore entrées. Ces hommes, qui sur terre nous semblent morts, ont continué de vivre dans l'espace ou dans le temps spatialisé; et leur existence, c'est-à-dire leur présent, se prolonge ainsi, indéfiniment, dans une étendue dont ils n'atteindront jamais les confins... » L'espace se substitue au temps.

Nous arrivons, au bout de ces sentiers qui donnent le vertige, à quelques vérités simples. L'homme est l'animal de la troisième dimension. Ceci suffit à le distinguer prodigieusement des autres vivants, qui se meuvent dans un espace à deux dimensions. Cependant, en étudiant son domaine, il est arrivé à la connaissance d'une quatrième dimension. Il est au seuil de ce nouvel univers, dont l'existence n'est pas douteuse, mais dont l'accès lui est encore barré. Ce que nous croyons en savoir, c'est que le temps n'y existe pas. Le temps n'est qu'un subterfuge dont nous nous servons pour nous représenter la quatrième direction. Arriverons-nous un jour à nous en passer et à pénétrer dans cet univers surhumain? Il n'y a aucune impossibilité logique à le supposer. L'homme entrerait dans le règne de l'Éternité.

Et Dieu? Comment ne pas l'évoquer au bout de ces profondes perspectives? « Je m'incline, dit M. Maeterlinck, je me tais devant lui. » Et il termine son livre par une magnifique citation du *Sama-Veda* : « Ce n'est pas le connaître que de ne pas l'ignorer entièrement. Il est regardé comme incompréhensible par ceux qui le connaissent le plus et comme parfaitement connu par ceux qui l'ignorent complètement. »

***

L'énigme de la destinée humaine emplit encore, mais d'un autre aspect, le roman de M. Duhamel, qu'on a lu ici même, *La Nuit d'orage.*

Il n'est pas d'écrivain plus émouvant que M. Duhamel; il n'en est pas de plus humain. Son esprit, formé aux scrupules de la science, n'a pas apaisé l'inquiétude de son cœur. Chacun de ses livres est comme un petit drame, à la fois isolé et significatif. Dans la *Pierre d'Horeb* il nous avait montré ou plutôt la vie lui avait montré comment la naissance spirituelle se fait dans la douleur; le coup frappé par le destin fait jaillir la source. Dans son nouveau livre, c'est encore la vie qui lui révèle une de ses grandes lois. La révélation se fait par une nuit d'orage, qu'il a décrite en quelques pages splendides.

« Par la fenêtre, ouverte sur l'abîme nocturne, je percevais l'angoisse des êtres. Mes deux plus proches voisins, les tilleuls jumeaux qui se dressent, près de la porte, comme des serviteurs attentifs, devisaient à voix basse et tourmentée. Je distinguais le soupir de chaque feuille ramant dans les ténèbres brûlantes... » Dans cette nuit électrique, où tous les êtres sont vivants de terreur devant l'orage, où l'homme se dissocie dans les mille battements de sa machine, à la lueur des éclairs dans l'apaisement résigné qui suit la lourde pluie, tous les personnages qu'il a créés sont revenus. Il y avait parmi eux une figure qu'il ne connaissait pas, et qui voulait parler à son tour. Le livre est cette nouvelle confession de minuit.

Qu'a-t-il à nous dire, ce nouveau venu? Quel coin effrayant du monde l'expérience lui a-t-elle découvert? De quelle énigme sa destinée a-t-elle pris la forme? La confidence qu'il va nous faire ne sera pas, nous le savons, celle d'une simple peine sentimentale. Tout l'homme y sera intéressé, et avec lui tous les hommes et les forces qui les gouvernent. L'univers tel qu'il est, n'est tout entier qu'un drame dont les vrais personnages sont ses lois. Les lois jouent au vrai les tragédies dont les hommes répètent sans fin la douloureuse image.

Et c'est bien en effet une de ces lois, ou de ces maximes générales, qui meut tout le drame où les deux personnages

de M. Duhamel, François et Élisabeth, vont être engagés. Cette maxime que je colore et que je fausse un peu en l'exposant, comme c'est inévitable, c'est que l'homme est une espèce depuis très longtemps fixée, et qui n'a pas varié depuis que nous la connaissons. Les sentiments de l'hôte des cavernes subsistent dans le savant, et l'esprit le plus affranchi craint les forces inconnues comme le Paléolithique qui décorait de scènes magiques les parois des Eyzies. Prenez dans le milieu le plus strictement raisonnable l'homme le mieux maître de sa pensée, vous verrez cette pensée vaciller tout à coup, s'effrayer, douter de la raison, obéir à des dieux obscurs. Nous sommes toujours au temps du totem et du fétiche. Nous adorons l'animal-ancêtre. Nous craignons les esprits de l'ombre. Nous n'avons pas dépeuplé la nuit.

C'est là le terme du livre. Mais comme à l'ordinaire il raconte un cas particulier. Et cette histoire a une couleur, une verve, une liberté, un pathétique qui en font un des plus beaux romans de M. Duhamel. Voici, en résumé, la chronique de ces trois années, où François a vu avec angoisse se corrompre l'image du monde qu'il s'était faite lentement et prudemment, l'image léguée par les siens d'un univers gouverné par des forces définies. Un second univers trouble, mystérieux et absurde s'est substitué à celui-là. Et à la fin du livre, comme deux nuages se confondent, nous ne savons plus quel est le vrai.

François Cros est le fils de ce fameux Antonin-Philibert Cros, mort en 1918, l'un des fondateurs de l'anthropologie. L'oncle de François, Abel Cros, est lui-même un économiste connu. Son père et son oncle ont transmis à François les doctrines de la science positive. « Ils avaient été tous deux formés aux mêmes disciplines et représentaient tous deux, avec force bien que de manière différente, un type d'intellectuel français qui figure honorablement dans notre galerie historique pour la seconde moitié du XIXe siècle : ils étaient tous deux, avec rigueur, rationalistes et athées ».

De cette famille, M. Duhamel a tracé de charmants portraits. Voici la mère de François. « Ce que ma mère éprouvait pour son mari ressemblait moins à l'amour, passion somme toute exigeante et agressive, qu'à la dévotion extasiée. Sans

cesse confuse, rougissante, pénétrée de la plus plaisante modestie, ma mère avait renoncé, dès le premier jour, à comprendre les spéculations et les travaux scientifiques de son époux. Elle en parlait comme des trésors déposés dans l'arche sainte et les admirait de confiance, en fermant des yeux éblouis. C'est aux petites choses qu'elle transférait le plus apparent de sa ferveur. Elle eût sans doute considéré comme une impertinence de nous dire : « Votre père est un grand savant »; mais c'est, je crois, à cet éloge interdit qu'elle songeait en nous vantant des mérites moindres : « Votre père a de si belles mains! »

Allons! Un père qui est un savant sagace, un esprit vigoureux, à philosophie un peu simple et fermée, et de caractère irréprochable, — d'ailleurs anticlérical, dreyfusard et certainement radical; une mère dont l'esprit de piété est devenu une dévotion pleine de tendresse pour son mari; point d'inquiétude d'esprit, mais une grande rectitude de vue : nous sommes en pleine bourgeoisie française. Un trait achève le tableau. Le père, celui-là même qui tient avec sagesse et dignité l'emploï de dieu dans sa maison et qu'on pourrait croire desséché par ce rôle d'idole, sur la fausse nouvelle que François a été tué à la guerre, tombe sans un mot, frappé d'apoplexie. Et sa femme ne survit pas à l'écroulement de son dieu.

François lui-même a choisi l'étude qui peut paraître la moins propre à débrider la fantaisie. Après la guerre, licencié dès 1914, il s'est consacré à l'histologie. « Il me semblait surprendre le jeu profond des éléments qui forment nos tissus, nos organes, partant notre âme. J'avais ainsi le sentiment d'appliquer la raison même à l'explication de notre raison. Le monde, par instants, s'ordonnait à mes regards dans une lumière irrésistible et j'évoquais pieusement la figure de mon père : Tout comprendre, tout comprendre un jour... »

Un soir, chez Anatole Pellegrin, François rencontra Elisabeth. Vieux républicain, illustre par ses travaux de physiologie végétale, père de quatorze enfants, très pauvre, presque aveugle, Pellegrin recevait le jeudi dans son logement du Muséum. Tous les quinze jours, on faisait de la musique. M. Duhamel a décrit avec beaucoup de grâce cette maison noble et simple. « A neuf heures, arrivait le jazz : quatre

jeunes étudiants pourvus d'instruments saugrenus. Et tout aussitôt commençait le tintamarre. Chose étrange, on voyait là beaucoup de vieilles barbes : les collègues de Pellegrin, professeurs et membres de l'Institut. Ils montraient, dans le cadre des portes, leurs vêtements longs, leur cravate noire ou blanche et leur silhouette démodée. » Toute cette description est pleine de traits charmants : les vieux savants, assis dans des fauteuils imprégnés de nicotine, discutent biologie aux sons de la trompette bouchée; madame Pellegrin, rose et vive, prépare de ses mains le soufflé au fromage pour Einstein; surtout François tient la partie d'alto dans une symphonie de Haydn, et il entend dans l'oreille gauche la voix d'un autre alto, joué par une jeune fille, sa camarade de pupitre; ils ne se voient qu'après le finale. Elle a des bandeaux plats, d'un noir lustré, une belle figure ovale, aux traits purs, un peu sévères. Elle est la fille d'Étienne Guide, le philologue; elle est elle-même chimiste. Les deux jeunes gens se promènent dans la nuit au jardin, qui est le Jardin des Plantes. Ils montent au Labyrinthe. Ils parlent musique. « Même quand elle exprime le désespoir, dit François, même quand elle peint la folie, la musique est encore ordre et raison. »

C'est sous le signe de la raison qu'ils sont fiancés. Ils font leur voyage de noces en Tunisie. Ils en rapportent des souvenirs qu'ils ont trouvés eux-mêmes dans le sol de Gighti : quelques lampes d'argile, deux ou trois vases, et un objet assez mystérieux trouvé par Élisabeth, une dent entre des griffes de bronze. « Attendez donc, leur dit l'oncle Abel, l'économiste, qui s'occupe un peu d'archéologie; Otto Meulenheim, dans son gros bouquin, parle de ces joujoux-là. C'étaient, en quelque sorte, des gris-gris à rebours. On les employait secrètement pour attirer, sur tel ou tel, ce que les poètes appelleraient la colère des dieux. Bref, une espèce de porte-malheur. »

Or, quelque temps après, Élisabeth tombe malade, d'un mal inexplicable, où les médecins ne comprennent rien. Des douleurs dans la face, des malaises, un abattement étrange. L'idée de lutter contre le mystère n'effraie pas d'abord François : il sait que tout phénomène a une cause

et qu'on la découvre par la patience et par la méthode. Au contraire, Élisabeth doute déjà de la science, de ses principes les plus assurés. « C'est peut-être un préjugé, dit-elle, que de prêter une cause à tout. » Sur ces mots singuliers, François va se promener et là, dans la plaine, devant l'horizon souligné de routes qui s'enfuit sous un ciel sans mesure, la pensée lui vient, la pensée absurde, inavouable, que le gri-gri a fait le mal.

Pour rien au monde, il n'avouerait à Élisabeth cette obsession; mais il devine qu'elle pense comme lui. En silence, la même idée s'installe entre eux. Nous voyons ses progrès. Sur ce foyer de libres esprits s'établit la tyrannie monstrueuse de l'absurde. Une nuit enfin, François se lève pour aller jeter le fétiche funeste. Devant la commode où il l'a rangé, il surprend Élisabeth... Eh quoi? ces jeunes savants, accoutumés aux seules réalités du laboratoire, se laissent tourmenter par de telles chimères? — Mais justement la science fournit des arguments nouveaux aux superstitions héritées des ancêtres. Dans le mystère où nous vivons, peut-on éliminer une cause sous le seul prétexte qu'elle paraît déraisonnable? Presque toutes les grandes découvertes ont heurté le sens commun. François se rappelle comment, en pleine Académie des Sciences, un savant honorable, nommé Bouillaud, se précipita sur l'inventeur du phonographe et lui saisit le nez en criant : « Cet homme est ventriloque! » Et François de conclure : « L'incrédulité systématique n'est pas d'un bon esprit. »

En fait la raison, telle que l'entendent les esprits nourris de science expérimentale, est comme une fleur fragile, isolée et sans racines, qui ne tient pas à notre esprit. Ce que celui-ci produit naturellement, c'est la superstition. Elle reparaît à tout moment dans le langage des moins superstitieux. François lui-même a convenu de dire qu'une chose n'arrive qu'à lui, ou que sa chance le quitte. Il dit d'un moteur qu'il est nerveux, ce qui est proprement fabriquer un démon; il est sûr qu'il pleuvra quand il s'habille de blanc, ce qui est d'une météorologie de sauvage. Ces expressions étranges, auxquelles il n'a jamais pris garde, le frappent tout à coup. Il s'étonne de voir un mécanicien, élevé dans l'usine au milieu des

chiffres et des appareils enregistreurs, craindre d'allumer trois cigarettes à la même allumette, ou emporter dans les airs, quand il vole, une patte de lapin. Un Papou harcelant et craintif veille dans l'homme moderne.

C'est évident. Tous les médecins le savent, au moins ceux qui ont le goût d'observer. On vient les trouver non comme des médecins, mais comme des sorciers. Peut-être cette permanence du Papou n'est-elle pas si effrayante que François se l'imagine. Il est bon que nous ne soyons pas livrés pieds et poings liés à la raison, qui a l'illusion prétentieuse et l'erreur péremptoire. Elle serait plus féroce que toutes les inquisitions, plus obstinée que toutes les ignorances, plus dogmatique que tous les préjugés. La raison nous ferait des mentalités d'instituteurs suffisants. J'aime à trouver derrière elle le bon sauvage ignorant, que la nouveauté n'étonne pas, et qui est prêt à accepter toutes les vérités.

Cependant Élisabeth va plus mal. François, excédé de luttes et de contradictions avec lui-même, est décidé à se débarrasser du fétiche. Il va le chercher et ne le trouve plus. Élisabeth a eu une fois de plus la même pensée. D'ailleurs l'effet ne tarde point. Le mal disparaît avec sa cause. La voilà guérie. — Tout de même, M. Duhamel n'a pas voulu nous laisser à cette illusion. Il a feint que le porte-malheur était retrouvé plus tard dans un autre tiroir, où il était tombé. Il a suffi qu'on le croie enlevé. Ce n'était pas sa présence qui était funeste, mais l'idée de sa présence. S'il faut l'avouer, je ne trouve pas cette conclusion très rassurante. Un monde peuplé de puissances malfaisantes me semble moins dangereux qu'un cerveau capable d'en fabriquer à volonté un nombre illimité.

***

M. Paul Valéry a fait un volume[1] de la préface qu'il a écrite pour le *Lucien Leuwen* de l'édition Champion. C'est une étude d'une finesse et d'une agilité extrêmes, où l'esprit aérien de M. Valéry se joue autour de l'esprit de Stendhal et se divertit à le percer à jour. Stendhal se flatte surtout d'être sincère. Mais M. Valéry n'a pas de peine à montrer que la

1. Paul Valéry, *Essai sur Stendhal* (La Pléiade).

recherche du naturel mène aussitôt à la convention. « L'égotisme littéraire, dit-il, consiste finalement à jouer le rôle de soi; à se faire un peu plus nature que nature; un peu plus soi qu'on ne l'était quelques instants avant d'en avoir eu l'idée. Donnant à ses impulsions ou impressions un suppôt conscient qui, à force de différer, de s'attendre à soi-même, et surtout de prendre des notes, se dessine de plus en plus, et se perfectionne d'œuvre en œuvre selon les progrès même de l'art de l'écrivain, on se substitue un personnage d'invention que l'on arrive insensiblement à prendre pour modèle. Il ne faut jamais oublier que, dans l'observation que nous faisons de nous, il entre infiniment d'arbitraire... »

Telle est la vanité de la confession. On fabrique celui qu'on décrit. Vouloir être sincère, c'est déjà devenir comédien. Autre contradiction : on est pris entre deux tentations : celle de plaire et d'atteindre à la gloire; celle de se retirer dans le fond incommunicable de l'esprit, d'être unique et de se satisfaire par l'orgueil. Et ce besoin d'être unique n'est peut-être que le désir de ne pas périr, comme font tous les autres. On échappe au destin commun en n'étant pas semblable au commun.

Il y a une troisième raison de se réfugier au fond de soi-même. C'est que le vrai attire invinciblement l'attention. L'érotisme en est assez la preuve. M. Valéry a là-dessus des pages savoureuses. De toute façon on revient à la comédie de la confidence. « Qui se confesse, ment et fuit le véritable vrai, lequel est nul ou informe, ou en général indistinct. Mais la confidence, toujours, songe à la gloire, au scandale, à l'excuse, à la propagande. » Au total, ce qui apparaît dans l'essai de M. Valéry, c'est un Stendhal qui se crée lui-même à chaque moment, qui prend, pour le plaisir de se multiplier, la figure de ses cent vingt-cinq pseudonymes, tantôt Brulard, tantôt Bombet, tantôt marchand de feu... Et par une réaction précieuse pour la littérature cet éternel comédien a attaché un prix tel à la nature ingénue, ignorante et naissante, qu'il a créé, comme par réaction contre lui-même, des types délicieux de simplicité, braves, jeunes et neufs, Lucien ou Fabrice del Dongo.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE BRUXELLES

M. Hymans, Ministre des Affaires Étrangères. — Petits tableaux de la Grande Histoire. — Le film sur la mort de miss Cavell et son héroïsme. — L'art de présenter une collection. — La table de l'Exilé. — Deux copies.

M. Hymans, ministre des Affaires étrangères. — Une grande table, dans une vaste salle à manger. Aux murs une tapisserie et des portraits français. La tapisserie est blonde et rose. Les portraits retracent les mouvements élégamment conventionnels de guerriers poudrés, qui sourient avec un beau geste brave, à l'avant de nuages causés par le feu des mousquets ou d'un canon...

Au dernier printemps, j'ai connu ici, à l'Ambassade de France, boulevard du Régent, cette salle remplie de convives français, à une table dont les places d'honneur étaient occupées par le roi Albert et la reine Élisabeth de Belgique.

Il ne s'y trouve aujourd'hui que sept personnes, à la lumière froide d'un jour de mars.

Depuis six ans que M. Maurice Herbette occupe, je crois, le poste de Bruxelles, il n'a jamais laissé passer une occasion de maintenir à leur température, disons la plus *humaine*, les rapports sincèrement affectueux entre Belges et Français. Il est *ambassadeur*. Ce n'est pas, comme il en existe tant de par le monde, un *agent diplomatique*. Les Belges eux-mêmes nous le diront : il n'a qu'un désir, resserrer, raffermir des

liens qui ne sont point pour être vus favorablement de partout. On nous envie. L'amitié n'est jamais plus jalousée qu'entre deux peuples qui se sont serré les mains. Elle s'offre à tant de convoitises et dans une lumière si crue!... Et puis, il y a la politique!... Mais M. Maurice Herbette semble se préoccuper de sentiments, bien plus que de ces couleurs, qui se mélangeant et se heurtant sans cesse deviennent toujours plus rouges. Il faut bien que des hommes aient à cœur de conserver ce que d'autres détruisent...

A la droite de madame Herbette, un homme jeune à cheveux blancs. On voudrait écrire, on écrirait, s'il n'y avait ces cheveux blancs : un tout jeune homme. Il est mince, il a le visage petit, l'œil très noir, d'une vivacité extraordinaire, les traits fins, le masque rasé, mobile, spirituel. Il a l'air d'un personnage du XVIIIe siècle, du temps de ceux qui, sur les grands portraits ornant les murs, furent des capitaines. On l'imagine exécuté en effigie par La Tour. Un de ces pastels, où la vie est si intense que même seulement ébauchés par l'artiste, longtemps demeurés dans des cartons, ils conservent, après des siècles de jour qui ronge, une surprenante intensité : M. Hymans, ministre des Affaires Étrangères de Belgique. Le temps est sans prise sur des personnages comme M. Hymans. Ils ont gardé non seulement cette vivacité, cette jeunesse du corps, mais ce goût de vivre, cette curiosité de tout, ce plaisir de l'heure présente et cette attente de quelque chose à venir du lendemain, qui refait chaque matin la jeunesse et qui oppose au temps des haies de fils barbelés.

L'épaisseur des cheveux blancs fait comme une mousse sur la tête; leur écume elle-même est vivante, passagère, elle donne au visage une expression plus animée.

M. Hymans est amusé par la vie. Il est, comme ceux qui ne cessent jamais d'être jeunes, attiré par tout ce qui est. Il regarde le jour présent sous tous ses aspects.

Nous parlons de peinture, de peinture très moderne, à propos d'une exposition récente de M. Raoul Dufy. Le ministre des Affaires Étrangères de Belgique ne veut pas qu'il soit dit qu'une chose peut exister dans une forme quelconque de l'activité, de l'intelligence, de l'art et qu'il ignorerait ou qu'il

aurait rejetée, sans avoir fait l'effort de connaître où est son originalité, sa nouveauté, par quoi elle vaut. Il le dit vite, et très bien. Il sourit. L'œil noir est plus brillant. C'est celui d'un de ces philosophes qui venaient boire du café chez madame Du Deffand où La Tour les observait. Oui, voilà, il y a dans les yeux de M. Hymans, ce brillant que donne le récent usage du café à tout le XVIIIe siècle...

Mais, en présence des peintures de M. Dufy, M. Hymans a gardé le silence... Il nous dépeint le premier tableau qu'il ait vu... Il serait difficile de garder son sérieux. Madame Hymans observe son mari, comme une spectatrice craintive et indulgente, pour laquelle la scène est toujours renouvelée. Mais que les choses sont dites avec gentillesse, promptitude, simplicité! Quels charmants mémoires pourrait écrire M. Hymans, — s'il en avait les loisirs. Comme il a bien vu tout ce qu'il devait voir, de cet œil rapide et précis qui s'en va porter les images dans un cerveau conservateur — devrais-je dire conservatif? — et tout éclairé d'une saine et humaine philosophie.

Il vante les ravissantes étoffes de Bianchini, dont M. Dufy a exécuté les cartons et qui étaient exposées en même temps que ses peintures. Il a conservé le souvenir de leur exotisme, de leur fantaisie, — celui d'un navire entre des palmiers. Il ravit ses voisines.

Mme Herbette partage son admiration avec ce sourire et ce beau regard noir qui ne veut point connaître les mesquineries. Mais le Ministre revient aux peintures. Un maître d'hôtel, à cet instant, lui présentait des fruits. Le ministre tenait un brugnon à la main. Il saute sur sa chaise. Il pose à l'instant le fruit dans l'assiette. Il se lève. Il baise la main de l'ambassadrice. Il s'excuse. Il sourit. Il dit des mots charmants. La Chambre siège à deux heures! Il est deux heures moins trois...

Il avait oublié le traité de commerce franco-belge!... Le voici déjà hors de la salle à manger, suivi par l'ambassadeur — qui lui crie de prendre par le jardin!...

***

Petits tableaux de la Grande Histoire. — Sous une vitre, la robe d'un bébé, dans un cadre d'acajou orné d'abeilles de bronze doré... En face, sur un grand bureau à cylindre, un buste de marbre blanc, un enfant très jeune, joufflu. Le socle porte sur le flanc ces mots gravés: *Offert par S. M. l'Empereur, à Madame la Comtesse de Montesquiou-Fezensac...*

La petite robe légère est placée sur un fond de tulle brodé d'abeilles... Les abeilles dorées du cadre, les abeilles du tulle sont semblables, lourdes ou transparentes, elles ont le corps arrondi. Ce sont des productrices de miel. Elles ont l'apparence d'insectes laborieux...

Ce salon donnant sur une large chaussée de Bruxelles est ainsi rempli de souvenirs. Il y règne une lumière transparente. Le thé et les petits gâteaux sont placés non loin du canapé, sur lequel est assise la maîtresse de maison. Les visiteurs, les visiteuses se succèdent autour d'elle.

...Dans une pièce voisine, où nous pénétrons lorsque les invités sont partis, et qui est un des salons où l'on cesse d'introduire peu à peu les amis pour en faire une de ces pièces, — sinon de débarras, du moins de commodité, — il y a deux malles de cuir, plates et usagées, patinées. La maîtresse de la maison, avec cette grande simplicité, cet air de bonté intelligente, qui plane au-dessus des contingences inutiles, dit :

— Les malles de la guerre!... Elles sont restées là... Je voudrais ranger cetre pièce, y apporter le lit aux cols de cygne, qui ferait un divan... Mais...

Des classeurs de bois blancs, remplis de lettres; au mur des portraits de famille : — le prince de Chimay, qui fut gouverneur du Hainaut, portrait d'enfant, romantique; d'autres encore, plus récents...

Mais ce qui attire, tout de suite, et garde longtemps notre attention, ce sont des pastels, de petites dimensions, modernes. Ils datent de la guerre. Sur deux panneaux étroits, au milieu des dunes, devant la mer, la reine Élisabeth suit au loin le vol d'un aéroplane qui disparaît... Le visage est à demi levé,

la tête petite dans un chapeau qui moule le crâne. Les yeux poursuivent dans le ciel cet aéroplane qui s'est effacé... Le crépuscule est proche.

— ...C'est fait à la Panne, — dit la dame qui ne semble pas attacher grande importance aux choses...

Ce mot *La Panne*, ajoute un sentiment de grandeur indéfinissable à l'impression qui se dégage de cette promeneuse solitaire, avant la fin d'un long jour, tandis que dans le ciel s'entendent, peut-être, les échos de la canonnade et les ronflements du moteur aérien. Les deux panneaux sont à peu près identiques. On devine que la reine devait souvent regarder s'effacer ou grandir dans le ciel quelqu'un de ces aéroplanes qui emportaient des nouvelles attendues ou qui allaient répandre la mort. La comtesse Ghislaine de Caraman-Chimay, dame d'honneur de la reine Élisabeth, a vécu ces heures. C'est elle qui les a fixées ainsi, d'une main si subtile, d'un œil si fidèle.

Mais voici d'autres toiles qui sont de bien précieux documents sur ce séjour à La Panne, au bord de la mer, sur les derniers pieds de terre qui eussent été maintenus hors de l'emprise allemande : la chambre du roi... La fenêtre donne au nord. Rigidité toute militaire. Lit de fer. Au centre de la pièce, contre le dossier d'une chaise, le sabre et, sur le siège, le képi, de couleur kaki — que la photographie a fait entrer dans l'immortalité. Ils diraient au moins observateur devant quelle chambre nous sommes.

Celle de la reine fait pendant. La baie de la villa ouvre au midi. C'est un jour d'été, le soleil baigne les rideaux de vitrage et le tapis... Par toute l'Europe, c'est un jour d'été... Un après-midi limpide, azuré, dont l'air est comme liquide et doux aux lèvres. Au pied du lit blanc, un bouquet de fleurs, des roses sans doute, ces blanches fleurs que la reine aime et que des mains pieuses lui apportaient. C'est bien une chambre féminine dans son austérité, une chambre que les rayons du soleil rendent à cet instant luxueuse et sereine. Mais on pense aux nuits d'hiver, aux soirs illuminés par l'ardeur des lointains projecteurs et les fusées,... aux soirs glacés.

Et je songe aux récits que me faisait, par un après-midi

torride du dernier juillet, à la caserne Rusca, à Nice, le général Degoutte. Le général représentait, à la fin de la guerre, les armées françaises auprès du roi. Il fut témoin de l'héroïsme constant, spontané, jamais marchandé de la reine, — que l'on attendait parfois vainement dans cette petite villa de la Panne, et qui avait suivi quelque bataillon aux avant-postes. J'ai noté, au retour, les principaux faits de cet entretien, qui met si haut la noblesse d'âme et le courage d'une femme. D'ailleurs oublierait-on le regard de la reine!

Madame de Caraman-Chimay a fait d'elle, à cette même époque, une esquisse de portrait. Elle est là, aussi, entre la vue des deux chambres et sous une scène qui représente ce qu'étaient les soirées dans la petite villa de la Panne... Le roi en uniforme, assis sur le garde-feu anglais qui formait banquette devant le foyer, la reine, dans un fauteuil, penchée sur un livre. Et, au delà de l'abat-jour de papier plissé, le général, qui raconte quelques faits de la journée...

La pièce où se trouvent ces souvenirs peut bien être en désordre; on y peut voir deux malles près d'un bonheur du jour; ce désordre lui sied! Il donne aux petites toiles si exactes, si précieuses, toute leur valeur. Pendant que dans le salon voisin, où le feu pétille dans la cheminée et que les lampes quiètes éclairent avec douceur, je devine le buste du jeune roi de Rome et sa robe brodée d'enfant, — dans le cadre d'acajou aux abeilles d'or...

***

Le film sur la vie héroïque et la mort de miss Cavell. — La Belgique n'a pas montré les mêmes appréhensions que l'Angleterre, au sujet de *Dawn*. Le film qui retrace l'existence de miss Cavell pendant l'occupation allemande est donné aujourd'hui, pour la première fois, à *l'Agora*, la salle de cinéma la plus vaste de Bruxelles, sous le patronnage du grand quotidien bruxellois : *le Soir*. Des rangées de fauteuils sont occupés par des infirmières de la Croix-Rouge, en tenue. Les personnages officiels et la presse ont été convoqués. L'orchestre joue *la Mort d'Aase*, puis l'orgue l'*Ave*

Maria de Gounod, qui suggère l'atmosphère de bien des messes de mariage... Le public demeure silencieux.

Il est particulièrement évocateur de voir, à Bruxelles même, ce film dont il a tant été parlé, que l'Angleterre refusa de représenter et qui n'a pas encore paru en France. Les rues, la petite maison de miss Cavell, la prison, — tout Bruxellois les reconnaît. Il semble que nous assistions d'un fauteuil d'orchestre à une projection de scènes se déroulant au moment même à quelques pas de nous. Les spectateurs, en grand nombre sans doute, se trouvaient ici pendant l'occupation; ils ont vécu ces heures. Il n'est pas nécessaire de dire quels mouchements discrets nous entendons à travers l'accompagnement des musiciens. Et je puis affirmer qu'à la sortie, tous les yeux, sans exception, tous les yeux avaient gardé la trace brillante et rougie des larmes versées.

Le film est joué par Mrs Thorndike. Elle s'est efforcée d'imprimer à l'image de miss Cavell l'aspect que lui eussent donné les peintres du XIVe siècle. Elle l'a fait, comme on le peut au cinéma, c'est-à-dire en demeurant humaine. Elle n'essaie point de pasticher le personnage malhabilement tracé d'un primitif. Mais dans le vêtement quasi monastique de la nurse, avec la pèlerine sombre et le bonnet rigide à brides, elle devient jumelle sur l'écran, d'une de ces images féminines exquises du triptyque de la Vie de sainte Anne, par Quantin Matsys, du Musée de Bruxelles.

Dawn n'est pas un film à grands épisodes. La guerre n'y est même, au début, qu'un prélude obligatoire mais discret. Le drame se joue pour ainsi dire continuellement autour de miss Cavell, dans la maison de santé, le dispensaire, où elle soignait avant la guerre des enfants et où elle finit par dissimuler dans sa cave, puis faire partir pour la fontière, de jeunes Belges ou Anglais que recherchent les Allemands. Elle en fait échapper ainsi *deux cent quinze* à la mort. On pourrait extraire de cette tragédie, des tableaux plus « impressionnants » que ceux qui en ont été tirés. La cave est sans pittoresque — comme une cave de maison bourgeoise; les figurants, eux, manquent trop souvent de caractère; ainsi, l'on voit bien que les Allemands n'ont d'allemand que leurs uniformes. Ce ne sont pas là ces têtes rasées, dont le crâne a des protu-

bérances si marquées, dont les méplats du visage, les pariétaux, le nez, les yeux disent la race. Ce sont des figurants quelconques, — c'est dommage. Le caractère y perd. L'homme chargé du personnage de von Bissing est camouflé comme un acteur du temps de Verconsin... La salle du Sénat où eut lieu le jugement, et le champ de tir, sur lequel l'exécution fut reconstituée, sont exacts, — paraît-il. Mais, on pouvait donner une forme différente à cette exécution. Les Bruxellois savent bien que miss Cavell, évanouie avant l'exécution, fut placée sur une chaise et fusillée à quatre mètres, assise, le corps plié en deux. On a voulu éviter l'odieux d'une pareille... *exécution*. Miss Cavell tombe d'abord à terre, évanouie, en effet. Mais on supprime l'épisode de la chaise et nous voyons les soldats alignés mettre en joue cette femme étendue sur le sol. Un homme refuse de tirer. L'officier l'abat d'un coup de revolver. Cependant lorsqu'il s'agit, de ce même revolver, d'appliquer le coup de grâce, dans l'oreille de la victime, cet officier renâcle à son tour... Les auteurs ont voulu donner aux Allemands leur petite part de tant d'héroïsme. Le texte est d'ailleurs d'une prudence, d'une temporisation merveilleuses. Si les Allemands s'en offensent, tel qu'il est représenté à *l'Agora*, vraiment, il faudrait alors refaire toute l'Histoire, depuis la fin de juillet 1914 et ne plus se souvenir de l'invasion de la Belgique, — pour ne retenir que ce seul fait!...

Les Belges, dont le sol fut occupé, moins quelques acres de terre, — celles où vécurent jusqu'à la fin le Roi et la Reine, — les Belges ont moins oublié les maux déchaînés par le parti militaire allemand que la majorité des Français. Il est vrai qu'entre un habitant des Pyrénées-Orientales et un Ardennais, un nombre respectable de départements existe.

A l'Aube (*Dawn*) ne peut que prolonger, raviver l'horreur de la guerre. Nul doute qu'il ne soit suivi en France avec le même calme, la même gravité que, ce soir, à Bruxelles. Si, dans cette horreur de la guerre qu'il doit causer, se trouve venir en même temps quelque aversion pour ceux qui l'ont voulue et déchaînée, serait-il déjà passé le temps de le regretter? Miss Cavell arrachait à une mort certaine des Anglais et des Belges, là s'est borné son rôle. Elle n'a trahi personne. Son action fut toute de charité et de foi.

Mrs Thorndike est admirable. On n'oublie plus ce visage grave, réfléchi, régulier, aux yeux clairs. *Il ne diminue point* la personnalité de l'héroïne anglaise.

***

L'ART DE PRÉSENTER UNE COLLECTION. — Voici quelques vingt ans, monsieur et madame Stoclet confièrent à un architecte viennois le soin d'édifier une maison qui fut telle qu'ils la concevaient. Créée pour eux, à leur temps. Le long de la large avenue de Tervueren, au delà de la ville et du monument du Cinquantenaire, elle se détache au milieu des hôtels privés et des villas par ses formes particulières, ses lignes droites, sa matière, car elle est, y compris la tour qui la surmonte, revêtue de marbre blanc. Tout le monde à Bruxelles ne l'admire pas pareillement.

Mais elle est. — Voilà l'essentiel! — Si nous songeons à ce que les contemporains ont toujours critiqué, leur temps durant, et à ce qu'ils ont détruit ou défiguré de ce que les générations précédentes leur avaient légué, nous arrivons à nous faire une bien triste idée de la connaissance de ceux qui décrètent, en fait de goût. Le meilleur est encore d'avoir exécuté quelque chose qui réponde au désir qu'on en avait.

Dès la grille, la maison se révèle personnelle en sa matière, ses ornements, sa sobriété et ses profusions. Elle est la demeure d'un collectionneur, mais qui ne veut voir, à la manière des Japonais, qu'une très petite part à la fois des objets, des estampes qu'il a rassemblés. Autre observation qui frappe, c'est qu'une tête du XIIIe ou du XIVe siècle (peut-être, avec le XVIIIe, les plus français de tous), une tête de dieu siamois, un visage égyptien, quelque crucifié siennois du XIe siècle, ne se nuisent pas dans la même pièce, sur un même fond de marbre blanc, devant les verrières tamisées par des stores légers, au bruit de l'eau retombant au creux d'une vasque précieuse.

Dans la cabinet de travail, les deux baies latérales forment une sorte d'angle tronqué qui donne une vue du jardin plus complète et permet de recevoir, de l'aurore au couchant les rayons du soleil. Un seul tableau sur le revêtement de

marbre du mur : un primitif italien. Dans des vitrines qui font corps avec la pièce, des objets d'une lointaine antiquité, quelques-unes de ces pièces rares qui évoquent les noms fameux d'un passé qui se dépouille, semble-t-il, chaque siècle davantage.

Derrière les vitres, la Chine la plus reculée voisine avec Byzance et Louqsor, comme le trésor de Vézelay avec l'abbaye de Cluny. On ne sait pas. Les trésors sont là, posés sur leurs socles de velours très anciens, veillants et endormis, évoquant les grands âges douloureux et splendides du monde connu de nous. Les mains qui s'en saisissent sont respectueuses, dévotes. Un dragon chinois de bronze vert, si vieux qu'il déroute les conjectures de tous les connaisseurs, déploie les arabesques de ses ailes. M. Stoclet le sort de sa prison de verre. Le monstre écarte ses pattes musclées, aux extrémités griffues, comme pour prendre mieux son point d'appui au sol et bondir plus loin. Il est frénétique, terrible et divin. Le collectionneur l'a placé sur la table, au centre de laquelle se trouve un personnage de pierre dure, de vingt-cinq centimètres de haut, asiatique, coiffé d'un chapeau rond, vêtu d'une tunique droite et qui croise les bras si familièrement que l'on dirait un berger de la Creuse auprès de son troupeau. Il est éternel et il date d'âges si lointains qu'on ne se risque guère à les évaluer. Tout auprès, une petite tête d'Amenophis, — je dis Amenophis, parce qu'il me semble convenir... Il a le long menton de race dégénérée à courbe précise, le nez droit, l'œil immense, ouvert en amande, la pointe remontant vers les tempes, le front renversé, le crâne petit... Il regarde, au delà des temps... Le hasard fait voisiner un instant cette tête avec le dragon terrible, qui, vu de dos, a le corps d'un bouledogue furieux qui aboie. Le monstre a des ailes, par surcroît, découpées en arabesques aiguës... Je rapproche les passés de ce démon et de cette tête pensive, qui semble contempler dans l'espace, au-delà des déserts, une palme qui se balance...

Des crosses d'évêques en or cloisonné, des temps du plus ardent moyen-âge, celui de la seconde Renaissance française, (la première date de Charlemagne, le seconde de saint Louis...)

M. Stoclet possède une collection de primitifs italiens d'une qualité, d'une rareté, d'un choix exceptionnels. Mais, — je les vis l'an dernier — ils ne sont montrés que séparément, sortis de la réserve où ils sont réunis, apportés un à un et placés sur l'extrémité de la table, où le jour des vitrages qui forment un angle les éclaire favorablement. On n'en peut voir un nouveau que le précédent disparu. Ils sont encastrés dans des sortes de boîtes dont la tranche, le biseau, est doré et qu'encadrent des plats revêtus d'étoffe, velours ou damas précieux de couleur et de qualité. Ainsi pratiquent les Japonais de l'ancienne mode, les bons, dans leurs fragiles maisons. Ainsi, se trouve évité le danger de ces sortes de mosaïques formées par les collectionneurs, de la plinthe à la corniche de leurs salles, et qui fait que l'œil ne peut plus saisir les qualités premières, essentielles, d'une œuvre d'art.

La salle de musique est revêtue de portor, le marbre noir aux veines ocrées. Sur une sorte de petite scène, où pourraient prendre place un chanteur et des musiciens, et que ferment à demi des tentures de velours noir, une statue est éclairée par des projecteurs dissimulés derrière les rideaux. Elle est asiatique. Elle évoque Angkor, les pays aux temples millénaires perdus sous les végétations. Il lui manque les jambes et une partie des bras. Mais ce que l'on devine du mouvement fait penser à un génie de la danse bouddhique. Et puis il y a le visage qui sourit, le visage en extase, qu'une flamme secrète anime, comme un Carpeaux indo-chinois...

***

La table de l'exilé. — Au delà du monument du Cinquantenaire, une avenue immense, qui porte depuis peu le nom de l'Yser. Une maison confortable d'aspect, aux fenêtres éclairées par la lueur paisible des abat-jour familiaux. Un semblant de cour-jardin précède l'entrée. La porte est défendue à l'intérieur par une chaîne. Il faut dire son nom pour qu'on l'ouvre complètement. Sage précaution. La demeure d'un banni devient le but de tant de pèlerinages, — en nombre ou individuels. L'exil drape l'individu d'un manteau

d'ombres et de clartés. Elle le grandit et rend aussi sa vie comme plus transparente. Elle le met un peu au cloître. L'exil a toujours mûri les personnalités morales de choix, les âmes qui peuvent affronter la solitude immédiate. Et même concevoir sans vertige un effacement momentané dans l'esprit de ces partisans exaltés, qui ont besoin de voir chaque jour, de flairer et de toucher leur idole

...Un disque tourne sur le gramophone, dans le salon. Deux enfants, — une petite fille, aux nattes qui encadrent la tête; un petit garçon brun, aux yeux noirs en amande, un vrai Daudet, — il évoque le grand-père, l'auteur de *Jack* et des *Rois en exil,* — accoudés à la table, s'emplissent le cerveau des vibrations d'un air qui les séduit...

Madame Léon Daudet, vêtue de noir, un tulle blanc tournant autour des épaules, souriante, toujours une très jeune mère, arrange des tulipes dans un vase de verre, avec des mains légères, ces mains qui répandent dans l'atmosphère d'une maison l'allégresse enchaînée que crée le vol des hirondelles devant un paysage.

...Et Léon Daudet arpente la pièce. Il arpente. Il marche. Il a l'air de faire des kilomètres dans la campagne, sous le vent. Il a l'air de se trouver sur l'estrade d'une réunion publique et d'affronter du regard, du poitrail, des genoux, toute une salle houleuse. Il est de ces hommes pareils à ce qu'on les a toujours vus, en toute circonstance. Il n'y a qu'une vie, une seule vie autour d'eux et en eux. Seuls, à la lueur d'une lampe de bureau, dans le cabinet silencieux, ils sont bouillants, véhéments, — comme si les ténèbres de leur chambre haletaient de présences invisibles. Entre sa femme et ses deux enfants, Léon Daudet est tel qu'il serait au milieu de mille amis les plus chers, comme aussi en présence d'une salle hostile.

Il a rasé sa moustache. Il parait avoir pris de l'embonpoint. Il a gagné du Franz Hals, ce fils de provençaux, en montant vers le Nord. Une ceinture de cuir l'enserre, dont l'extrémité dépasse entre les pointes du gilet. Il garde de grosses lunettes d'écaille.

Il change le disque du gramophone. — « Vous voulez un air hawaïen?... Nous avons tout ça ici... »

L'exil a permis à Léon Daudet d'écrire quatre volumes depuis qu'il a quitté Paris, sans compter ses articles de *l'Action française*. Il le dit joyeusement, en riant, — de ce rire solide, qui n'est pas dans la tête, un rire en profondeur, — comme un fait dont il se réjouit pour la satisfaction qu'il lui procure. Et je crois même qu'il ajoute, non sans un moindre plaisir : « J'ai fait quatre volumes et j'ai bu quatre tonneaux! » Léon Daudet aime le bon vin. C'est une cause pour lui de sa solidité, de sa bonne humeur invariable, de son audace, de sa verve, de sa santé. Ce Français aime le bon vin, c'est logique, comme il aime la logique, la tradition, la clarté.

— Vous savez, c'est vendredi, vous allez faire maigre...

Nous faisons maigre, un « maigre » excellent. Mais relevé, si j'ose dire, de quelques allusions au cardinal Gasparri!...

Nous parlons de Paris. Chez les exilés, Paris est toujours là. Mais Daudet n'a point le sentiment d'en être séparé. Il ne sort guère. Il lui semble que l'avenue de l'Yser soit une voie de la rive gauche, mais où il trouverait pour travailler un temps qu'à Paris il ne possédait plus.

Les hommes politiques ayant dû passer momentanément leurs frontières sont toujours renseignés sur tout d'une manière qui surprend. On croirait leur apporter des nouvelles, ce sont eux qui vous en donnent. Vous aviez quitté Paris avant-hier, — votre chronique est déjà moins fraîche que la leur!

Léon Daudet aimerait se rencontrer avec M. Mussolini, qui ne désire pas moins connaître celui qui, avant lui-même, donna des ailes et des poings à de jeunes hommes profondéments dévoués à sa cause. Les *Camelots du Roi* sont les précurseurs des *Fascistes*. Un voyage à Rome semble en ce moment, au fond de lui-même, enchanter Daudet. Il le voit d'abord comme une partie de plaisir, un voyage par mer, facile, rapide. Je m'aperçois du peu de notions ou des notions fausses que je pouvais avoir des distances ou plutôt du temps. Gibraltar en trois jours; vingt-quatre heures pour Naples ou Gênes! A entendre l'auteur du *Napus*, se rendre de Bruxelles à Rome, par l'Océan et la Méditerranée, c'est à peine une excursion de quatre ou cinq jours. Et puis, ces contingences

ne sauraient le préoccuper. Il y pensera le moment venu, ou d'autres, plutôt, y auront pensé pour lui.

Parfois, un mot vient aux lèvres de Daudet, un de ces mots que je lui ai toujours connus, spontanés, qui sortent de ce rire en profondeur, ce rire qui monte de la terre à travers lui, — il frappe d'une épithète un individu comme il frapperait une monnaie et puis la lance au vent. D'autres la mettent dans un tiroir. Ici, nous sommes devant un prodigue, il joue avec l'abondance.

La lampe dispense autour de la table un éclairage tamisé. Le sourire de madame Allard, la mère de madame Léon Daudet, suit les phases imprévues de la conversation de ce grand batailleur. Au mur, des plats et des assiettes de porcelaine de Chine bleue se devinent, dans les ombres étendues et quiètes. Dehors, c'est le silence de Bruxelles, de la presque banlieue de cette large avenue déserte. La capitale la plus rapprochée de Paris, qui a connu déjà tant d'exilés, depuis,... depuis on ne sait plus!... qui a vu le comte et la comtesse de Provence, au milieu d'une cour improvisée, tandis que le Roi et sa famille achevaient à Varenne une équipée qui n'avait aucune raison, à cet instant, de ne pas mieux finir... Victor Hugo, le prince Victor, et tous les républicains de 48, qui hurlaient après Napoléon III... Le duc d'Orléans... Louise Michel. Les princes et les révolutionnaires!...

Comme je pars, Léon Daudet avant de refermer la porte, me lance : — Vous reviendrez, nous sommes ici... pour....

Le vent qui soufflait sur l'avenue de l'Yser m'a empêché d'entendre pour combien de temps....

***

Deux copies. — C'est un plaisir d'amateur. C'est un peu de dilettantisme... Mais il faut savoir regarder les tableaux à sa manière pour y trouver son plaisir. Ceux qui ne les regardent qu'un guide à la main et qui font une croix puis se hâtent de passer au cadre suivant, feraient mieux de ne jamais entrer dans une galerie. Ce matin, dans ce musée de Bruxelles, — d'une si belle homogénéité, qui est vraiment

un musée *national* de peinture, — je ne veux voir que quatre tableaux, deux originaux et leurs deux copies. Les Rubens, les Van Dyck, les Jordaens, les Primitifs, nous les connaissons. Et puis, certaines toiles aiment que l'on vienne spécialement pour elles. Un Musée n'est pas un asile où un visiteur se croit le devoir de serrer la main à tous les hospitalisés, comme un personnage officiel a le devoir de le faire à une inauguration. Nous, nous venons voir quelques amis. Ce ne sont pas toujours les mêmes. L'humeur change. Et puis, il faut faire des jaloux. Il faut être partial, un peu injuste, — comme la nature, — comme Dieu lui-même, qui n'a jamais songé à l'égalité en rien et qui a, plus que nous encore, l'horreur de la monotonie!

Regardons une copie de Rubens par Eugène Delacroix : le *Martyre de saint Benoît*...

Ensuite, une autre, par Breughel le Jeune, d'après Breughel le Vieux : Un effet de neige, auquel il a donné un vague sujet religieux, en y mêlant un âne qui porte une jeune femme serrant un enfant contre son sein et que mène un vieillard muni d'un bâton.

Le Delacroix... Ce n'est plus un Rubens! C'est vraiment un Delacroix. Les conservateurs du Musée, ont accroché les deux toiles l'une à côté de l'autre. Il est intéressant de voir combien la personnalité du copiste se révèle surtout dans la partie gauche du tableau, à la droite du spectateur, celle où se trouvent des seigneurs et des guerriers. Ils sont majestueux et amples chez Rubens. Chez Delacroix, ils deviennent tumultueux, ils sont dessinés en vrille. Ce sont bien des romantiques. Ils ont l'air déjà déguisés. Delacroix recommandait aux jeunes peintres de copier Rubens. Il est bien saisissant de voir avec quelle infidélité il exécutait une telle réplique et comme son tempérament l'emportait sur le respect qu'il témoignait à Rubens, son maître favori : et même, on dirait qu'il corrige, qu'il tempère la verve de celui qu'il admire en adoucissant la valeur du jaune d'une robe.

On aimerait que ces deux toiles demeurassent plus rapprochées encore et isolées. On discuterait à longueur de jour dans leur rayonnement. Quand nous pénétrons dans certains

grands musées, nous ne pouvons contenir notre allégresse. Trop de choses s'offrent à la fois aux regards, les nerfs sont apaisés tandis que le cerveau s'exalte.

Il nous semble pénétrer parmi des vivants, — les véritables vivants... On n'est un grand vivant que lorsqu'on a pu faire un grand mort. La vie c'est l'épreuve, — les êtres qui nous coudoyaient tout à l'heure dans la rue ne semblent plus que les passants qu'ils sont. Il faut avoir vécu et même avoir cessé de vivre, pour vivre réellement, de la seule vie réelle, — celle à laquelle les sens ne prêtent plus leurs illusions et qui s'est libérée de la matière. La vie éternelle, c'est le génie qui l'octroie, un long génie ou une heure de génie, mais le génie.

L'autre copie, par Breughel-le-Jeune, un effet de neige, d'après Breughel-l'Ancien, fourmille de variantes. La neige est souillée, l'homme de la génération nouvelle prétendait à plus de réalisme. Il donne aux maisons se détachant sur le sol blanc un ton plus opaque. Breughel le vieux leur avait gardé leurs nuances délicates. Elles étaient couleur de coquille d'œuf et de fleur pâle... Le fils — comme toujours! — trouve le père trop sensible et pas assez vraisemblable. Mais le plus artiste, c'est le père. On ressent là l'impression que l'on peut éprouver en lisant la *Nana* de Zola, après *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, de Balzac...

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Marcel Proust, André Gide, Paul Valéry,
par **Paul Souday** (*Kra*).

M. Souday a groupé en trois petits volumes les articles qu'il a consacrés à Proust, Gide et Valéry. Cette publication a obtenu un légitime succès : elle permet de suivre, dans leur développement et leur enchaînement, les opinions d'un de nos critiques les plus universellement écoutés; elle nous donne en même temps, les jugements des contemporains y étant fréquemment indiqués, discutés, rectifiés, un aperçu très intéressant sur les conditions dans lesquelles se forme l'opinion : ce qui, à quelques années de distance, est déjà bien instructif et, par la suite, semblera tout à fait passionnant.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue de Paris* qu'il est nécessaire de rappeler avec quelle aisance M. Souday résout les multiples et délicats problèmes qui se posent au critique. Ils ont trop souvent l'occasion d'apprécier la sûreté de son jugement, son érudition, et la clarté avec laquelle il expose les questions les plus difficiles. Ils savent qu'il ne se laisse pas gagner par les enthousiasmes passagers de la mode, que l'échelle des valeurs qu'il établit est solide, et que, s'il est quelquefois sévère, il n'est jamais injuste.

On voudrait pouvoir analyser longuement ces trois volumes, qui sont remplis de vues originales. Pour s'en tenir à l'ouvrage consacré à Proust, il est particulièrement intéressant d'étudier l'article daté de décembre 1913, qui fut un des premiers signalant la publication de *Swann* — priorité qui lui confère une véritable importance historique. M. Souday avait, dès le début, clairement démêlé le grand talent de Proust, *la finesse de sa sensibilité, son sens aigu de l'observation*. Mais les dimensions de l'ouvrage l'effrayaient un peu, et il pensait qu'on aurait pu « avantageusement pratiquer des coupes sombres dans ces cinq cents pages ». Presque tous les premiers lecteurs de Proust ont dû en juger ainsi. Par la suite, il est vrai, ils ont, le plus souvent, révisé cette opinion, quand les procédés de composition ont plus clairement apparu : plus l'ouvrage s'est augmenté, moins en effet on l'a trouvé long. Peut-être estimera-t-on,

par contre, M. Souday un peu sévère, lorsqu'il écrit que l'épisode intitulé *Un amour de Swann* n'est « pas positivement ennuyeux, mais un peu banal, malgré un certain abus de crudités, » — ou encore que « Proust s'attarde en songeries infinies sur des êtres insignifiants ». Il est vrai que, réhabilitant rétrospectivement les pages consacrées à la servante Françoise, M. Souday dans son article sur les *Jeunes filles en fleurs*, indique très finement que Proust « prouvait sa faculté d'invention, en tirant quelque chose de rien... que sa fantaisie s'exerçait en variations sur des thèmes réels et que son fertile esprit n'avait pas besoin de ces aventures qui suppléent chez d'autres romanciers à la pauvreté du fonds ». Il montrait ainsi que la beauté pouvait être tirée du banal et toute observation devenir le point de départ d'une féconde méditation. Nous voilà tout près de cette magnifique définition du talent de Proust qu'a donnée M. Paul Valéry dans le livre d'*Hommages* :

« Proust donnait des racines infinies à tous les germes d'analyse que les circonstances de sa vie avaient semés dans sa durée. L'intérêt de ses ouvrages réside dans chaque fragment. On peut ouvrir le livre où l'on veut; sa vitalité ne dépend point de ce qui précède et en quelque sorte de l'illusion acquise; elle tient à ce qu'on pourrait nommer l'activité propre du tissu même de son texte ».

C'était ce que sentaient confusément tels critiques de la première heure qui, exprimant maladroitement leur pensée, déclaraient Proust *minutieux*, adjectif qui exaspérait à juste titre l'écrivain. Minutieux, ripostait-il, est le romancier qui ne manque pas de noter qu'un monsieur a posé sa canne dans le porte-parapluies. Or lui, Proust, ne notait que ce qui lui permettait de découvrir une âme, de construire un type humain... Son observation psychologique se concentre, si l'on peut dire, en profondeur, et, par l'élimination de tous les parasites qu'elle suppose, par la logique qu'elle met en œuvre, représente une somme d'opérations intellectuelles qui rend un peu surprenante, au premier abord, l'assertion de M. Souday, d'après laquelle Proust serait incapable de penser par lui-même. Il est évident que Proust n'est pas l'inventeur d'une philosophie nouvelle, mais on n'aurait pas de mal à tirer de ses livres un recueil de réflexions, qui ne laisseraient aucun doute sur l'originalité de sa pensée. Cette originalité, M. Souday l'a lui-même mise en valeur ailleurs, ce qui donne à croire que son apparente sévérité à l'égard de Proust avait surtout pour but de ramener à la raison quelques admirateurs un peu trop exaltés....

Je crois que, si l'on voulait, dans l'ensemble des captivantes pages de critique qu'a réunies M. Souday, choisir les passages qui caractérisent le plus nettement son attitude intellectuelle, on pourrait

retenir dans son volume sur Proust certaine discussion sur l'art, dans le *Gide* une page sur la vérité.

Dans le premier M. Souday, contestant que l'artiste le plus doué se différencie qualitativement de l'homme moyen, écrit : « Le grand artiste n'exprime que ce qui nous est commun à tous ». Dans le second il attaque l'expression « ta vérité » employée par M. Gide. « Il n'y a qu'une vérité, objecte M. Souday, la même pour tous ». M. Souday s'appuie en somme, en toutes circonstances, sur la raison et le bon sens et il est difficile, sans nul doute, de choisir de plus solides appuis. Installé dans ces fortes positions, M. Souday ne craint, on peut le dire, aucune attaque et le grand public le sent bien, que séduisent sa forte logique, la netteté de ses jugements.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à objecter aux assertions indiquées plus haut? Je n'en suis pas tout à fait sûr. Le grand artiste, qui exprime ce qui nous est commun à tous, « *découvre*, complète M. Souday, *des terres inconnues*... mais qui nous deviennent tout de suite accessibles ». On admettra bien tout au moins qu'entre le moment où l'artiste découvre ces terres et celui où il nous les révèle, se place un instant, qui peut être terriblement long, où ces terres ne sont pas communes. Qu'elles le deviennent ensuite, cela ne fait pas de doute. Pour rester dans le domaine des comparaisons : deux minutes après que Franklin eut informé ses amis de la découverte du paratonnerre, ceux-ci pouvaient en savoir autant que lui. Mais le grand moment de Franklin est celui où il verse à la communauté ce qui était sa propriété, sa *singularité*. L'intérêt de Franklin réside dans cette individualité passagère.

Quant à la valeur universelle de la vérité, elle n'est pas absolument évidente. Certes aux yeux de tous les hommes, deux et deux font quatre. Mais il n'y a pas de vérité absolue du point de vue esthétique, métaphysique ou moral — il y a, dans ces domaines, une vérité personnelle que nous ne pourrons jamais expliquer complètement. M. Souday ne le croit pas et juge que la sensibilité elle-même est communicable. « Des hommes de même âge et de même culture — écrit-il — éprouvent les mêmes impressions devant les mêmes spectacles ». On peut le contester. Un spectacle qui vous touche peut me laisser indifférent — et même si je parvenais à vous faire comprendre le pourquoi de mon attitude, je ne vous amènerais pas nécessairement à l'adopter. Pouvons-nous *complètement* communiquer?

Si l'on part de là, on aperçoit nettement le sens de la critique de M. Paul Souday. Il examine les *idées* qui lui sont présentées et avec une rare intelligence discerne ce qu'elles valent du point de vue de la raison. Cette besogne est difficile et nécessaire. Il s'en acquitte

avec autorité et rend de grands services à notre littérature en l'empêchant de s'engager dans des voies dangereuses. Ce qui le tente moins sans doute c'est de se placer au centre de l'univers d'un artiste pour s'efforcer de voir, un instant, le monde comme lui. Sa critique est avant tout objective.

La Vie orageuse de Mirabeau,
par **H. de Jouvenel.**
(Collection : *Le Roman des grandes Existences. — Plon.*)

Peu de « grandes existences », pour reprendre les expressions de l'éditeur, qui restent aussi continuement dans le genre « roman », avec tout ce que le mot implique d'action et de tumulte passionné, que celle de Mirabeau. A l'inverse de certains hommes illustres, qui ont presque tout donné d'eux-mêmes à leur œuvre, laissant par ailleurs leur propre vie en veilleuse et préparant ainsi le tourment de leurs biographes, Mirabeau a conservé une telle flamme au milieu de ses multiples tribulations, qu'on doit plutôt craindre, quand on l'évoque, de ne point faire sentir dans toute sa force l'ardeur qui l'animait. On ne songe guère à cette difficulté en lisant l'excellent livre de M. H. de Jouvenel, précisément parce qu'il en a triomphé et qu'il a su, en disposant ses éclairages, en organisant ses raccourcis, mettre en valeur le caractère orageux et dévorateur de M. le comte de la Bourrasque.

On appréciera particulièrement, de ce point de vue, certain chapitre intitulé l'*Éducation impossible*, où Mirabeau apparaît bouleversant tour à tour les pensions, les familles et les régiments, auxquels on l'a confié successivement, puis toute cette partie du livre que l'on pourrait appeler « les Prisons de Mirabeau ».

Mais le soin même apporté par l'auteur à la restitution dramatique des épisodes qui marquent le début de la vie de l'homme l'a un peu détourné de nous expliquer dans quelles conditions s'est formée sa pensée politique. Explications que le caractère résolument romanesque de cette collection ne permettaient point, sans doute, de fournir, — qui nous eussent permis pourtant de nous faire une idée plus complète de la véritable personnalité de Mirabeau. Sans doute chacun sait, en gros, qu'il représente une sorte de somme de la philosophie du XVIIIe siècle et l'on distingue à peu près que, doué d'une magnifique intelligence et d'un merveilleux pouvoir d'assimilation, Mirabeau ne fut cependant pas un esprit original — mais bien plutôt un de ces hommes que Bataille a appelés animateurs, parce qu'ils entraînent le peuple, mais

qui sont, eux-mêmes, entraînés par les idées d'autrui. Transformateurs qui font avec de la pensée qu'ils reçoivent de l'action qu'ils transmettent. Hommes politiques nés. Mais il y a peut-être plus, après tout, chez Mirabeau et l'on regrette un peu que le cadre de son ouvrage n'ait pas permis à M. de Jouvenel de nous dire là-dessus toute sa pensée...

La vie amoureuse de Mirabeau a été si bien remplie qu'il ne serait pas trop de plusieurs volumes pour l'écrire. Aussi M. de Jouvenel a-t-il dû choisir et son choix ne pouvait se porter que sur Sophie de Monnier, dont il nous a raconté la célèbre aventure avec infiniment d'esprit et d'émotion. Mais cela laisse un peu dans l'ombre, derrière ce Mirabeau-Valpreux, le Mirabeau-Casanova, deviné un instant pourtant lors du froid assaut livré à mademoiselle de Marignane, lors de la venue de madame Le Fay.

Durant le règne de cette dernière, Mirabeau, il est vrai, eût été embarrassé lui-même, de lire clairement en son propre cœur. Sa vie était devenue si fiévreuse alors, les événements l'entraînaient à une telle vitesse vers le pouvoir et la gloire...

On ne s'étonnera pas que la dernière partie du livre : Mirabeau aux États généraux, ait été traitée avec une magistrale autorité. M. de Jouvenel a su bien faire comprendre, sans un mot de commentaire, par la seule force démonstrative qui se dégage de son récit, dans quelles conditions Mirabeau, grand orateur — un peu trop pompeux à notre gré, mais exactement adapté au goût de l'époque, — riche d'idées précises sur l'organisation d'une *démocratie monarchique* sut s'imposer à une assemblée de députés n'ayant aucune familiarité avec les problèmes du droit constitutionnel. Mais le tribun ne voulait entraîner ses troupes que jusqu'à une certaine limite; la raison n'abdiquait jamais en lui; lorsqu'il fut parvenu à ce point qu'il ne voulait pas franchir : le respect de certains droits royaux, la masse qu'il avait entraînée commença de le déborder. Son dernier, son plus magnifique succès, fut de refouler cette marée en obtenant que le droit de guerre fût laissé au roi. Après cela la nature clémente le fit mourir. On ne pense pas qu'il eût pu s'opposer longtemps au flot révolutionnaire. Louis XVI était trop hésitant, trop maladroit — et l'on commençait trop de savoir dans le peuple que Mirabeau touchait une pension de la cour : on excuse la foule de n'avoir pas compris que l'orateur recevait de l'argent pour défendre des idées qu'il aurait défendues, même si on ne l'avait pas payé.

Les Antiquités bouddhiques de Bāmiyān,
par **Monsieur et Madame Godard et J. Hackin** (*Van Oest*).

Grâce à M. Hackin et à monsieur et madame Godard les études archéologiques afghanes ont récemment franchi une importante étape. Malheureusement l'orientalisme n'a pas encore trouvé en France le public étendu auquel il a droit : et c'est ce qui explique dans une certaine limite que la belle découverte de M. Hackin, qui a, tout simplement, en 1924, retrouvé la peinture sassanide, n'ait pas eu plus de retentissement. Il est vrai que M. Hackin à qui ses études thibétaines ont donné, sans rien atténuer de sa passion de la science, une sorte d'indifférence bouddhique, ne cherche point à se faire valoir. Il a récemment fait une conférence sur l'art du Gandhara et son influence, au cours de laquelle il a commenté, comme il convenait, les peintures de Dokhtar-I-Noshirwan, mais rien dans ses paroles n'a pu laisser soupçonner à ses auditeurs que ces fresques, c'était lui-même qui les avait découvertes, dans une grotte prenant jour sur un torrent encaissé dans une sorte de cañon, au milieu de l'Hindou-Kouch, à 3 000 mètres d'altitude.

L'ouvrage qu'il vient de publier en collaboration avec monsieur et madame Godard est consacré en majeure partie aux antiquités de Bāmiyān qui avaient été très imparfaitement étudiées jusqu'à ce jour. Il s'agit, on le sait, de deux grands bouddhas, hauts l'un de 53 mètres, l'autre de 35 mètres, taillés directement dans le roc, dans la vallée de Bāmiyān, passage ordinaire des caravanes qui se rendaient de Bactres (Balkh), capitale bactrienne, à la passe de Peshawer, entrée de l'Inde. De nombreux sanctuaires, également creusés dans le rocher, subsistent encore dans le voisinage immédiat de ces deux immenses statues : un grand bouddha couché de 1 000 pieds de long, qui, au dire du célèbre pèlerin Hiuan-Tsang se trouvait à quelques kilomètres de là, a, par contre, complètement disparu.

Le bouddha de 35 mètres date du IIe siècle, celui de 53 mètres du IIIe siècle. Les niches où ils s'abritent sont décorées de peintures : celles du « petit » Bouddha datent des Ve et VIe siècles, celles du grand Bouddha du IVe siècle. Toutes ces œuvres appartiennent à l'art gréco-bouddhique, mais des influences particulièrement nombreuses se démêlent dans les peintures, plus intéressantes en somme, du point de vue purement archéologique, que ces grandes figures sculptées, dont les envahisseurs musulmans ont mutilé le visage et qui ont perdu le revêtement de mortier de leurs tuniques. Ces peintures de Bāmiyān rappellent à la fois par les types choisis,

l'art gréco-bouddhique du Gandhara (qui — comme l'indique M. Grousset, dans cette même livraison — est représenté d'une façon si curieuse au musée Guimet), par la facture l'art chinois, par les éléments décoratifs l'art de l'Iran.

La Bactriane, l'Afghanistan d'aujourd'hui, présente en effet cette particularité d'avoir été le point de jonction de divers courants artistiques venus d'Europe et d'Asie. Point d'origine d'autres courants, aussi. Car si Bāmiyān, par tel quadrige purement grec, nous ramène au passé, il nous guide aussi, par certain Bodhisattva de facture iranienne, vers l'avenir. Rien de plus byzantin que ce personnage... Ainsi, dans ces hautes montagnes, au milieu de curieuses combinaisons gréco-irano-bouddhiques se sont élaborés aux premiers siècles de notre ère, certains types de l'art byzantin, et, si l'on veut aller plus loin, de l'art roman...

La dernière partie de cet ouvrage est consacrée aux découvertes de Dokhtar-I-Noshirwan, que nous mentionnions plus haut. Les clichés et les croquis rapportés par M. Hackin et plus encore le savant commentaire — concis presque à l'excès — qu'il nous en donne lui-même permettent de mesurer l'importance de sa découverte. Les fresques de Dokhtar datent du VIe siècle; elles sont donc postérieures aux peintures de Bāmiyān et sans doute exécutées comme elles, par des moines, mais travaillant, cette fois, sur des thèmes purement civils. Les influences diverses indiquées tout à l'heure se démêlent encore ici, mais l'élément gréco-hindou (Gandhara) a perdu beaucoup de terrain, tandis que l'influence de l'art purement hindou (art gupta d'Ajanta) s'est affirmée. L'Inde bouddhique qui n'a pu s'imposer complètement deux siècles plus tôt dans une peinture religieuse, apparaît donc, au VIe siècle, comme ayant à peu près éliminé son adversaire, dans une peinture laïque — unique modèle aujourd'hui connu de la peinture sassanide.

Faites vos Jeux, par **Bernard Faÿ** (*Grasset*).

M. Bernard Faÿ évoque, dans ces contes d'un dessin précis et un peu sec, de jeunes Américains traversant la crise intellectuelle et morale qui sépare si souvent la vie d'adolescent de la vie d'homme. Chacun de ses héros, qu'ils se nomment Alan, Paul, Marjory, Hank ou Philip, se trouve placé pour la première fois à un de ces instants redoutables où il faut choisir. D'un côté la vie saine et bien tracée : les affaires, une union sage, de l'autre une voie attirante et scabreuse : celle des mirages. Les mirages dont toute la jeunesse s'est nourrie et auxquels il s'agit soudain, si l'on veut être fidèle à soi-même, de

donner corps dans la vie dure. Alan a toujours rêvé d'une Europe blanche, où l'on vit amour et poésie. Il croit qu'un étranger l'incarne, porteur de mystères. Ira-t-il vers lui ou vers Susan, rose, tentante, placide? Et Jacques devra-t-il sacrifier à Éléonore son idéal de vie rude, où les préjugés doivent être jetés bas, des valeurs nouvelles établies? Stanley, qui corydonise, vivra-t-il dans un univers de porcelaine bleue, comme disait Wilde, avec Philip? Et Hank haussera-t-il l'idéal américain ou fera-t-il de l'épicerie?

M. Faÿ ne nous le dit pas. Un coup de massicot sec coupe ses récits avant le choix, à la minute même où les tourmentés vont décider. On aimera cette syncope des récits, qui ne sont point menés jusqu'au dénouement traditionnel. Où se placent au reste les dénouements dans la vie, au roman, au théâtre?... Mais si M. Faÿ coupe brusquement le courant, ce n'est peut-être que pour provoquer plus lumineuse en notre esprit l'étincelle de rupture. Si nous ne savons pas, nous devinons où vont Alan, Paul, Marjory, Hank et Philip : ils iront dans une banque, dans une épicerie, dans un mariage confortable. Ils deviendront des Américains forts et sensés, en qui, après quelques années, on ne découvrira plus trace des poètes qu'ils ont ... failli être.

Les récits de M. Faÿ impliquent une intelligence claire de l'esprit américain. Chacune de ses phrases est un comprimé de bonnes observations. Il intéresse toujours. Mais il y a un peu trop d'esprit de géométrie dans ces pages organisées. Il manque peut-être aux personnages de M. Faÿ cette imprécision, cette chaleur, cette force sans nom qui composent la vie.

Toya, par **Marcelle Auclair** (*Nouvelle Revue Française*).

Vieille fille et chilienne est cette Victoria Urquiza Iturbe, que madame Marcelle Auclair a choisie comme héroïne de roman. Chilienne on eût presque souhaité qu'elle le fût davantage : un peu de couleur locale fait toujours plaisir et paraît ajouter quelque finesse supplémentaire aux qualités d'observation pyschologique. Parler d'un *pololo* a, provisoirement, pour un Parisien, quelque chose de plus stimulant que d'évoquer un *flirt*... Mais vieille fille on ne peut l'être plus typiquement que Victoria — *Toya*, comme dit son neveu Decito, — vieille fille du sous-genre satanique — car il faut préciser et madame Auclair elle-même se défend prudemment de viser à la généralité, de crainte d'être accusée de mener une croisade contre la virginité et ses effets. Toya, qui n'a pas trouvé de mari, vit avec sa sœur Silvia qui est belle et le mari de celle-ci

Hernan. Toya, naturellement, s'est éprise de Hernan et ne peut supporter de voir Silvia l'embrasser sur la bouche. Cette désirable bouche hante si bien la vieille fille qu'elle s'évanouit un jour pour l'avoir trop regardée. Un homme sage venait justement de la demander en mariage, c'était la dernière chance qui s'offrait à Toya de quitter le célibat : mais mieux vaut après tout vivre en regardant les lèvres de Hernan qui vous plaisent et dont on ne profite pas que d'avoir à sa disposition un gros mari qui n'a rien à faire avec le diable. Il y a une sorte d'idéalisme, en somme, dans l'esprit de Toya. Elle sera donc à jamais la vieille fille qui vit en marge du bonheur d'autrui, mais comme elle ne s'accommode pas philosophiquement de cette situation, elle commencera par tenter de brouiller Silvia et son mari. Qu'il est doux de soigner Hernan, le soir, quand il rentre ivre et que Silvia ne veut pas le recevoir dans sa chambre! Hélas, ces scènes sont trop rares et Toya, que les passions rentrées détraquent, devient tout à fait méchante, provoque la mort d'une servante et est sur le point de faire tuer Silvia. Puis, le temps de rêver à l'amour lui paraissant soudain passé, elle se tourne vers Dieu : mais la piété est loin de ramener le calme dans son système nerveux, et elle traverse des zones de mysticisme bien inquiétantes avant de parvenir, lassée des effusions et des miracles, à une dévotion paisible, douillette et gourmande : la sagesse!

Il y a de bonnes scènes dans cet agréable roman, traité sobrement et sans digressions : mais il manque un peu de densité, reste trop schématique.

Une Étoile en 1830, par **Albert Flament** (*Hachette*).

Une petite collection *Il y a cent ans* groupe déjà *Une provinciale en* 1830 de madame Marcelle Tinayre (histoire mi-réelle, mi-imaginaire de la bisaïeule de l'écrivain), *Un avocat en* 1830 recueil des lettres d'un certain Népomucène Basoches, agréablement « reconstituées » par M. Henri Robert, qui a profité de l'occasion pour évoquer les procès célèbres et les grandes affaires politiques de l'époque, enfin *Une étoile en* 1830 de M. Albert Flament. M. Flament n'a point fabriqué son étoile, il a été la chercher dans l'histoire — et c'est tout simplement la Malibran. Une charmante figure, douce et sentimentale, en somme 1830 à souhait, si la même époque n'avait connu, comme toutes les autres, des étoiles fatales et des étoiles à vendre...

Dans la vie de la Malibran M. Flament a choisi quelques scènes qui lui ont permis de célébrer sa grâce et sa bonté — et d'esquisser des portraits de quelques-uns de ses familiers.

Malibran, — le mari, — n'est pas — on l'imagine — traité avec tendresse : ce n'est pas déjà un rôle si facile à tenir : époux de femme « idéale » et celui-là eût pu malaisément satisfaire les moins difficiles. Aussi est-ce sans regret qu'on l'abandonne en Amérique, se débattant dans ses mauvaises affaires. A Paris, pour sa femme, c'est une série ascendante de triomphes. Un salon bourgeois, puis un salon mondain. Les *Italiens* où la foule délire. Promenades au Bois de Boulogne, en compagnie de Legouvé. Rencontre avec Charles Bériot, le violoniste que la Malibran épouse peu après. Quelques mois de bonheur, et la mort — à vingt-huit ans — à la suite d'une chute de cheval.

Autant de petits tableaux que M. Flament a esquissés d'un trait vif et léger. Images d'une vie que M. Flament n'a pas voulu retracer dans sa continuité, mais jalonner seulement de quelques croquis choisis, images d'il y a cent ans où se retrouvent toute l'amusante souplesse, la finesse de traits, la chatoyante richesse de couleurs des *tableaux de la quinzaine.*

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

Pierre de NOLHAC

PIERRE DE NOLHAC

de l'Académie française

ÉTUDES SUR LA COUR DE FRANCE

MADAME DE POMPADOUR ET LA POLITIQUE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

Une Madame de Pompadour inconnue, révélée par un grand historien

Un volume in-16, broché . . . . . 9 fr.
Un volume in-16, relié **" A LA FLEUR "** . . . . . 12 fr.

Il a été tiré, en outre :

25 exemplaires, numérotés de 1 à 25, sur Papier de Hollande . . . . . (*souscrits*)
1000 exemplaires, numérotés de 26 à 1025, sur beau papier Outhenin-Chalandre, constituant l'édition originale . . . . . 15 fr.

DU MÊME AUTEUR

LOUIS XV et Mme de POMPADOUR — **LOUIS XV et MARIE LECZINSKA**
MARIE-ANTOINETTE DAUPHINE — **LA REINE MARIE-ANTOINETTE**
LE TRIANON DE MARIE-ANTOINETTE

Chaque volume, broché . . . . . 9 fr.
Chaque volume, relié **" A LA FLEUR "** . . . . . 12 fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.